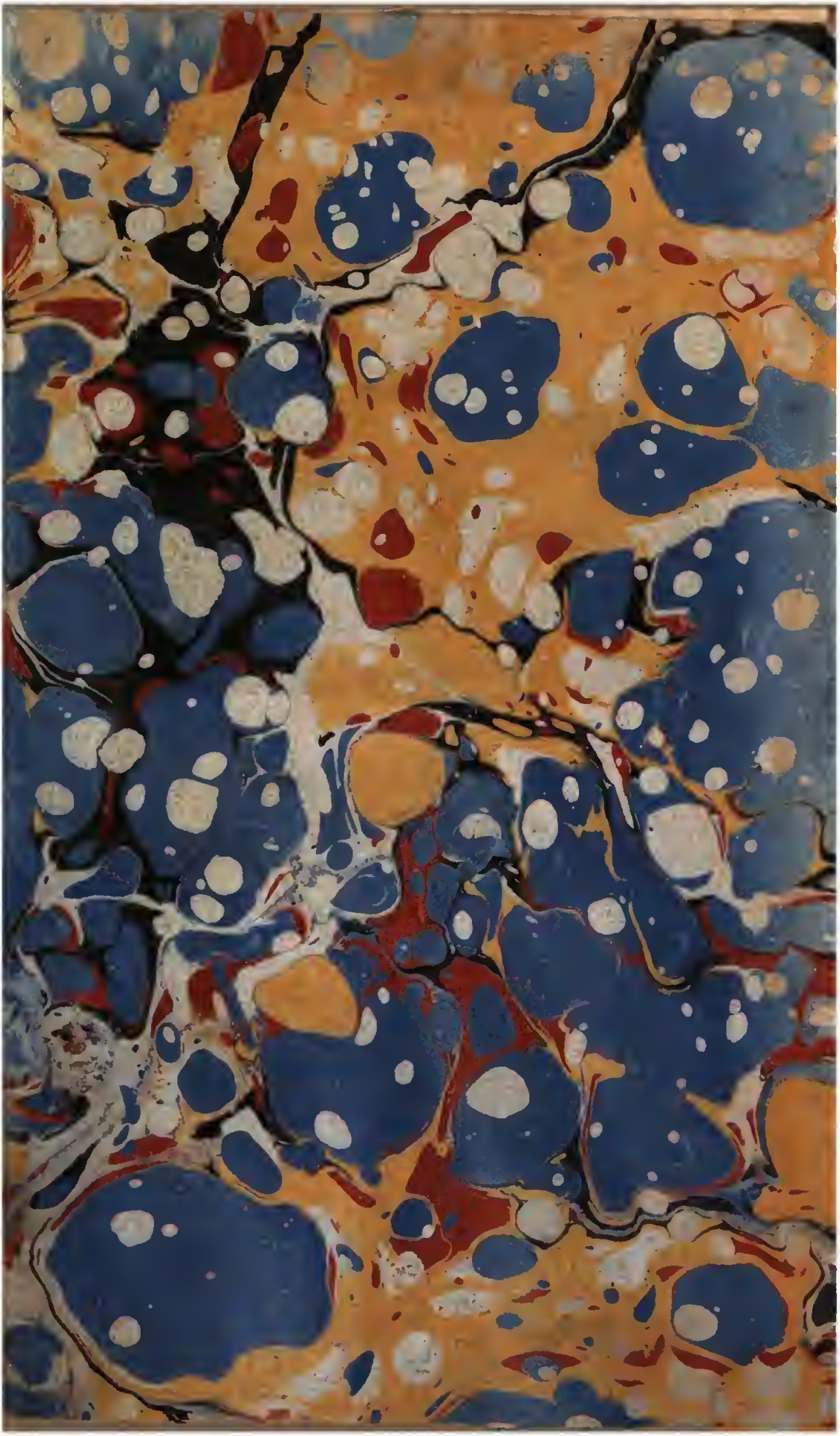


20. 5. 6.
3483

149-100 f6-21

Palat. XXXIII-5

ENTRETIENS,
DRAMES
ET CONTES MORAUX.

On trouve chez le citoyen PONCELIN, *libraire, les livres suivans :*

Eugénie et ses élèves, ou Lettres et Dialogues à l'usage des jeunes personnes, par madame DE LA FITE ; 1 vol. in-12, 2 fr. 50 cent. br.

Nouvelle idée sur l'éducation, ou Essai d'une manière d'exercer l'attention, par LA MÊME ; 1 vol. in-12, 2 f. 50 c. br.

Annales de la vertu, ou Cours d'histoire, à l'usage des jeunes personnes, par madame DE GENLIS ; 2 vol. in-8°. br., 10 fr.

Les Veillées du Château, ou Cours de morale, à l'usage des enfans, par LA MÊME ; 3 vol. in-8°. br., 15 fr.

Les mêmes ; 3 vol. in-12 br., 9 fr.

Collection des Œuvres de madame de Genlis ; 15 vol. in-8°. 75 fr. br.

Les mêmes ; 15 vol. in-12 br. 39 fr.

De l'Education des filles, par FÉNÉLON ; 1 vol. in-12 br. 2 fr.

Contes des Fées, par PERRAULT, de l'académie française ; belle édition, enrichie de seize belles gravures, 1 vol. in-12, 3 fr. br.

Les mêmes, papier vélin, premières épreuves, 6 fr. br.

Les mêmes Contes de Perrault, destinés aux enfans de la campagne, et enrichis de vignettes ; 1 vol. in-18, 1 fr. 25 c. br.

Les mêmes, en beau papier, 1 fr. 80 cent. (36 sous) br.

Lettres d'Euler sur la physique et les sciences, revues par Condorcet, 3 vol. in-8°., 13 fr. 50 cent. br.

L'Ami des Femmes, ou Morale du sexe ; 1 vol. in-12 1 fr. 20 cent. br.

Le même, un volume in-18, augmenté du précis de l'éducation des filles, par FÉNÉLON, 2 fr. br.

Le même, in8°., papier fort, 6 fr. br.

Principes de la belle éducation, 3 vol. in-8°., 13 fr. 50 c. broc.

Pensées de Pascal sur la religion, 2 vol. in-18, imprimés par Didot, 4 fr. br.

Le même, 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c. br.

Le Paroissien portatif, 1 vol. in-32, enrichi de 36 gravures, 12 sous rel.

Bibliotec. Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

583524

ENTRETIENS,

DRAMES

ET CONTES MORAUX,

DESTINÉS à l'éducation de la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, et à la former aux vertus religieuses et sociales.

Ouvrage enrichi de gravures en taille-douce, dédié à la REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE, *par madame* DE LA FITE; *et qui peut faire suite aux ouvrages d'éducation publiés par madame* DE GENLIS.

QUATRIEME EDITION.

Ne sonde point de Dieu l'immense profondeur;
Travaille sur toi-meme, et rentre dans ton cœur:
L'étude la plus propre à l'homme, est l'homme même!

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ { J. CH. PONCELIN, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, n°. 17, au Lys d'or.
ROYEZ, libraire, rue de Thionville, n°. 20, à l'entrée de la nouvelle rue du Pont de Lodi.

1801. — AN IX.

L'ÉDITEUR

A SES ENFANS.

Au milieu du bouleversement que, depuis dix ans, le philosophisme a fait éprouver à la religion et à la morale, je cherchais un ouvrage qui pût opposer une digue au débordement de toutes les passions conjurées contre l'ordre social, et contribuer à votre éducation. Mes regards se sont fixés sur les *Contes moraux* de madame DE LA FITE; et tous les gens de bien ont applaudi à mon choix.

Les sentimens nobles et honorables, ma chère HONORINE, que tu as constamment montrés dès ton bas âge, me portent à croire que les préceptes de vertu, de prudence et d'économie que contient cet ouvrage, ne te déplairont pas; et qu'en fortifiant tes goûts pour la perfection évangélique, ils te familiariseront avec la vertu des épouses, la tendresse des mères et le patriotisme éclairé des femmes vraiment citoyennes.

Ton âge, ma chère IPHIGENIE, ne te permet pas encore de goûter la morale sublime de madame DE LA FITE. Encore

quelques années, et tu sauras quel prix une fille vertueuse doit attacher à un pareil modèle. Ses leçons, mes chers enfans, sont dignes du tendre et vertueux Fénélon. On ne peut leur reprocher ni le cagotisme des ames trop exaltées, ni le relâchement des faux dévots: ce sont les devoirs des pères et mères mis en action. Méditez-les l'une et l'autre avec la même attention que vous avez mise à les lire en ma présence; et si, broyé depuis dix ans par la meule révolutionnaire, je suis privé du plaisir de vous laisser un riche héritage, j'aurai au moins, en mourant, la satisfaction de croire qu'à l'exemple de la généreuse Emilie, vous honorerez votre sexe par toutes les vertus qui le rendent recommandable. Ce beau livre, mes chères filles, est le plus précieux cadeau que vous puissiez recevoir de ma tendresse. N'oubliez pas sur-tout l'esprit de cette devise, qui distingua toujours votre père des factieux, et qui lui a occasionné de leur part des persécutions si persévérantes et si opiniâtres: DIEU ET LA PATRIE.

A SA MAJESTÉ

LA REINE

DE

LA GRANDE BRETAGNE.

MADAME;

LES soins que donne VOTRE MAJESTÉ *à l'auguste et nombreuse famille que la Providence lui a confiée; l'intérêt qu'elle prend aux ouvrages où l'on cherche à rendre agréables les premières leçons dont la jeunesse est susceptible, m'autorisent à croire qu'elle ne dédaignera point l'hommage d'un livre qui tend à ce but. J'ai tâché dans une suite de fictions morales, de présenter des modèles aux enfans. Pour*

offrir un modèle aux mères, je suis dispensée de recourir à l'invention, puisqu'il m'est permis de placer à la tête de cet ouvrage le nom de l'auguste CHARLOTTE.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

La très-humble et très-obéissante servante
M. E. DE LA FITE.

PRÉFACE.

UNE des mères les plus éclairées et qui a tous les droits possibles au respect des ames honnêtes, m'encourage à publier des essais qui n'étaient destinés d'abord qu'à l'instruction de mes propres enfans. On se plaint généralement qu'il est peu de livres qu'on puisse mettre entre les mains de ceux qui sont sortis de la première enfance. Quelques-uns des écrits de madame *de Beaumont*, et les *Conversations d'Emilie* sont presque les seuls ouvrages français où la morale soit mise à leur portée (1). Les dialogues de madame *de Beaumont* ont eu sans doute un succès mérité; cependant je n'ai pas cru devoir la prendre entièrement pour modèle. Le

(1) L'excellent ouvrage que M. Berquin a consacré aux enfans, n'avait point encore paru quand cette préface a été écrite.

merveilleux qu'elle a mis dans presque tous ses contes, s'il est fait pour amuser de jeunes lecteurs, me paraît propre à leur donner des idées fausses ; c'est encore l'inconvénient de la plupart des fables ; et je crains que les enfans ne soient portés à croire, ou bien que tout est vrai dans ce mêlange de mensonges et de vérités, ou bien que tout y est fiction, la morale comme les actions et les discours des personnages qui la fournissent. Pour rendre la leçon plus sûre et non moins intéressante, il faut, ce me semble, éviter avec soin toute invraisemblance, toute exagération, peindre des caractères vrais, offrir des situations analogues à celles où peuvent se trouver les enfans pour lesquels on écrit. Il est plus difficile sans doute de faire une bonne tragédie qu'un bon drame, mais il me paraît que celui-ci peut être beaucoup plus utile. C'est par la même raison qu'un enfant retirera plus de fruit d'un conte dont les personnages se rapprochent de lui par l'âge et les circons-

tances, que d'une histoire où il ne voit agir que des hommes faits.

Pénétrée de respect pour la religion, l'auteur du *Magasin des enfans* a cru ne pouvoir commencer trop tôt à la leur prêcher, et à leur en faire connaître la partie historique. Remplie du même respect, persuadée que la religion est la seule voie qui mène au bonheur et à la perfection dont l'homme est susceptible, j'ai cru cependant devoir adopter une méthode différente de celle de madame *de Beaumont*. On écarte des yeux débiles de l'enfance une trop forte lumière ; la faiblesse de l'entendement n'exige-t-elle pas les mêmes précautions? Faut-il tant se hâter, me disais-je, de lui offrir l'objet le plus sublime ? Je ne m'autorisais pas ici de l'opinion d'un grand homme, dont les amis de la vérité et les partisans de l'erreur se réclament tour-à-tour ; mais je savais que deux excellens esprits, deux hommes d'une piété reconnue, et qui ont fait de l'éducation chrétienne l'objet de leurs méditations et de quelques-

uns de leurs écrits (1), se sont accordés à croire que les instructions religieuses exigent des connaissances préparatoires, et qu'un des moyens de les rendre plus touchantes, plus efficaces et plus solides, est de ne pas les rendre prématurées.

J'aurais donc voulu qu'on commençât par rendre les enfans attentifs aux traces de sagesse et de bonté dont l'univers porte l'empreinte, et qu'avant de leur apprendre que son auteur existe, on essayât de les conduire par degrés à découvrir eux-mêmes la nécessité de son existence et de ses attributs. Il me semblait que les vertus morales étaient la meilleure préparation aux vertus chrétiennes, et la contemplation de la nature la meilleure préparation à la connaissance de son auteur. *La nature est aussi une révélation*, dit le pieux Lavater, *c'est l'expression des pensées*

(1) Voyez les *Instructions d'un père à son fils*, par M. le baron de Perponcher; et le *Discours* de feu M. A. Chatelain, *sur la manière dont on doit cultiver l'esprit et le cœur des enfans, etc.*

du créateur. Je n'ose plus décider maintenant que la méthode à laquelle j'ai donné la préférence, soit toujours et à tous égards meilleure que l'ancienne. Cette matière intéressante sera traitée par un observateur qui consacre sa vie à chercher la vérité et à faire le bien, qui honore l'humanité par ses lumières, ses travaux et ses vertus, et dont le nom sera également cher et célèbre parmi les philosophes et parmi les chrétiens. Diverses conversations que je viens d'avoir avec lui sur la manière dont il faut s'y prendre pour enseigner la religion aux enfans, m'ont convaincue qu'on peut arriver au même but par des voies différentes, et que le succès dépend sur-tout de l'habileté, du zèle et de l'exemple du maître. Entre les causes du peu d'influence qu'a la religion sur plusieurs de ceux qui la professent, il faut compter l'imprudence des parens ou des instituteurs qui ont prétendu la leur enseigner : la religion est l'affaire du cœur, et on la réduit souvent à une science de mémoire ; le

maître, au lieu de parler le langage du sentiment, garde toujours le ton didactique; et qu'arrive-t-il? que l'enfant rebuté d'une étude peu assortie au goût et à la légèreté de son âge, s'accoutume à l'envisager comme un joug pénible; de-là vient que tout ce que la religion offre de consolant et de sublime, est presque entièrement voilé à ses yeux.

Si en cherchant à inspirer la vertu à mes jeunes lecteurs, je ne fais pas encore valoir les motifs tirés de la religion, je tâche au moins de ne leur en présenter aucun qu'elle puisse exclure. Il me semble qu'en général on n'est pas assez attentif à cet égard; cependant un enfant qu'on n'excite à bien faire que par l'espoir d'être admiré ou d'obtenir quelque parure, est très-loin des dispositions qu'exigent le christianisme et la vraie vertu. On réussit sans doute à hâter les progrès au moyen d'un ressort aussi puissant que la vanité; mais n'en est-il pas d'elle comme de ces remèdes dont l'effet est sûr, et qui en même tems dis-

posent à une maladie plus dangereuse que celle qu'ils ont servi à guérir ?

C'est d'après ces idées que j'ai écrit le petit ouvrage que je consacre aux enfans, et dont ce volume fera la première partie. Elle sera bientôt suivie d'une seconde, si d'autres occupations me le permettent, et si l'on juge la première de quelque utilité. J'avais composé la moitié de celle-ci, lorsque j'appris qu'il paraissait deux ouvrages allemands destinés comme le mien à rendre l'instruction agréable et facile. J'en ai fait usage, et j'ai eu soin d'indiquer les secours qu'ils m'ont fournis. J'y puiserai des morceaux encore plus intéressans, si je me détermine à publier un second volume, et je me dédommagerai pour lors de la gêne que je me suis imposée, en gardant le silence sur ce qui concerne la religion. Je tâcherai qu'une fois connue de mes élèves, elle ne soit point regardée par eux comme une étude à part et qui ne leur impose qu'un ordre particulier de devoirs. Mais je m'efforcerai de leur faire

sentir que tout devrait se rapporter à la religion, qu'elle doit être l'ame de leur conduite, la source ou la règle de leurs plaisirs.

ENTRETIENS,

DRAMES,

ET

CONTES MORAUX.

I. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE, ANNETTE.

JULIE.

N'EST-IL pas vrai, maman, que chaque saison a pour nous ses plaisirs? ma cousine ne veut pas m'en croire; elle n'a jamais passé d'hiver à la campagne, et croit que lorsqu'il fait mauvais tems, on ne peut s'amuser qu'à la ville.

ANNETTE.

J'ai souvent ouï dire qu'on s'ennuyait alors à la campagne, parce qu'on ne peut

y avoir ni bals, ni spectacles, ni grandes assemblées.

JULIE.

Je vous assure, ma bonne amie, qu'on ne s'ennuie jamais avec maman, surtout quand elle a la bonté de conter des histoires.

Madame DE VALCOUR.

Eh bien, mes chers enfans, je vais vous en lire une qui, j'espère, vous intéressera toutes les deux. (*Elle lit.*)

LE JOUR DE NAISSANCE.

UNE bonne dame, âgée de quatre-vingts ans, et qui avait la mémoire excellente, se plaisait à raconter des histoires à ses petits enfans pour les amuser et les instruire. J'ai vécu long-tems dans le monde, leur disait-elle, et j'ai toujours observé que les enfans qui se sont appliqués à bien faire, sont devenus dans la suite des personnes estimables, heureuses, et que tout le monde aimait. Cela me rappelle une conversation entre deux petites demoiselles, nées le même jour, et qui avaient alors huit ans accomplis. Il y a environ vingt ans que j'entendis cette conversation; je

m'en souviens encore très-bien, et je vais vous la conter.

HELENE.

Bon jour, mademoiselle Cécile, vous êtes-vous bien amusée lorsqu'on a célébré le jour de votre naissance ?

CECILE.

Oh ! beaucoup.

HELENE.

J'ai eu la permission de faire ce jour-là tout ce que je voulais. Ah ! que j'étais contente ! Et vous, Cécile ?

CECILE.

Pour moi, j'aime beaucoup à faire la volonté de maman ; ainsi cela revient au même.

HELENE.

Mais enfin vous n'avez pas fait tout ce que vous vouliez ?

CECILE.

Pardon, mademoiselle, car maman a la bonté de deviner tout ce qui me fait plaisir. D'ailleurs elle m'a permis de choisir entre deux présens.

HELENE.

Quels présens ? dites-moi donc vîte. . . .

Cecile.

Un livre, ou un chapeau joliment orné.

Helene.

Un livre! oh sûrement vous avez choisi le chapeau?

Cecile.

Vous vous trompez, c'est tout le contraire.

Helene, *en éclatant de rire.*

Choisir le livre, oh! que c'est drôle, je ne comprends rien à cela.

Cecile.

Et moi, je ne comprends rien à votre surprise. J'ai un très-bon chapeau qui me garantit du soleil; à quoi me servirait d'en avoir un autre? au lieu que j'ai déjà lu et relu tous les livres de ma petite bibliothèque : je dois donc être bien aise d'avoir un livre nouveau que maman dit être très-amusant; ne vaut-il pas mieux s'amuser que se parer?

Helene.

Pour moi, je m'amuse quand je me pare. Aussi, comme j'ai reçu de l'argent pour en faire tout ce que je voudrais, j'ai acheté quatre grandes plumes de différentes couleurs, pour en orner mon chapeau, des

fleurs d'Italie qui formaient un grand bouquet, et une garniture de gaze avec beaucoup de rubans et de pompons. Le matin de mon jour de naissance, je commandai à une femme de chambre de m'habiller, et de me parer de toutes ces jolies choses, et pendant une heure que cela dura, j'étais on ne peut pas plus contente. Mais combien j'eus de chagrin un moment après! j'entendis l'impertinente femme-de-chambre dire à un domestique, en éclatant de rire : Rien n'est plus ridicule que l'ajustement d'Hélene, elle a tant d'ornemens, tant de pompons, qu'à peine peut elle se remuer. J'allai me plaindre à maman de ce mauvais propos, mais au lieu de me consoler, ne voila-t-il pas que maman me regarde d'un air étonné, et finit par dire que ma parure était de si mauvais goût, que tout le monde allait se moquer de moi.

CECILE.

Vous voyez, ma chère Hélene, qu'avant d'acheter il eût été bon de consulter la volonté de votre maman.

HELENE.

Oui, la moitié de mon argent fut perdue, car il fallut ôter la moitié de mes ornemens, ou bien renoncer à la comédie, où j'avais

grande envie d'aller ; ce fut en pleurant que je me fis déshabiller, et que je vis arracher une partie de mes fleurs, de mes plumes et de mes rubans. Je me consolai à table en mangeant d'une excellente pâtisserie que j'avais commandée. A l'heure de la comédie, nous montâmes en carrosse, et j'étais bien contente. Cependant au lieu de m'amuser, je m'ennuyai beaucoup pendant deux heures, car on jouait une tragédie où je ne comprenais rien. J'attendais avec impatience la petite pièce qui devait être mêlée de chants et de danses ; mais admirez mon malheur, au moment que la petite pièce allait commencer, je fus obligée de sortir de la loge ; il faisait chaud, et j'avais mangé plusieurs tartelettes à dîner ; cela m'incommoda ; je me trouvai si malade qu'on fut obligé de me faire prendre l'air, puis de me reconduire à la maison, et je me couchai de très-mauvaise humeur.

CECILE.

Je suis charmée de vous voir à présent bien portante ; mais avouez, ma bonne amie, que vous vous seriez épargné du chagrin, des larmes et une indigestion, si vous n'aviez pas fait tout ce que vous avez voulu.

HELENE.

HELENE.

Racontez-moi donc aussi à quoi vous avez employé votre jour de naissance.

CECILE.

Le matin, j'ai été trouver papa et maman qui m'ont embrassée tendrement, et je me suis promenée avec eux et avec mon frère et ma sœur. Il faisait le plus beau tems du monde; nous courûmes dans le jardin, nous cueillîmes des roses et du jasmin, et nous nous amusions beaucoup. De retour à la maison, je trouvai le livre que j'avais tant souhaité d'avoir, et j'en sautai de joie. Maman, comme vous savez, n'est pas si riche que la vôtre; aussi je n'ai sûrement pas reçu autant d'argent que vous. Voilà une bien petite somme, me dit-elle, mais il y en a assez pour te procurer du plaisir. Tu peux en donner quelque chose à ce pauvre vieillard qui te faisait hier tant de pitié, et employer le reste à faire un petit présent à Marie, qui s'est donné tant de soins pour toi dans ta première enfance. Je remerciai beaucoup maman, comme vous sentez, et j'allai bien vîte trouver ma bonne. Je tâcherai d'être si sage, si appliquée à mes devoirs, lui dis-je, que vous n'aurez point de regret

de m'avoir rendu des services pénibles; et d'avoir passé, à cause de moi, plusieurs nuits sans dormir. Si jamais je deviens riche, je vous ferai voir que je suis très-reconnaissante, et quand vous serez vieille, j'aurai bien soin de vous : acceptez en attendant ce que maman me permet de vous offrir. Elle m'a embrassée les larmes aux yeux, cela m'a fait pleurer aussi, mais j'étais plus contente que lorsque je ris.

HELENE.

Voilà ce que je ne comprends point du tout.

CECILE.

C'est pourtant bien vrai, je vous assure.

HELENE.

Eh bien, qu'avez-vous fait ensuite?

CECILE.

J'ai demandé permission à maman de lire dans mon nouveau livre, elle l'a bien voulu, et je l'ai trouvé charmant. A cette heure-là d'ordinaire, maman a la bonté de m'apprendre de jolis ouvrages, et ensuite de me faire lire tout haut dans un livre où l'on parle de plantes, de fleurs, d'oiseaux, d'insectes ; cela s'appelle un livre d'histoire naturelle, il m'intéresse

beaucoup, et maman eut la complaisance de me faire lire et travailler.

HELENE.

Quoi, travailler un jour de naissance!

CECILE.

Et pourquoi pas, ma chere?

HELENE.

Pour moi je ne me suis occupée à rien ce jour-là.

CECILE.

Je vous assure que quand on n'a rien fait pendant toute la journée, on ne s'amuse pas le soir; il vous manque quelque chose, on n'est pas content de soi-même.

HELENE.

Aviez-vous un bon dîner?

CECILE.

Mais, comme à l'ordinaire, maman avait cueilli trois belles pêches qu'elle me donna....

HELENE.

Et vous les avez mangées toutes les trois?

CECILE.

Sûrement vous dites cela pour badiner; j'en gardai une, et je donnai les autres

à mon frere et à ma sœur. Je lus encore dans mon nouveau livre, j'étudiai ma géographie, puis nous allâmes tous ensemble nous promener au village ; je courus bien vîte du côté de la chaumière du vieillard ; il était assis à sa porte, appuyé sur un bâton, et paraissait malade. Bon soir, lui dis-je, comment vous portez-vous, bon vieillard ? Je suis bien faible, répondit-il. — Eh bien, prenez cet argent pour acheter une bouteille de vin. Vos enfans ne sont pas dans ce village, ils ne peuvent pas vous consoler, cela m'afflige ; mais nous viendrons souvent vous voir. — Aimable enfant, me dit-il, le ciel vous bénira. Et il souhaita tant de bien à papa, à maman, et à nous tous, j'étais si contente alors, que j'aurais voulu procurer du plaisir à tous ceux que j'aime, à tous ceux que je connais. Je me rappellai que Pauline, ma petite sœur, avait envie d'avoir une poupée, et que mon cher Henri desirait un tambour ; je priai maman de vouloir bien leur faire ce présent, et tout de suite elle y consentit. Je me souvins aussi que j'avais des prisonniers dans ma chambre....

HELENE.

Des prisonniers ?

CECILE.

Oui, car cet été j'ai nourri des chenilles, elles sont devenues chrysalides; puis il en est sorti des papillons que j'avais conservés pendant quelques jours; en arrivant à la maison, je les examinai, ils ne volaient pas et avaient l'air languissant. Pauvres papillons, dis-je en ouvrant la fenêtre, vous êtes malheureux ici! il m'en coûte de me séparer de vous, car vous êtes très-jolis; mais vous serez plus contens à l'air. Je leur donnai donc la liberté; ils s'envolèrent gaîment et se posèrent sur des fleurs. Avant le souper, nous nous promenâmes encore un moment dans notre jardin, et nous admirions la lune qui brillait au travers des feuilles et se peignait dans l'eau. Papa et maman me dirent alors que j'avais bien commencé ma neuvième année, et que si je continuais ainsi, ils m'aimeraient tous les jours davantage.

HELENE.

Vous n'aviez pas eu le moindre petit chagrin? pour moi, quand j'y songe, je vois que j'en ai beaucoup.

CECILE.

Peut-être cela vient-il de ce que vous

aviez oublié ce jour là de chercher à faire plaisir aux autres.

JULIE.

Oh maman, que cette conversation est intéressante! comme cette histoire m'amuse! j'espère au moins qu'elle n'est pas finie.

Madame DE VALCOUR.

Je vais la continuer pour te faire plaisir. Les enfans de la vieille dame la remercierent beaucoup et dirent.....

Un domestique de madame de Valcour entre dans la chambre.

Madame, une femme que je ne connais point, demande à vous parler.

JULIE.

C'est bien malheureux qu'on vienne ainsi nous interrompre! Maman, ne pourriez-vous pas renvoyer cette femme, et lui faire dire bien poliment que vous avez des affaires, et qu'elle revienne demain matin?

Madame DE VALCOUR.

Mais, ma fille, tu sais qu'il faut toujours être vrai : je n'ai pas dans ce moment d'affaire assez pressée pour ren-

voyer à demain ceux qui voudraient me parler aujourd'hui.

JULIE.

Vous avez raison, maman, ... mais c'est pourtant bien dommage!....

Madame DE VALCOUR.

Que sait-on, dans moins d'une heure, toi-même peut-être tu seras charmée que cette femme soit venue nous interrompre. Paraît-elle pauvre?

LE DOMESTIQUE.

Elle est mise fort simplement, et je lui trouve l'air assez triste.

JULIE.

Ah! Maman, je comprends ce que vous voulez dire. Cette femme est peut-être malheureuse, et vient vous demander un service; j'aurais le cœur bien mauvais et je ressemblerais bien peu à Cécile, si je vous priais encore de rester avec nous. Allons, ma cousine, amusons-nous ensemble.

II. ENTRETIEN.

Madame DE *Valcour, Julie, Annette.*

JULIE.

MAMAN, vous n'aviez pas le tems de me parler hier au soir; puis-je vous demander aujourd'hui, sans indiscrétion, ce que voulait cette femme qui est venue interrompre votre histoire?

Madame DE VALCOUR.

Oui, mon enfant, tu mérites cette confidence; elle te récompensera de la bonne action que tu as faite, en sacrifiant tes plaisirs aux intérêts d'un autre. L'inconnue qui nous interrompit hier, me paraît une honnête femme. Elle avait un voyage de trente lieues à faire, et comme elle est tombée malade en chemin, elle s'est vue obligée de dépenser une partie de l'argent qui lui restait pour continuer sa route. Arrivée dans un village ici près, elle comptait loger chez une parente, qui malheureusement s'est absentée depuis quelques jours. Se voyant donc hors d'état de payer son logement, elle a eu recours à moi.

JULIE.

Oh ! maman, que vous avez eu raison de lui parler hier au soir ! sans vous elle n'aurait donc su où passer la nuit ?

Madame DE VALCOUR.

Cela t'apprend, ma fille, qu'aussitôt qu'il se présente une occasion d'obliger, il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

JULIE.

Mais, croyez-vous pourtant qu'on lui aurait refusé l'hospitalité dans le village ?

Madame DE VALCOUR.

J'espère que non ; mais avant que de risquer un refus, elle a préféré de s'adresser à moi.

ANNETTE.

Mais, ma tante, vous ne connaissiez pas cette femme ; qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle est honnête ?

Madame DE VALCOUR.

D'abord, sa physionomie, ses propos, enfin un témoignage par écrit de la bonne conduite qu'elle a tenue chez une personne de ma connaissance.

ANNETTE.

Si elle n'avait pas eu ce témoignage, lui auriez-vous fait du bien ?

Madame DE VALCOUR.

Il ne s'agissait que d'un secours très-léger, et je n'aurais pas balancé à le lui accorder.

ANNETTE.

Mais il est humiliant d'être dupe.

Madame DE VALCOUR.

Il est bien plus affligeant d'avoir à se dire : peut-être par une défiance outrée, ai-je manqué l'occasion de faire du bien à quelqu'un qui méritait qu'on lui en fît.

JULIE.

Maman, vous me ferez bien du plaisir, si vous continuez l'histoire d'hier.

Madame DE VALCOUR.

Oh ! très-volontiers. (*Elle lit.*)

Suite de l'histoire intitulée LE JOUR DE NAISSANCE.

Les enfans de la vieille dame la remercierent beaucoup, et dirent que cette conversation les avait fort intéressées. — Je n'ai pas fini, mes enfans, leur dit-elle, écoutez bien ce qui me reste à vous dire. Lorsque j'eus entendu ce que je viens de vous conter, je me dis à moi-même : je parie que Cécile deviendra de jour en jour

plus aimable, qu'elle sera la joie de ses parens, qu'elle rendra son mari heureux, qu'elle élevera bien ses enfans, et sera aimée de tous ceux qui ont le cœur bon. Hélène au contraire, à moins qu'elle ne se corrige bien vîte de ses défauts, deviendra très-malheureuse. Vous allez voir, mes chers enfans, que j'avais bien deviné. Dix ans après cette conversation entre Hélène et Cécile, j'accompagnai la baronne de Richardin et son fils dans une belle terre qu'ils venaient d'acheter, et qui se trouvait voisine de la petite campagne qu'habitaient les parens de Cécile. Dans une promenade que nous fîmes au village le lendemain de notre arrivée, nous vîmes une jeune demoiselle qui sortait d'une chaumière, accompagnée de deux enfans. Cette jeune personne a bien de la grace, dit madame de Richardin, et sa physionomie annonce qu'elle est bonne. Je la trouve charmante, dit monsieur de Richardin, et je vais demander son nom à ce vieillard qui la suit des yeux. Il revint un moment après, nous dit que cette demoiselle s'appellait *Cécile*, et que ses parens demeuraient tout près du village. Eh! vraiment oui, dis-je alors, c'est l'aimable Cécile, que je n'ai pas reconnue d'abord, tant elle est devenue

grande; puis je leur racontai qu'étant allée voir il y a dix ans les parens de Cécile, j'y avais trouvé Hélène avec sa mère, et que pendant que je me promenais derrière une charmille, j'entendis par hasard une conversation entre ces deux petites demoiselles qui m'avait donné très-bonne opinion de Cécile. Vous en souvenez-vous encore, demanda le baron? Vous sentez, mes enfans, que je me la rappellais très-bien alors, puisque j'ai pu vous la conter aujourd'hui. Monsieur de Richardin l'écouta avec beaucoup d'attention et en parut très-satisfait. Le lendemain nous allâmes tous les trois faire visite aux parens de Cécile. On nous dit que le père était absent, et que la mère ne pouvait voir personne parce qu'elle était incommodée. Nous demandâmes mademoiselle Cécile, et on nous conduisit dans un petit salon où elle était assise au milieu de ses deux sœurs, dont elle dirigeait les ouvrages, pendant que son petit frère, âgé d'environ cinq ans, lisait tout haut. Elle-même brodait une veste au tambour pour son frère Henri; mais aussitôt qu'on nous vit, les ouvrages cesserent. Cécile nous reçut avec beaucoup de politesse et nous entretint très-agréablement. Nous demandâmes qui avait fait les jolis dessins dont

le salon était orné, et nous apprîmes qu'ils étaient de Cécile. Vous jouez sans doute aussi du clavecin, demanda monsieur Richardin? — Un peu, monsieur, assez pour accompagner ma sœur Pauline qui a la voix très-jolie. — C'est ma chère Cécile qui m'a appris à chanter, dit Pauline. Elle m'apprend déjà à écrire, dit le petit Charles. Et que lisiez-vous tout à l'heure, demandai-je à cet enfant? — Je relisais des histoires que Cécile a écrites pour moi dans ce petit livre. — Voudriez-vous nous en lire quelques-unes, mon bon ami? — Je vous assure, madame, dit alors Cécile, que ces histoires ne méritent pas votre attention, elles ne sont faites que pour de très-jeunes enfans. — N'importe, j'aime beaucoup les histoires. — Récite-les donc, dit Cécile à son frère. Le petit Charles s'en acquitta avec beaucoup de graces, parlant distinctement et donnant bien le ton à tout ce qu'il disait. Je me rappelle encore ces histoires; l'une avait pour titre :

LE PRUNIER ET L'ABRICOTIER.

« Jeannot s'amusait à courir dans un » beau jardin, où il y avait un prunier » couvert d'une quantité de prunes bien » belles et bien mûres. Jeannot les admi-

rait, et dit à son papa qu'il voudrait » bien en cueillir quelques-unes. Cela » ne se peut, mon fils, répondit le père. « — Et pourquoi non, mon papa? dit » Jeannot un peu affligé. — Par deux » raisons; ce jardin n'est pas à moi, » et ce serait une mauvaise action que » de prendre ce qui ne nous appartient » point. — Et l'autre raison, mon papa? » — C'est que tu es encore trop jeune » pour cueillir du fruit. Le lendemain » Jeannot se promenant dans le jardin de » son père, vit un arbre tout rempli » d'abricots : c'était son fruit favori. Je » voudrais bien en cueillir un ou deux, » dit-il; papa n'est point ici, le jardinier » non plus, personne ne le saura; mais » non, papa me l'a défendu; si j'en cueille, » je serai désobéissant, et je ressemble- « rai aux méchans enfans, j'aime mieux » m'en aller, et ne plus regarder cet arbre. » Le pere avait tout entendu, quoique » Jeannot ne sût point qu'il fût si près » de lui. Viens que je t'embrasse, dit-il » à son fils, je suis bien content de toi, » tu ne voulais qu'un ou deux abricots: » en voilà six.

L'autre histoire avait pour titre :

Frédéric et Daniel.

» Une princesse voulait donner un bal

» à tous les enfans de cinq ou six ans » qui sauraient lire. Un domestique de » cette princesse demanda à un jeune » garçon nommé Daniel, savez-vous lire, » monsieur ? Sans doute, je sais très-bien » lire, répondit Daniel. — Et vous, mon- » sieur, demanda le domestique au petit » Frédéric, frère de Daniel? — Je sais » un peu lire, répondit ce joli enfant. » — Et bien, vous viendrez tous les deux » au bal. Frédéric et Daniel allerent le » lendemain chez la princesse. On les fit » entrer dans une grande salle éclairée » de plusieurs bougies, où il y avait des » musiciens, beaucoup de jeunes mes- » sieurs et de jeunes demoiselles. Avant » de commencer à danser, vous aurez » des devises, dit la princesse aux enfans, » voilà un petit mouton, mon cher Fré- » déric, cassez-le, et lisez ce qui est de- » dans. Frédéric cassa la devise et lut ce » billet :

» *Les bons enfans seront récompensés.*

» A merveille, dit la princesse, mais » vous lisez sans faute, cela est char- » mant. Et vous, monsieur Daniel, vous » êtes plus âgé que votre frère, et vous » lisez très-bien, avez-vous dit, voyons » ce qu'il y a dans votre devise. Daniel

» cassa une devise, ouvrit le billet, mais » ne put jamais venir à bout de le lire. » Il tâchait d'épeler, mais les autres en- » fans se moquaient de lui. Une petite » demoiselle prit son billet et lut tout » haut :

» *L'enfant menteur sera puni.*

» J'en suis très-fâchée, dit la princesse, » mais vous ne pouvez pas rester ici, » monsieur Daniel. — Et pourquoi pas? » Parce que vous ne savez pas lire, et » que vous n'avez pas dit la vérité. Un » domestique ramena Daniel à la mai- » son. Pendant qu'il pleurait et se déso- » lait, les autres enfans sautaient, dan- » saient, chantaient et s'amusaient beau- » coup. On leur servit une belle colla- » tion, des pommes, des oranges, des » gauffres, des biscuits, et d'autres bon- » nes choses. La princesse caressait sou- » vent Frédéric et lui donnait ce qu'il » y avait de meilleur. Après s'être bien » amusés, tous les enfans s'en retour- » nerent chez leurs parens. Frédéric alla » bien vîte trouver son frère, et vit qu'il » était encore très-affligé. Tu as eu bien » du plaisir, lui dit Daniel d'un air triste? » J'en aurais eu encore davantage si tu » étais resté au bal, lui répondit son frère. Sûrement

» — Sûrement tu as fait un très-bon sou-
» per, et moi je n'ai que du pain sec.
» — Mon cher ami, dit Frédéric, je n'ai
» voulu manger ni mon biscuit, ni mon
» orange, tiens, prens-les pour te con-
» soler. »

Nous donnâmes des éloges au petit Charles et à sa gouvernante. La baronne, charmée des talens et de la douceur de cette aimable fille, lui dit qu'elle prierait ses parens de permettre qu'elle l'amenât à la ville pour y passer quelques mois; je vous conduirai, l'hiver prochain, au bal et à la comédie, ajouta-t-elle. Je suis bien reconnaissante de vos bontés, répondit Cécile, mais je ne puis pas en profiter. — D'où vient cela? — La santé de maman est délicate, elle se fatiguerait trop si quelqu'un ne l'aidait à avoir soin de ses enfans. Elle veut bien avoir de la confiance en moi, et je trouve tant de plaisir à lui être utile que je ne puis la quitter.

Qu'avez-vous, dis-je au petit Charles, pourquoi pleurez-vous, mon ami? Cet enfant, au lieu de me répondre, presse de ses petits bras les genoux de sa sœur, cache son visage et dit : chere Cécile, ne t'en vas pas!

L'après-dînée du jour suivant, monsieur

de Richardin entra dans ma chambre. — Savez-vous, madame, chez qui j'ai été ce matin? chez le bon vieillard que Cécile alla voir avant-hier.

Et pourquoi cette visite?

Pour avoir le plaisir d'entendre parler d'elle. —

Et que vous a-t-il dit? —

Que Cécile est un ange, que depuis dix ans elle lui faisait du bien et allait le voir toutes les semaines, excepté pendant un an qu'elle a passé à la ville chez une de ses tantes. Elle a si bien profité alors des maîtres de musique et de dessin qu'on lui a donnés, qu'aujourd'hui elle enseigne ses sœurs et leur communique ses talens. « Je sais cela, disait le vieil-» lard, par un domestique de son père, » car jamais elle ne parle d'elle-même. » On m'a dit aussi qu'on la voyait rare-» ment parée, parce qu'elle épargne sur » ses ajustemens afin de donner davantage » aux pauvres. Elle est bien jeune, mon-» sieur, mais elle est si vertueuse que » je la respecte, et si bonne que je l'aime » comme mon enfant. »

Ne croyez-vous pas, madame, que je serais trop heureux d'avoir une femme comme Cécile, continua monsieur Richardin? Elle n'est pas riche, je le sais

bien ; mais qu'importent les richesses quand on a des graces et des vertus ? Quelle différence entre Hélene et Cécile !

Il y a long-tems que je n'ai vu Hélene, dis-je au baron, que pensez-vous de son caractère ?

Je n'aime point, madame, à parler des défauts d'autrui, mais je suis obligé de vous ouvrir mon cœur. Vous savez que j'ai beaucoup de fortune, et cependant ma mère veut que je cherche à l'augmenter encore, et desire à cause de cela que j'épouse Hélene. Vous avez ouï dire qu'elle est jolie et possède quelques talens agréables ; mais elle n'aime qu'elle-même, et ne se fait point aimer des gens qui la servent ; elle leur parle avec hauteur, et n'est ni complaisante envers ses égaux, ni docile aux volontés de sa mère. Elle ne manque pas d'esprit, mais elle est très-ignorante, parce qu'elle passe la plus grande partie de la matinée à sa toilette, ou à inventer de nouveaux ajustemens pour le lendemain, et que le reste du jour est employé d'ordinaire à faire des visites, à la promenade, au jeu, ou au spectacle. Un soir que j'avais appris que sa mère était assez malade pour garder le lit, je fus très-étonné de rencontrer la fille au bal. Depuis ce tems-là je ne puis plus avoir d'amitié pour elle.

Je promis alors à mon ami de Richardin de faire tous mes efforts pour lui rendre service auprès de sa mère.

Cette dame aimait un peu l'argent, mais elle aimait encore plus son fils, et voulut bien permettre qu'au lieu de demander Hélene en mariage, il tâchât de plaire à l'aimable Cécile. Les parens de celle-ci firent connaissance avec monsieur de Richardin, et conseillèrent à leur fille de l'épouser parce qu'il avait le cœur bon, et qu'on voyait qu'il avait très-bien employé son tems. Elle consentit à devenir sa femme, à condition qu'on lui permettrait de ne faire à la ville que des voyages fort courts, afin de n'être pas long-tems éloignée de sa famille. On lui accorda ce qu'elle demandait, et après son mariage elle s'occupait encore de l'éducation du petit Charles.

J'appris, quelques années après, qu'Hélene, sans consulter sa mère, avait épousé un jeune homme aussi frivole qu'elle, et qui n'avait ni talens, ni fortune : mais il avait souvent répété à Hélene que personne ne se coëffait mieux qu'elle et ne dansait le menuet avec plus de grâce. La mère d'Hélene fut si fâchée de ce mariage, qu'elle refusa de voir sa fille, et ne lui donna pour vivre qu'une petite pension. Hélene accoutumée à être riche, et à ne

faire que des riens, se trouva fort malheureuse. Au lieu de se lever de bonne heure, de s'occuper à des ouvrages utiles pour son ménage, elle dormait jusqu'à neuf ou dix heures, employait bien du tems à se coëffer et une grande partie de son argent à acheter des parures à la mode. Son mari qui ne l'estimait pas, ne pouvait point avoir d'amitié pour une femme qui négligeait ses devoirs; elle n'avait pas la consolation de trouver des amis parmi ses connaissances, parce qu'elle n'avait jamais été douce et obligeante. Ses enfans étaient désobéissans et mal élevés, parce qu'elle était ignorante et ne se donnait pas la peine de les corriger. Enfin elle serait devenue tout-à-fait pauvre sans le bon cœur de Cécile.... On a tant d'estime pour celle-ci, qu'on ne lui refuse guère ce qu'elle demande : un jour elle se rendit à la ville pour aller voir la mère d'Hélene, et la prier de pardonner à sa fille; cette dame se laissa toucher et voulut bien recevoir chez elle Hélene et sa famille. Voilà une bien longue histoire, mes chers enfans, dit la bonne dame, mais il faut pourtant que j'y ajoute encore quelque chose. J'ai reçu ce matin une lettre d'un de mes vieux amis, qui, tout nouvellement, a passé quelques jours au château de monsieur et madame de Richardin, et qui a vu

célébrer le jour de naissance de Cécile. Actuellement elle ne fait pas plus de bien ce jour-là que les autres, parce qu'elle en fait tous les jours autant qu'elle peut; et depuis qu'elle est riche, on ne voit plus de pauvres dans le village; quand il y a des malades, elle va les voir et a grand soin de leur envoyer un bon médecin; elle caresse tous les enfans, cause avec tous les villageois, et en la voyant si affable, ils oublient qu'elle est une grande dame, ils la regardent comme une bonne amie, qui a plus d'esprit et de richesses qu'eux. Revenons au jour de naissance. Ce jour-là elle rassemble au château toute la jeunesse du village; les enfans de Cécile, habillés de blanc, et parés de fleurs, présentent des bouquets ornés de rubans à tous les villageois, et on leur sert un excellent souper. Puis au son du violon tout le monde se lève, on se rend dans un sallon illuminé, on se réjouit, on chante, on danse pendant une partie de la nuit.

Grande maman, dirent les enfans de la vieille dame, nous vous remercions bien de cette histoire, nous ne voulons point imiter Hélene, mais tous ensemble, nous tâcherons de ressembler à Cécile.

JULIE.

Et moi aussi, maman, je tâcherai de ressembler à Cécile et à vous, car c'est presque la même chose. Mais vous ne dites rien, ma cousine; cette histoire ne vous a-t-elle pas amusée?

ANNETTE.

Beaucoup, je vous assure, cependant....

Madame DE VALCOUR.

Que voulez-vous dire, ma bonne amie, regardez-moi comme votre mère et parlez avec confiance.

ANNETTE.

Ma tante, c'est que je crains de ressembler un peu à Hélene, et cela ma rendue triste. J'ai peur d'être aussi ignorante qu'elle, car il y a des choses dans cette histoire que je n'ai pas comprises, et je m'afflige de voir que ma cousine qui n'a que huit ans, en sait plus que moi qui en ai déjà dix.

Madame DE VALCOUR.

Venez que je vous embrasse, ma chère enfant; l'aveu que vous venez de faire est si noble, que dès ce moment j'ai beaucoup d'estime pour vous. La plupart des gens sont honteux, non pas d'être ignorans, mais de découvrir leur ignorance aux au-

tres; vous faites tout le contraire, et c'est la meilleure disposition pour acquérir des connaissances.

JULIE.

Annette ne ressemble pas à la petite reine dont vous m'avez conté l'histoire.

Madame DE VALCOUR.

Non, sans doute. D'ailleurs ce n'est pas sa faute si son éducation a été négligée. Mais dites-moi, mon enfant, ce que vous n'avez pas compris dans l'histoire que je vous ai dite ?

ANNETTE.

Par exemple, un mot que je n'ai jamais entendu, Chry... Chryse....

JULIE.

Chrysalide, apparemment ?

ANNETTE.

Je crois qu'oui. Mais voici encore une chose que je ne comprends pas; d'où vient que Cécile qui était si raisonnable, s'amusait à nourrir des chenilles, de vilains insectes qui font du mal aussi-tôt qu'on les touche ?

JULIE.

Vous vous trompez, ma cousine, ils ne m'en ont jamais fait.

Madame DE VALCOUR.

C'est un préjugé de croire que les che-

nilles soient venimeuses; il y a cependant certaines chenilles velues qu'il faut manier avec plus de précautions, parce qu'elles occasionnent sur la peau quelques démangeaisons, mais qui ne sont suivies d'aucun fâcheux effet?

ANNETTE.

Qu'est-ce qu'un préjugé, ma tante?

Madame DE VALCOUR.

Juger trop vîte, décider quelles sont les qualités d'une personne ou de quelqu'autre objet sans examen, avant que d'être à même de le bien connaître, c'est avoir des préjugés et courir risque d'être souvent dans l'erreur.

JULIE.

Vous m'avez expliqué une fois la différence qu'il y a entre l'erreur et l'ignorance, et je ne m'en souviens plus.

Madame DE VALCOUR.

Ignorer une chose, c'est n'en avoir aucune idée; être dans l'erreur sur une chose, c'est en avoir de fausses idées. Par exemple, si je demandais à une petite paysanne de notre village, où est Constantinople? elle me répondrait qu'elle n'en sait rien. Un jour je faisais cette question à un jeune homme qui avait oublié sa géographie; il

me répondit que Constantinople était la capitale de Pologne. ....

JULIE.

Ah! je me rappelle à présent; dans ce cas-ci, la petite paysanne serait ignorante, et le jeune homme était dans l'erreur.

Madame DE VALCOUR.

Revenons aux préjugés, ou à la prévention : on peut en avoir *pour* ou *contre* quelqu'un ; par exemple, si après avoir causé un quart-d'heure avec une personne qu'on verrait pour la première fois, on allait décider qu'elle est habile, savante, vertueuse, accomplie, on serait fort sujet à se tromper dans la bonne opinion qu'on en aurait. Mais il faut sur-tout éviter de se prévenir contre quelqu'un qu'on n'est pas à portée de bien connaître, et ne pas le condamner sur les apparences. Par exemple, si j'avais dit en parlant de vous, ma chère Annette : « Cette fille n'a pu » être élevée par sa mère, elle a vécu » chez une dame du grand monde qui » n'avait le tems ni de la faire lire, ni » de causer avec elle ; et sa gouvernante » ne lui a appris autre chose qu'à se tenir » bien droite et à faire de petits ouvrages. » Annette sortait souvent, on la menait

» au concert, au bal, à la comédie, jamais
» elle ne pourra se plaire à la campagne,
» avec une mère et une fille qui voient
» peu de monde et qui emploient une
» grande partie de leur tems à s'instruire
» et à causer raisonnablement; elle est
» trop frivole pour aimer cette vie là.
» Je me serais trompée, n'est-il pas
» vrai » ?

ANNETTE.

Sûrement, ma tante, car je suis très-charmée d'être avec vous.

Madame DE VALCOUR.

J'ai donc eu raison de me dire : Annette peut avoir naturellement un bon cœur et un bon esprit, et dans ce cas-là, elle doit aimer une tante qui veut l'instruire pour lui faire du bien.

ANNETTE.

Oh! je vous aime déjà beaucoup. Mais ma cousine m'a dit qu'avant mon arrivée vous imitiez la mère de Cécile, qui lui faisait lire quelque chose sur l'histoire naturelle. Julie dit que c'est très-amusant, et je n'en ai jamais entendu parler.

Madame DE VALCOUR.

Eh bien! dès demain je recommencerai

mes leçons ; et nous parlerons de ces chenilles contre lesquelles vous aviez tant de préjugés.

III. ENTRETIEN.

Madame de Valcour, Julie, Annette.

Madame de Valcour.

Vous êtes-vous amusées à votre promenade, mes chères enfans ?

Annette.

Beaucoup, ma tante, car le tems est très-beau pour un jour d'hiver. Mais j'ai cherché des chenilles et je n'en ai pas trouvé. Pourquoi donc n'y en a-t-il plus?

Julie.

Je vous l'ai dit, ma bonne amie, c'est que les arbres sont dépouillés de feuilles. D'ailleurs, les insectes ne pourraient pas soutenir le froid qu'il fait à présent.

Annette.

Mais les insectes que j'ai vus cet été sont-ils donc tous morts?

Madame de Valcour.

Non, les uns ont changé de forme,

d'autres se sont cachés pour se mettre à l'abri du froid, et ceux qui sont morts ont déposé des œufs.

JULIE.

Et puis la chaleur du printems fera éclore tous ces œufs.

ANNETTE.

Et la chenille sort-elle aussi d'un œuf?

Madame DE VALCOUR.

Sans doute; les œufs des chenilles éclosent les premiers, et tout a été si bien arrangé, que la chaleur nécessaire pour faire croître les petites chenilles dans leurs œufs, fait pousser en même tems les feuilles des plantes et des arbres propres à les nourrir. Quand elles ont acquis la force de briser leur coque et d'en sortir, elles trouvent aussitôt les alimens dont elles ont besoin. Les premières feuilles sont fort tendres et conviennent ainsi très-bien aux jeunes chenilles.

JULIE.

Oh! le bon arrangement que celui-là! si ces pauvres petites chenilles sortaient de leurs œufs avant qu'il y eût des feuilles, elles mourraient de faim, elles ne pourraient pas devenir chrysalides, et nous n'aurions pas un seul papillon.

Madame de Valcour.

Nous en aurions beaucoup moins, mais tu te trompes en croyant qu'il n'y en aurait pas du tout. Quantité d'espèces de chrysalides vivent pendant l'hiver, et de ces chrysalides sortent les papillons que nous voyons voler au printems. Ces papillons font alors des œufs, d'où bientôt après sortent des chenilles.

Annette.

Je ne sais pas encore ce que veut dire le mot chrysalide.

Madame de Valcour.

Vous le saurez tout-à-l'heure. Examinons auparavant la figure de la chenille. Son corps est partagé en douze anneaux; sa tête et quelques-unes de ses jambes sont enveloppées d'une espèce d'écaille qui tient lieu d'os à l'insecte.

Julie.

C'est drôle; chez les hommes et chez presque tous les animaux que je connais, c'est la chair qui couvre les os, ici c'est le contraire.

Madame de Valcour.

Oui, la tête et les six premières jambes de la chenille, sont renfermées dans des espèces d'étuis. Ces six jambes *écailleuses*

et pointues sont attachées aux trois premiers anneaux, et suivies ordinairement de huit autres jambes.

JULIE.

Et ces jambes-là, on les appelle *membraneuses*, parce qu'elles sont couvertes d'une peau; et *intermédiaires*, parce que.... parce que.....

Madame DE VALCOUR.

Parce qu'elles sont placées entre les jambes écailleuses, et deux autres jambes qui sont attachées au dernier anneau. La chenille n'a que deux dents, mais si larges et si épaisses, qu'elles lui tiennent lieu de toutes celles dont nos mâchoires sont garnies. Pour vous faire mieux comprendre ce que je viens de dire, jettez les yeux sur cette planche où l'on voit la figure de plusieurs chenilles.

JULIE.

Est-ce le livre de monsieur de Réaumur, maman (1)?

Madame DE VALCOUR.

Oui, ma fille. Voyez, *figure* 1.

---

(1) Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes. *Tome I; première partie, planche* 1.

Annette.

Oui, ces six jambes minces sont apparemment les jambes écailleuses, et les dix autres plus épaisses, les jambes membraneuses.

Madame de Valcour.

Voyez à présent, *figure 3*, il n'y a que six jambes intermédiaires; le nombre des jambes écailleuses ne varie point, mais il n'en est pas de même des membraneuses.

Julie.

Maman, voyez, *figure 6*, elle n'a en tout que quatre jambes membraneuses, c'est bien peu.

Madame de Valcour.

Elle en a autant qu'il lui est nécessaire : plus vous examinerez les insectes, les autres animaux, enfin tout ce qu'on voit dans la nature, et plus vous serez convaincue que chaque plante, chaque animal est pourvu de tout ce qu'il lui faut, mais qu'il n'a rien de superflu, rien au-delà de ce qu'il lui faut. La chenille dont tu parles, et qui n'a que deux jambes intermédiaires, est de l'espèce des *arpenteuses*, sa démarche est très-différente de celle des chenilles qui ont six ou huit jambes intermédiaires. L'arpenteuse, lorsqu'elle

qu'elle peut marcher, se fait une espèce de bosse, et amène les jambes de derrière à la place où étaient les premières jambes; elle fait de plus grands pas que les autres, quoiqu'elle ait moins de jambes.

ANNETTE.

Les chenilles ont-elles des yeux ?

Madame DE VALCOUR.

Il y a de chaque côté de la tête cinq ou six petits grains noirs qu'on ne voit bien qu'avec la loupe, c'est-à-dire, avec un verre qui grossit les objets; ces petits grains paraissent être les yeux de l'insecte. Parlons à présent des métamorphoses qu'il subit.

ANNETTE.

Métamorphose, cela ne veut-il pas dire changement ?

Madame DE VALCOUR.

Oui, ma chère. Les chenilles changent trois fois de peau durant leur vie; de *rases* qu'elles étaient, c'est-à-dire presque dépourvues de poils, elles paraissent quelquefois *velues* à leur dernier changement de peau : telle autre qui était velue, finit par être rase. Mais ces changemens, quelques singuliers qu'ils soient, sont bien moins étonnans que ce qui arrive

à la chenille lorsqu'elle devient chrysalide. Elle ne prend cette forme qu'après s'être défaite de sa peau, de ses jambes, de l'enveloppe écailleuse de sa tête, de son crâne, de ses mâchoires, etc.; puis elle se transforme en une espèce de féve; elle ne prend plus de nourriture, et reste dans cet état de sommeil souvent plusieurs mois de suite.

Annette.

Si ce n'était pas vous qui le disiez, ma tante, je ne le croirais pas.

Julie.

Et moi, je le crois aussi, parce que je l'ai vu.

Les chenilles emploient divers moyens pour se procurer du repos pendant leur état de chrysalide. Les unes se filent des coques, d'autres se cachent sous terre, les unes se lient par une ceinture qui leur embrasse le corps. Les *coques* sous lesquelles certaines chenilles se renferment alors, sont des pelottes de fil et de glu. La plus belle de ces coques et la plus intéressante pour nous, quelle est-elle?

Julie.

Celle du *ver à soie*, qui est une véritable chenille, et qui se nourrit des feuilles du mûrier.

Madame DE VALCOUR.

Lorsque le tems de sa métamorphose est arrivé, son corps devient luisant, et il cesse de manger; puis il cherche un endroit où il puisse travailler à construire sa coque sans être interrompu. On présente à ceux qu'on élève quelques brins de balai pour remplacer les petits rameaux qu'ils auraient trouvés sur l'arbre si on les avait abandonnés à eux-mêmes. Le ver s'y retire, et commence à porter sa tête à droite et à gauche pour attacher son fil de tous côtés. Ces premiers fils sont une espèce de bourre ou de coton qui sert à écarter la pluie; car ce ver étant destiné à travailler sur les arbres en plein air, il ne change pas de méthode lorsqu'il se trouve à couvert.

Cette soie grossière fait le fondement de sa coque, appellée ordinairement *cocon*. Quand l'insecte s'en trouve suffisamment entouré, il commence sa véritable coque en conduisant sa soie plus régulièrement, non pas comme nous tournons des fils autour d'un peloton, mais en l'appliquant en zig-zag contre cette bourre qu'il foule en même tems et repousse continuellement avec sa tête, pour donner à l'intérieur de son petit édifice une forme ronde et ré-

gulière. Son corps se tient plié en deux, et il n'y a que la moitié supérieure qui agisse. Après avoir achevé cette première couche, l'insecte la double d'une seconde, composée de fils conduits pareillement en zig-zag, et il forme ainsi jusqu'à six couches. Quand cette coque est achevée, l'insecte perd la forme de ver en se dépouillant de sa quatrième peau, et il se change en chrysalide, que l'on nomme aussi *fève* ou *nymphe.*

ANNETTE.

Mais d'où est-ce qu'il a tiré toute cette soie?

Madame DE VALCOUR.

Elle sort du corps de l'insecte et passe par un moule que l'on nomme *filière.* Les feuilles de mûrier qu'il mange servent non-seulement à le nourrir, mais encore à former toute cette provision de soie.

ANNETTE.

Lui faut-il bien du tems pour filer sa coque?

Madame DE VALCOUR.

Ordinairement deux jours, quelquefois trois : il y a des chenilles qui font les leurs en un seul; d'autres n'y emploient que quelques heures, quoique leurs coques soient très-bien travaillées.

JULIE.

Le ver à soie ne reste-t-il pas vingt-un jours dans l'état de chrysalide ?

Madame DE VALCOUR.

Oui, et de cet état il passe enfin à celui de papillon : il pond alors des œufs, d'où l'année suivante sortent de petits vers à soie. Quand il vit en plein air, il dépose ses œufs sur l'arbre du mûrier. Ce papillon est de la classe des *phalènes*, ou papillons nocturnes qui ne voient que sur le soir et pendant la nuit.

JULIE.

Mais le froid ne fait-il pas de mal à ces œufs quand ils sont déposés en plein air; et comment est-ce que le vent et la pluie ne les enlevent pas ?

Madame DE VALCOUR.

Le papillon a soin de mettre ses œufs à couvert, en les enduisant d'une matière gluante qu'il tire de son corps, en sorte que la pluie ne peut y pénétrer, et que le froid ordinaire de l'hiver ne saurait tuer les petits que ces œufs renferment.

JULIE.

Voilà encore une précaution admirable, et qui m'étonne d'autant plus, que le papillon ne peut pas savoir quel tems il

fera en hiver, puisqu'il naît et meurt dans la saison.

ANNETTE.

Oui, cela est étonnant : les papillons ont donc soin de leur famille, comme, parmi nous, les mères ont soin de leurs enfans.

JULIE.

Oui, le papillon s'occupe d'une famille qu'il ne verra jamais. Nous valons beaucoup mieux que les insectes et tous les animaux, et nous sommes aussi bien plus heureux qu'ils ne le sont. Ces petites chenilles, en sortant de leurs œufs, ne verront point leur mère, au lieu que nous avons le plaisir de connaître nos parens et de les remercier du bien qu'ils nous font.

ANNETTE.

Une autre chose que j'admire, c'est que le ver à soie en filant sa coque, croit ne travailler que pour lui; il se donne bien de la peine pour s'arranger une boîte afin de s'y renfermer et d'y dormir tranquillement : point du tout, il se trouve que c'est pour nous qu'il travaille ; car sans lui nous n'aurions ni taffetas, ni satin, ni velours, ni damas, ni aucune des autres étoffes dont les gens riches sont habillés.

Madame DE VALCOUR.

Oui, ma chère Annette, il y aurait bien du changement dans la manière de vivre d'une multitude de personnes, et bien des révolutions dans la toilette des femmes, s'il y avait dans le monde une espèce d'arbre de moins. Dans le seul royaume de France il y a des milliers d'hommes qui s'occupent, les uns à élever des vers à soie, d'autres à fabriquer des étoffes, des bas, des mouchoirs, des blondes et des gazes de soie.

JULIE.

Mais ce qui me chagrine, c'est que pour faire usage de la coque du ver à soie, on l'empêche de devenir papillon, c'est-à-dire, d'être beaucoup plus heureux que lorsqu'il n'était que chenille et chrysalide; car le papillon paraît si gai! Au lieu de ramper sur la terre, il voyage dans les airs, il vole de fleur en fleur; au lieu de ronger des feuilles ou des herbes, il vit de miel ou du suc qu'il puise dans le calice des fleurs.

ANNETTE.

Et pourquoi est-ce qu'on empêche la chrysalide de devenir papillon?

Madame DE VALCOUR.

Afin d'avoir de belle soie. Le ver file

sa coque d'un seul fil long de 7 à 9000 pieds ; mais lorsque devenu papillon, il veut sortir de son tombeau, il doit en perçant sa coque, la couper de manière qu'il ne reste plus que des bouts de la longueur de cette coque. C'est par cette raison qu'on étouffe les chrysalides en les mettant dans un four assez chaud pour les faire périr, sans cependant causer du dommage à la soie. Si l'on n'usait de cette précaution, on n'aurait que de la soie grossière comme celle qui sert de fondement à la coque. On fait aussi usage de celle-là, et l'on en fabrique des rubans et de petites étoffes; quand elle est fabriquée, on lui donne le nom de *filoselle.*

Annette.

On m'a fait lire des contes de fées où l'on parlait aussi de métamorphoses; de campagnes désertes qui devenaient tout-à-coup des jardins superbes; de princes qui se changeaient en oiseaux, des princesses en statues, etc. Les métamorphoses des chenilles sont bien plus intéressantes, car elles sont vraies.

Julie.

Voyons si je les ai bien retenues. D'abord on ne voit qu'un œuf très-petit, dont il sort au printems de petites chenilles,

Ces chenilles devenues grandes se changent en fèves ou chrysalides, et sont alors emmaillotées dans une peau dure et ferme. Enfin ces chrysalides deviennent papillons, et c'est la dernière métamorphose.

ANNETTE.

Ce que j'admire encore, c'est que les mûriers, outre les bons fruits qu'ils nous procurent, sont encore si utiles par leurs feuilles.

Madame DE VALCOUR.

La vraie nourriture du ver à soie, est le *mûrier blanc*, qui dans nos provinces ne donne point de fruit. Au reste, ce double usage n'aurait rien de particulier : il n'y a pas un arbre, peut-être pas une seule plante qui ne puisse être utile en même tems à plusieurs choses.

ANNETTE.

Mais les fleurs, par exemple, je croyais qu'elles n'étaient qu'agréables ?

Madame DE VALCOUR.

Un grand nombre de fleurs, après avoir paré les jardins et les prairies, servent encore à plusieurs usages, et fournissent divers remèdes. Ces fleurs qui, après être fanées, sont encore utiles, peuvent être comparées à une femme de mérite, qui,

après avoir perdu la fraîcheur et le coloris de la jeunesse, est encore recherchée à cause de ses vertus.

Julie.

Maman, j'aime bien cette comparaison-là. Mais n'est-il pas vrai que les femmes frivoles qui ont mal employé leur tems lorsqu'elles étaient jeunes, n'auront pas l'honneur d'être comparées aux fleurs utiles ?

Madame de Valcour.

Elles ressemblent à ces fleurs artificielles, qui d'abord ont de l'éclat, mais dont personne ne se soucie lorsqu'elles ne sont plus propres à servir d'ornement.

IV. ENTRETIEN.

Madame de Valcour, Julie, Annette.

Julie.

Maman, je suis bien fâchée de ne pas savoir assez d'allemand pour lire un ouvrage que j'ai trouvé dans votre chambre ; le titre et l'estampe me font croire qu'il est écrit pour des enfans. Si vous vouliez nous en traduire quelque chose ?

Madame DE VALCOUR.

J'ai prévenu ta demande, et je vous apporte un petit drame qui sûrement vous fera plaisir.

ANNETTE.

Traduire ? mais cela n'est-il pas bien difficile ?

JULIE.

Pas plus que d'imaginer; et maman a souvent eu la bonté d'inventer des histoires pour moi. Par exemple, celle de la petite reine dont je vous ai déjà parlé ; oh ! je suis sûre, ma chère Annette, qu'elle vous amusera beaucoup. Permettez-vous, maman, que nous la lisions un de ces jours ?

Madame DE VALCOUR.

Très-volontiers.

L'ÉPREUVE
DE L'AMOUR FILIAL (1);
DRAME.

Personnages.

M. DORMONT, père de Charles et de Guillaume.

M. DORVAL, leur oncle.

CHARLES.

GUILLAUME.

M. BONSECOURS, négociant.

SCENE PREMIERE.

GUILLAUME, *seul en pleurant.*

AH! je voudrais être mort! — Que je suis malheureux!.... Encore un soufflet! et que je n'ai pas mérité! Est-ce ma faute à moi, si je ne suis pas aussi joli que Charles, et si je ne sais pas flatter comme

(1) Traduction libre de l'allemand. L'original se trouve dans l'ouvrage intitulé *Kinder-spiele und Gesprache.*

lui ? non, je ne le peux pas ; dût-il m'en coûter la vie. — Si je n'aimais pas mon père autant que je l'aime, et si je n'appréhendais de faire une mauvaise action, il y a long-tems que je me serais enfui. — Oui, en vérité, je crois que je prendrai ce parti. — Mais non ; il faut rester, dût mon père me battre encore sans raison. Et qui sait si je ne pourrai pas enfin gagner son affection ?

SCENE II.

L'ONCLE, GUILLAUME.

L'ONCLE *a entendu ces dernières paroles.*

Et, quand personne n'aurait d'amitié pour toi, la mienne te resterait toujours. Va, mon cher Guillaume, quitte cette maison et viens t'établir chez moi. Si ton père ne te veut pas, tu trouveras un ami dans ton oncle. (*Il veut l'emmener.*)

GUILLAUME.

Ah ! laissez-moi, mon cher oncle, je dois rester chez mon père.

L'Oncle.

Crois-tu donc que tu serais mal chez moi ?

Guillaume.

Oh ! j'y serais très-bien ; cependant j'aime mieux rester ici, mon père pourrait être fâché que je le quittasse.

L'Oncle.

Que t'importe, puisqu'il est toujours fâché contre toi ?

Guillaume.

Non, mon cher oncle, je ne dois point m'exposer à lui faire de la peine.

L'Oncle.

Mais veux-tu te laisser traiter comme un misérable, te voir chasser d'un lieu à un autre, recevoir des injures et des coups sans les avoir mérités ?

Guillaume.

Il est certain que cela est un peu dur. Mais, que ferai-je ? il est mon père, ce n'est point à moi à me plaindre, et sans doute qu'il n'est pas toujours aussi fâché qu'il le paraît..... Cependant,.... mon cher oncle, voulez-vous me rendre un grand service ? c'est de prier mon papa qu'il me permette de reparaître devant

lui, et qu'il ne soit plus irrité contre moi. Je promets aussi de ne plus regarder mon frère de mauvais œil, dût-il encore me battre sans sujet.

L'ONCLE, *en l'embrassant.*

Va, tu n'as point ton pareil dans le monde.

GUILLAUME.

Vous me le promettez, mon cher oncle?

L'ONCLE.

Quoi donc, mon ami?

GUILLAUME.

De me réconcilier avec papa?

L'ONCLE.

Oui, mon cher Guillaume, je t'en donne ma parole. Ne m'appelle plus ton oncle, si je ne viens à bout de changer ton père ou bien de t'avoir chez moi. (*Il lui tend la main et l'embrasse.*)

SCENE III.

LE PERE, CHARLES, et les Précédens.

LE PERE.

A MERVEILLE! voilà qui est admirable! protéger un drôle que son père châtie. (*à Guillaume*). Va-t-en; je ne puis te souffrir devant mes yeux. — Comme il se tient là! on dirait qu'il ne sait pas compter quatre. Regarde Charles; voilà un enfant qui donne de la satisfaction! mais à l'égard de toi, toutes les peines sont perdues.

L'ONCLE (*en colère.*)

Mon frère! — Cependant..... oui, retire-toi, Guillaume, (*à Charles*) et vous, Monsieur, laissez-nous seuls. (*Guillaume se retire.*)

CHARLES.

Ce n'est pas à vous à me commander; je ne suis pas votre enfant, je suis l'enfant de mon papa; et quand ce sera lui qui me l'ordonnera, je m'en irai tout de suite.

LE PERE (*à Guillaume.*)

Mais, dis-moi, quel mal t'a fait ce pauvre enfant? N'es-tu pas un barbare?

L'ONCLE.

L'ONCLE.

Il y a de quoi devenir fou! — (*à Charles*) Pars dans l'instant, ou je me fâcherai tout de bon.

LE PERE.

Eh bien, va-t-en donc, mon pauvre Charles.

CHARLES.

Mais vous savez, mon cher papa, que j'aime tant à rester avec vous; c'est si dur pour moi de vous quitter!

LE PERE.

Je le sais bien, mon cher enfant; mais, fais-moi ce plaisir; tu reviendras tout de suite auprès de moi; ton oncle a seulement quelque chose à me dire.

CHARLES.

Eh bien, puisque vous le voulez, je me retire; (*à son oncle*) mais ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous; entendez-vous, mon oncle?

SCENE IV.

LE PERE, L'ONCLE.

LE PERE.

C'EST quelquefois un espiégle que mon petit Charles.... Eh bien, mon frère?

L'ONCLE, *vivement.*

Ecoute... tu es... je suis si en colère que je ne me possède point... oui, tu es un mauvais père, entends-tu? Et je te déclare que sur l'heure je vais changer mon testament, et que je ne laisserai pas une épingle à ce coquin de Charles.

LE PERE.

Mais ne crie pas si haut! calme-toi et sois raisonnable.

L'ONCLE.

C'est bien à toi à me parler de raison! deviens raisonnable toi-même! Est-ce là une conduite sensée? Traiter Guillaume comme un misérable, le battre, le repousser....

LE PERE.

Mais considère....

L'ONCLE.

Il n'y a rien à considérer, j'ai tout vu

de mes propres yeux. Ce méchant, cet hypocrite Charles donne secrètement un coup de poing à son frère, un coup si rude, que le pauvre Guillaume en pâlit de douleur; et parce que celui-ci fait la mine à Charles, tu le bats et le chasses de table. Oh! cela est affreux.

LE PERE.

Que signifie cela? qui a vu que Charles ait maltraité son frère?

L'ONCLE.

Qui? Moi. Ces deux yeux en sont les témoins.

LE PERE.

Quoi, Charles! — Cela est impossible.

L'ONCLE.

Impossible! A ton avis, je suis donc un menteur?

LE PERE.

Je n'ai garde de le croire; parlons sans nous fâcher.

L'ONCLE.

Oh! il faut bien que je me fâche, puisque toutes les représentations que je t'ai faites avec douceur n'ont servi à rien. Combien de fois ne t'ai-je pas conjuré de n'être pas si sévère envers l'autre. M'as-tu jamais écouté?

LE PERE.

Mon frère, tes intentions sont bonnes, assurément; mais tu me feras plaisir de ne plus te mêler de l'éducation de mes fils; après tout, je suis leur père, et je dois les connaître mieux que personne.

L'ONCLE.

Toi, les connaître! quel aveuglement!

LE PERE.

Je suis accoutumé à ne pas entendre de toi des choses obligeantes.

L'ONCLE.

Eh bien, raisonnons de sang froid, quoi qu'il m'en puisse coûter. Dis-moi seulement, qu'as-tu à reprocher à Guillaume?

LE PERE.

Que dirai-je! il a l'air si gauche, si embarrassé, il s'exprime si mal..... en un mot, il n'a pas le don de plaire, et souvent l'on me fait des plaintes sur son compte. Charles, au contraire, est un beau garçon, qui a des manières agréables, dont tout le monde vante la gentillesse, et il a dit vingt paroles, avant que l'autre ait eu le tems d'en balbutier une.

L'ONCLE.

Fort bien; laisse-moi parler à mon tour. — Et avec toutes ses flatteries et tout

son babil, Charles est un garçon faux, trompeur, qui n'aura de tendresse pour son père qu'aussi long-tems qu'il en recevra des caresses et des présens. Guillaume, au contraire, est foncièrement bon, honnête, plein de candeur; il donnerait sa vie pour toi s'il en obtenait un seul regard d'amitié. Parler beaucoup n'est pas son talent, sur-tout en ta présence, tu y as mis bon ordre; mais son cœur est le meilleur qui soit sous le ciel, tandis que celui de Charles..... Je n'ose point achever.

LE PERE.

La preuve de tout cela serait un peu difficile à fournir.

L'ONCLE.

Nullement. Veux-tu que je les mette à l'épreuve, (*le père sourit.*) Il ne s'agit pas de rire; rien de plus sérieux, car il est question du bien de tes enfans. Peut-être tes yeux s'ouvriront-ils, si tu consens à ce que je propose. Depuis long-tems je médite quelque chose de pareil.

LE PERE.

Et en quoi consistera cette épreuve?

L'ONCLE

Tu verras : seulement garde-toi bien

d'en faire soupçonner quelque chose aux enfans.

LE PERE.

Et à quoi bon tout cela ?

L'ONCLE.

A t'éclairer. Bientôt on verra lequel vaut le mieux des deux, de Charles ou de Guillaume.

SCENE V.

LE PERE, *seul.*

JE ne sais ce qu'il prétend avec son épreuve; et je comprends encore moins pourquoi il en veut à ce pauvre Charles, et pourquoi il élève jusqu'aux nues cet autre enfant que je ne puis souffrir. Que celui-ci se conduise comme il voudra, je suis bien sûr que Charles sortira victorieux de l'épreuve.

SCENE VI.

LE PERE, CHARLES, ensuite GUILLAUME.

CHARLES.

MON cher papa, figurez-vous que Guillaume vient encore de me donner des coups; il me bat toujours.

LE PERE.

Il te bat! oh! le mauvais sujet! je crois que dès aujourd'hui je le chasserai de la maison.

CHARLES.

O! chassez-le, je vous en prie, sans quoi je n'aurai ni paix, ni repos. Il a commencé par me faire des grimaces affreuses.

LE PERE.

Le coquin! Et à quel propos?

CHARLES.

Il prétendait que je me moquais de lui; et en vérité il n'en était rien.

GUILLAUME.

Mon oncle m'envoie ici....

LE PÈRE.

Méchant garçon, coquin que tu es, il ne s'en faut de rien que je ne te mette à la porte ; dis-moi, qu'as-tu de nouveau fait à ton frère?... Hé bien, parlera-t-il ?

GUILLAUME.

Rien, mon papa.

CHARLES.

Ne m'as-tu pas fait des grimaces ?

LE PERE.

Ne l'as-tu pas battu ?

GUILLAUME.

Non, mon papa.

LE PERE.

Comment tu as l'audace de le nier ?

GUILLAUME.

Et quand on me battrait jusqu'à me faire mourir, je soutiendrais toujours qu'on m'accuse à tort.

LE PERE.

Sors à l'instant de ma présence;

SCENE VII.

L'ONCLE, et les Précédens.

L'ONCLE, *à Guillaume.*

RESTE ici.

GUILLAUME.

Je n'ose pas, mon papa m'ordonne....

L'ONCLE.

Reste ici sur ma parole.... On vient de m'apporter une lettre d'Amsterdam; je suis curieux de savoir ce qui se passe dans le commerce. (*Il ouvre la lettre, la lit, et s'écrie avec effroi.*) O ciel! ô ciel! quel malheur!

LE PERE.

Que t'est-il arrivé?

L'ONCLE.

Ah! c'est de toi qu'il s'agit!

LE PERE.

De moi! donne donc cette lettre.

L'ONCLE.

O mon frère! ne la lis pas.... ce n'est pas tant pour l'amour de toi, que je m'afflige, que pour l'amour de tes pauvres

enfans. Cher Guillaume, ton père a perdu tout son bien!

GUILLAUME.

Mon père? .... Charles, entends-tu? notre père?

CHARLES.

Qu'est-ce que c'est donc?

L'ONCLE.

Rien; si ce n'est que vous serez réduits tous les trois à demander l'aumône.

CHARLES.

A demander l'aumône! Bon, quel conte!

L'ONCLE.

Eh bien! dans peu vous en serez convaincus: le magistrat fera mettre le scellé sur tout ce qui est ici; votre père n'étant plus en état de payer ses dettes, les personnes à qui il doit vont s'emparer de tous ses effets. Cette lettre nous apprend tout cela.

CHARLES.

Pour moi, je n'en crois rien.

GUILLAUME, *timidement.*

Mon papa, si telle est la volonté du ciel, et que nous soyons réduits à demander l'aumône, me sera-t-il permis de mendier à côté de vous?

CHARLES.

Mendier, mendier! tu es fou. N'est-il pas vrai, mon papa, que c'est un conte?

LE PERE, *tristement.*

Non, cela n'est que trop sérieux. Tu ne pourras plus rien recevoir de moi, mon pauvre Charles, j'ai tout perdu, je suis ruiné; ma maison, mes meubles, ne sont plus à moi, tout appartient à mes créanciers.

CHARLES, *avec dépit.*

En ce cas-là je ne me soucie guère de rester avec vous....; et qui est-ce donc qui prendra soin de moi?

LE PERE.

Charles! Charles!

CHARLES.

Laissez-moi! Je ne veux plus entendre parler de vous.

LE PERE, *avec douleur.*

Est-il possible! Charles! Charles!

GUILLAUME.

O! mon cher oncle, venez au secours de mon père! Vous êtes riche, prêtez-lui de l'argent, je vous en conjure.

L'ONCLE.

Mon enfant, cela ne se peut pas. Tout

mon bien est placé à intérêt et ne peut servir de rien à ton père dans ce moment-ci; en un mot, je ne puis l'aider.

GUILLAUME.

Mais dites-moi seulement ce que je puis faire pour lui; j'irais volontiers jusqu'au bout du monde pour lui trouver quelque ressource.

L'ONCLE.

Mais toi-même n'as-tu pas amassé un peu d'argent?

GUILLAUME.

Irai-je le chercher? ah! oui, j'y cours, je le donnerai avec le plus grand plaisir.

CHARLES.

Attends, Guillaume, je vais aussi chercher le mien.

SCENE VIII.

LE PERE, L'ONCLE.

L'ONCLE.

JE suis bien aise que nous en soyons débarrassés pour un moment. Eh bien! mon frère, que dis-tu? Tes yeux ne commencent-ils pas un peu à s'ouvrir, verras-

tu bientôt clair?.... Que penses-tu du tendre Charles? n'est-il pas vrai, qu'il se conduit comme le meilleur des fils? que son père soit riche ou pauvre, il ne l'en aimera pas moins?

LE PERE.

C'est un enfant, après tout, il faut l'excuser.

L'ONCLE.

Guillaume aussi est un enfant, mais il connaît un peu mieux ses devoirs.

LE PERE.

Il est vrai que Charles a ses petits défauts.

L'ONCLE.

Et de ces défauts-là naîtront un jour de grands vices.

LE PERE.

Il est pourtant allé avec Guillaume pour chercher son petit trésor. Cela dénote toujours un bon cœur.

L'ONCLE.

Je ne vois cependant pas qu'il l'ait encore apporté. Et quand cela serait, l'épreuve n'est point à sa fin, je médite autre chose; ils n'en sont pas quittes, et je veux que le fond de leur caractère se dévoile à tes yeux.

SCENE IX.

CHARLES, et les Précédens.

LE PERE.

EH, le voilà déjà ! Mon cher Charles, tu es un bon enfant, puisque tu m'apportes le peu qui est en ton pouvoir.

CHARLES.

Je n'apporte rien ; je n'ai plus d'argent : je croyais en avoir, mais je ne l'ai pas trouvé.

LE PERE.

Pas trouvé ! Et où serait-il donc ? Tu dois avoir au-delà de cent écus.

CHARLES.

Que sais-je, moi ; peut-être que mon frère s'en est emparé ; car enfin cet argent n'est plus là.

L'ONCLE.

C'est un mensonge odieux..... Où est ton frère ?

CHARLES.

Il est parti.

LE PERE.
L'ONCLE. } Il est parti !

CHARLES.

Il a pris son chapeau et s'en est allé.

LE PERE.

A merveille! Eh bien, mon frère, tes yeux ne commencent-ils pas un peu à s'ouvrir, verras-tu bientôt clair?..... Cher enfant, il faut que je t'embrasse; c'est toi qui es un bon fils, puisque tu veux rester avec ton père, qu'il soit riche ou pauvre. Quoique je sois dans l'infortune.....

L'ONCLE.

J'avoue que je n'y comprends plus rien. Il faut qu'un de nous deux se soit furieusement trompé!.... Charles, je te le demande encore une fois, ton frère est-il parti?

LE PERE.

Mais il n'y a rien de plus aisé à savoir; je vais m'en assurer dans l'instant.

SCENE X.

L'ONCLE, CHARLES.

CHARLES.

MON très-cher oncle!

L'ONCLE.

Eh bien?

CHARLES.

Je vous aime beaucoup, mon cher oncle.

L'ONCLE.

Eh!

CHARLES.

Oui, de tout mon cœur, je vous assure. Si vous saviez.....

L'ONCLE.

(*A part.*) Je devine où il en veut venir. (*Haut.*) Qu'y a-t-il pour votre service, mon beau monsieur?

CHARLES.

Mon cher oncle, ne voulez-vous pas avoir la bonté de me prendre chez vous? Je ne me soucie pas de rester auprès de mon père..... puisqu'il n'a rien..... Oh! je vous aimerais, je vous caresserais tant!...

L'ONCLE.

Mais, cela est singulier; ne disais-tu pas tantôt en me parlant à moi : *Je ne suis pas votre enfant, je suis l'enfant de papa : vous n'avez rien à me commander.*

CHARLES.

Eh bien! je ne resterai pourtant point avec mon papa. Cela est tout décidé.

L'ONCLE.

Fort bien; il va revenir et je lui ferai part de cette résolution.

CHARLES.

CHARLES.

Peu m'importe ; vous pouvez le dire. Si vous ne consentez pas à me recevoir, je sais bien le parti que je prendrai.

L'ONCLE.

Et que feras-tu ?

CHARLES.

Je n'en suis pas en peine.

L'ONCLE.

Mais encore ?

CHARLES.

Oh ! je ne le dirai pas. (*Il fait sonner de l'argent dans sa poche, et croit ne pas être apperçu.*)

SCENE XI.

LE PERE et les Précédens.

L'ONCLE.

EH bien ! où est Guillaume ?

LE PERE.

Où serait-il ? il cherche quelqu'un qui veuille se charger de lui. Il ne faut pas lui en faire un crime ; c'est un garçon prudent qui songe à ses intérêts ; et après tout m'en voilà débarrassé.

L'ONCLE.

Je demande où il est?

LE PERE.

A côté d'ici, chez M. Bonsecours; je l'ai entrevu par une fenêtre; il lui fait les sollicitations les plus pressantes.....

L'ONCLE.

Soit; mais ton fils que voilà, me conjurait aussi tout-à-l'heure avec de vives instances de le recevoir dans ma maison; tu n'as plus rien, que pourrait-il donc faire avec toi?

LE PERE.

Charles, as-tu pu dire cela?

CHARLES.

Et pourquoi non!

L'ONCLE.

Tu l'entends de sa propre bouche. Et quand j'ai refusé de lui donner un asyle, il a dit qu'il n'était point en peine, et qu'il lui restait un autre parti..... Mais, me serais-je trompé! il me semble que tu faisais sonner de l'argent tout-à-l'heure? Cependant tu dis n'en plus avoir; laisse-moi regarder.

CHARLES, *en se débattant.*

Non pas, s'il vous plaît, je ne veux pas qu'on me fouille.....

L'ONCLE.

Oh! nous en viendrons à bout. (*Il le saisit fortement et visite sa poche.*)

CHARLES.

Laissez, laissez-moi, je crierai....

L'ONCLE, *en montrant une pièce d'or qu'il a tirée de la poche de Charles.*

Qu'est-ce donc que cela? Voilà un louis d'or dont j'ai fait présent à Guillaume. Par quel hasard est-il entre tes mains?

LE PERE.

Oh! malheureux père que je suis!

L'ONCLE.

Eh bien! mon frère, qu'en penses-tu? Charles disait tout-à-l'heure que Guillaume lui avait pris son argent: n'y a-t-il pas plutôt lieu de croire que c'est Charles qui s'est emparé de celui de Guillaume? Allons, je veux savoir ce qui en est, parle.

CHARLES, *avec dépit.*

Cet argent est bien à moi, je ne l'ai pris à personne; et si vous me traitez ainsi, je m'enfuirai de la maison, entendez-vous?

L'ONCLE.

Eh! va-t-en seulement, tu ne reviendras que trop tôt. (*Charles s'en va.*)

LE PERE.

Charles! Charles!... reste ici! Où veux-tu aller ?

L'ONCLE.

Eh! laisse-le partir.

LE PERE.

Je tremble qu'il ne lui arrive quelque accident.... Mais quelqu'un vient.

SCÈNE XII.

M. BONSECOURS, GUILLAUME, LE PERE et L'ONCLE.

L'ONCLE.

AH! voilà mon Guillaume! Bon-soir, monsieur Bonsecours.... permettez seulement que je fasse vîte une question à mon neveu. Où est ton argent ?

GUILLAUME.

Je n'ai pas pu le trouver. Charles a d'abord été chercher le sien dans notre armoire, puis quand j'ai voulu prendre le mien, il n'y était pas; je ne comprends point comment cela est arrivé.

L'ONCLE.

Tout juste; mon drôle s'en est saisi.

Oh! c'est un joli sujet que monsieur Charles!

GUILLAUME.

Mais savez-vous, mon cher oncle, que les malheurs de mon père pourront se réparer. Voici monsieur Bonsecours; je n'ai point cessé de le prier, de le solliciter jusqu'à ce qu'il m'ait promis de payer pour papa. Oh! ce cher, ce digne voisin, je me jeterais au feu pour lui!

L'ONCLE.

A merveille! mon cher Guillaume, à merveille! va, tu es un excellent garçon.

Monsieur BONSECOURS, *au père.*

Il est donc vrai que vous avez eu le malheur de perdre votre fortune?

LE PERE.

Ah! je n'en sais rien.

L'ONCLE.

Hélas, oui, mon cher voisin! voici la lettre qui nous en instruit; lisez-la.

(*Il le tire à part et lui parle bas.*)

Monsieur BONSECOURS.

J'en suis pénétré jusqu'au fond du cœur. Je voulais vous aider, je croyais le pouvoir, mais actuellement cela devient impossible.

GUILLAUME.

Ah, mon cher monsieur, ne voulez-vous pas remplir votre promesse..... je vous en avais tant prié..... ah ! je vous en supplie encore, n'abandonnez pas mon pauvre père.

Monsieur BONSECOURS.

A votre âge, mon ami, on n'entend pas les affaires. Voyez, j'apprends par cette lettre que je perds moi-même beaucoup d'argent, et que j'aurai bien de la peine à me tirer d'embarras. — Si cela n'était point, mon cher Dormont, je vous aiderais de bon cœur ; vous le savez, nous nous sommes toujours assistés au besoin..... la seule chose que je puisse faire pour vous, est de me charger de votre fils que voilà. Y consentez-vous, mon cher Guillaume ? j'aurai soin que rien ne vous manque.

GUILLAUME.

Non, cela ne se peut pas. Mon oncle m'a déjà offert de me prendre chez lui, mais quoi qu'il puisse arriver, je ne veux point quitter mon père.

Monsieur BONSECOURS.

Eh bien, si vous ne le voulez pas, je ne puis donc vous être bon à rien. Mais après tout, vous avez tort de me refuser, je suis

sûr que votre père verrait avec plaisir que vous vinssiez chez moi. N'est-il pas vrai, monsieur Dormont?

LE PERE.

Quant à moi, peu m'importe, vous pouvez l'emmener si vous voulez.

GUILLAUME.

Ah! papa, vous ne m'aimez pas encore...? moi qui vous aime tant? (*Il se retire dans un coin et pleure amérement.*)

L'ONCLE, *bas à M. Bonsecours.*

Eh bien, monsieur, que dites-vous de cette scene?

Monsieur BONSECOURS, *au père.*

Monsieur Dormont, pour avoir un pareil fils, je donnerais de bon cœur toute ma fortune.

L'ONCLE.

Oui, et croiriez-vous bien qu'il ne peut le souffrir, qu'il est dur, injuste envers lui?

LE PERE.

Ne parlons plus de cela, il vient de regagner toute ma tendresse; il faudrait que je fusse un barbare pour ne pas être touché de tant d'amour. Mon cher frère, que ne te dois-je pas!....

L'ONCLE.

Remettons les remercîmens à une autre fois, et continuons ce que nous avons commencé. (*Haut*) Ainsi, monsieur, vous ne pouvez rien cette fois-ci en faveur de mon frère !

Monsieur BONSECOURS.

Hélas ! rien du tout. Adieu, messieurs.

GUILLAUME.

Ne nous quittez pas, monsieur Bonsecours; si vous ne pouvez aider mon père, tâchez du moins de le consoler.

Monsieur BONSECOURS.

Vous y réussirez mieux que moi, mon cher Guillaume. (*Il s'en va.*)

GUILLAUME.

Ah ! si j'étais assez heureux pour cela !

SCENE XIII.

LE PERE, L'ONCLE et GUILLAUME.

L'ONCLE.

TU ne sais pas encore, mon ami, jusqu'où vont les malheurs de ton père. On doit le conduire en prison, et cela dès ce soir.

GUILLAUME.

Quoi ! en prison ?

L'ONCLE.

Oui, cela ne peut être autrement. Dès qu'on n'est pas en état de payer ses dettes, on perd sa liberté. Ton père va être conduit dans la prison où l'on renferme les débiteurs.

GUILLAUME.

Non ! jamais, jamais cela n'arrivera ! je ne le souffrirai point ! je veux y aller à sa place, dussé-je être réduit au pain et à l'eau pendant toute une année..... Où sont les gens qui veulent l'emmener ?

L'ONCLE.

Je crois qu'ils ne sont pas loin.

GUILLAUME.

Eh bien, laissons-les venir. — Ah ! mon cher papa, aurez-vous de l'amitié pour moi, lorsque j'irai en prison pour vous ?

LE PERE *l'embrasse tendrement.*

Cher Guillaume, je t'aime déjà de tout mon cœur, et je t'aimerai toute ma vie.... Tu es le meilleur des fils.... A présent je vois.... Tu n'iras point en prison, ni ton père non plus.

L'ONCLE.

Eh bien, Guillaume, n'es-tu pas content de moi? ne t'ai-je pas tenu parole?

GUILLAUME.

Ah! je suis si heureux, si content..... si plein de joie.....

LE PERE.

Pauvre enfant! je t'ai fait tort, mais il n'en faut accuser que ton frère.

GUILLAUME.

Je le sais bien; mais je n'y pense plus: j'oublierai tout, pourvu seulement que vous m'aimiez. Mais, où est mon frère?

L'ONCLE.

Je crois en vérité qu'il nous a quitté tout de bon.

SCENE XIV.

M. BONSECOURS, CHARLES et les Précédens.

Monsieur BONSECOURS.

MESSIEURS, il faut que je revienne encore pour vous ramener un déserteur. Je l'ai vu sortir chargé d'un paquet; et lorsqu'il s'est apperçu que je marchais derrière

lui, il s'est mis à courir de toute sa force : cela m'a paru suspect, j'ai doublé le pas, et ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à l'atteindre et à me saisir de lui.

LE PERE.

Je vous remercie, je vous remercie mille fois, mon cher voisin.

Monsieur BONSECOURS.

Je suis bien aise d'avoir pu vous rendre ce petit service. (*Il sort.*)

LE PERE.

Tu mériterais que je t'abandonnasse pour toujours ; car tu es un méchant, un mauvais fils, qui n'es attaché à tes parens, qu'aussi long-tems qu'ils sont en état de te faire du bien. Pour cette fois, je consens à te reprendre ; mais tu auras en moi un tout autre père, comme je découvre en toi un tout autre fils que celui que je croyais avoir..... Apprends maintenant que tout est faux, la lettre était supposée.

GUILLAUME.

Papa, vous n'êtes donc pas pauvre?

LE PERE.

Non, mon cher Guillaume ; ne vois tu pas l'air malin de ton oncle ? il a voulu seulement vous mettre à l'épreuve.

L'ONCLE.

Oh! je me rejouis du fond de mon cœur d'avoir eu cette idée. Grâces à mes soins, te voilà devenu le père de tes enfans; car jusqu'ici tu n'avais été que le tyran de l'un et l'esclave de l'autre.

LE PERE.

C'est un service que je n'oublierai de ma vie.... Viens, Guillaume!

GUILLAUME.

Venez, mon cher oncle. (*Ils s'en vont tous trois.*)

CHARLES.

Et on me laisse tout seul! personne ne se met en peine de moi!

L'ONCLE, *qui l'a entendu, revient sur ses pas.*

Te voilà justement puni d'avoir voulu quitter ton père, de l'avoir abandonné quand tu le croyais malheureux..... *Celui qui n'aime point ses parens ne sera aimé de personne.*

ANNETTE.

Oh! l'excellent enfant que ce Guillaume!

JULIE.

Ce qui m'étonne le plus, c'est la mé-

chanceté de Charles. ... Je sais bien que le caractère de Guillaume est admirable : par exemple, je suis sûre que si on me traitait aussi mal que lui, je n'aurais pas autant de patience qu'il en avait. Mais je crois qu'aussi bien que lui, j'aurais voulu aller en prison, plutôt que de souffrir que mon père y allât ; car je pense qu'il raisonnait ainsi : mon père sera malheureux de perdre sa liberté ; et pour moi je m'ennuyerai beaucoup, séparé d'un père que j'aime ; il vaut donc mieux que j'aille m'ennuyer tout seul et lui laisser le plaisir d'être libre. Mais pour en revenir à Charles, je crois qu'il est impossible d'être aussi méchant que lui, et l'auteur de ce drame a eu bien tort d'imaginer un pareil caractère.

ANNETTE.

D'où vient cela ?

JULIE.

Maman m'a dit que ceux qui font des contes et des drames, n'étaient pas obligés de dire des choses *vraies* ; mais que pour instruire et pour plaire, ils doivent dire au moins des choses *vraisemblables*, des choses qui pourraient arriver ; et je pense qu'on n'a jamais vu un aussi mauvais sujet que Charles. Mentir, médire de son frère, accuser Guillaume de l'avoir battu, pen-

dant que c'était lui qui le persécutait, c'est horrible!

Madame DE VALCOUR.

C'est pis encore que la médisance, c'est une calomnie.

JULIE.

Je n'entends pas ce mot-là.

Madame DE VALCOUR.

Jusqu'ici je ne l'ai pas prononcé devant toi; je ne voulais pas t'affliger en t'apprenant qu'il y a des hommes assez dépourvus de bonté et de justice pour accuser les autres des mauvaises actions qu'ils n'ont point faites.

ANNETTE.

Ces gens-là sont des monstres!

JULIE.

Comment, des monstres?

Madame DE VALCOUR.

L'expression est juste; dans le sens ordinaire, on appelle *monstres* les animaux qui sont différens du reste de leur espèce par quelque grande difformité, un membre de trop, ou un membre de moins; dans le sens figuré, on a raison d'appeler les calomniateurs, des monstres, car l'homme était destiné à être juste et bon; ceux qui

cherchent à nuire ne doivent pas ressembler au reste du genre humain.

JULIE.

Ainsi, j'avais donc tort de critiquer l'auteur du drame ?

Madame DE VALCOUR.

Il est sûr qu'un enfant qui n'aimerait que lui-même, et qui aurait pris l'habitude de mentir, pourrait devenir par dégrés injuste, méchant, hypocrite et calomniateur.

JULIE.

Qu'est-ce qu'un hypocrite ?

Madame DE VALCOUR.

L'hypocrisie consiste à feindre des sentimens et des vertus qu'on n'a pas.

JULIE.

En quoi *Charles* était-il hypocrite ?

ANNETTE.

C'est qu'il faisait semblant d'aimer beaucoup son père, pendant qu'au fond il ne l'aimait guère, comme il y a paru. Ma cousine, au contraire, n'est point hypocrite, car elle disait il y a un moment, qu'à la place de Guillaume, elle n'aurait pas eu autant de patience que lui ; ainsi elle ne se pare point des vertus qu'elle n'a pas.

Madame de Valcour.

C'est fort bien dit, ma chère Annette. Mais qu'as-tu, Julie, tu as l'air sérieux !

Julie.

Je suis fâchée d'apprendre qu'il peut y avoir des méchans dans le monde.

Madame de Valcour.

Console-toi, ma chère, en pensant qu'ils donnent occasion aux gens de bien d'être plus vertueux encore.

Annette.

Cela est très-vrai, par exemple, si *Charles* eût été d'un bon caractère, nous n'aurions pas trouvé *Guillaume* si admirable. Les faux rapports de *Charles* contre son frère irritaient monsieur *Dormont*, et celui-ci maltraitait injustement un fils qui se conduisait très-bien. *Guillaume*, cependant, aimait toujours son père; et voilà ce qui prouve son excellent cœur, car il n'y a pas de mérite à aimer des parens qui nous traitent avec bonté.

Julie.

Oui, si tous les hommes étaient doux et bienfaisans, on n'aurait pas occasion d'exercer le pardon des injures. Cela me rappelle une histoire que vous m'avez faite, il y a deux ou trois ans.

Annette.

ANNETTE.

Oh! je voudrais bien l'avoir par écrit pour l'envoyer à mon petit frère qui n'a que cinq ans. J'avais déjà pensé à lui faire part de tout ce que j'ai appris de vous, ma tante, mais je crois qu'il ne le comprendrait pas entièrement.

Madame DE VALCOUR.

J'aime bien que vous pensiez à votre petit frère. Demain, après vous avoir parlé des chenilles, comme je l'ai promis ce matin, nous nous rappellerons quelques-unes de nos anciennes histoires.

V. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE, ANNETTE.

JULIE.

MAMAN, avez-vous encore bien des choses à nous dire sur les chenilles?

Madame DE VALCOUR.

Il y a tant de choses à dire sur leur sujet, qu'un savant naturaliste a écrit un gros volume seulement sur une espèce de chenille.

JULIE.

N'est-ce pas monsieur *Lyonnet?*

Madame DE VALCOUR.

Oui, ma fille. Aujourd'hui je vous parlerai encore de la manière dont quelques chenilles s'y prennent pour se transformer en chrysalides. Je ne vous dirai rien sur ce qu'il y a de plus remarquable dans l'intérieur de cet insecte, parce que j'aurais trop de peine à vous le faire comprendre; mais j'espère vous en dire assez sur les chenilles, pour vous engager à mieux étudier leur histoire, lorsque vous serez plus grandes.

Rien de plus varié que les coques des chenilles: une espèce qui vit en société sur les haies, fait entrer dans la construction de la sienne, de la soie, de son poil, et une matière qui ressemble à la cire. Cette coque est si compacte, c'est-à-dire si serrée, si solide, que jamais le papillon ne pourrait venir à bout de la percer. Comment fera-t-il donc pour en sortir? La chenille prend une précaution, en la construisant; c'est d'y ménager une petite calotte, ou une espèce de couvercle simplement collé avec une légère couche de gomme; et lorsque le papillon veut se mettre en liberté, il ne fait que donner quelques coups de tête; aussi-tôt la calotte s'ouvre comme le cou-

vercle d'une boîte à charnière. Cette chenille commence à paraître au mois de mai ; le fond de sa couleur est un bleu foncé ; elle est à tubercules à poils, (les tubercules sont de petites éminences ou élévations) et ses jambes membraneuses sont d'un beau rouge.

JULIE.

Mais cette précaution est admirable : on dirait qu'elle prévoit que dans son état de papillon, elle n'aura pas la force de sortir d'une maison si solide, c'est pourquoi elle y remédie d'avance.

Madame DE VALCOUR.

En effet, le papillon n'est pas pourvu des organes nécessaires pour percer cette coque.

ANNETTE.

Que veut dire le mot d'organe?

Madame DE VALCOUR.

On appelle ainsi les parties du corps qui servent aux sensations et aux opérations de l'animal. Te rappelles-tu, Julie, ce que je t'ai dit sur ce sujet?

JULIE.

Oh! très-bien, maman ; l'œil, par exemple, est l'organe de la vue, l'oreille est l'organe de l'ouïe. *Sensation*, c'est un chan-

gement qui se produit en nous. Vous êtes dans une chambre obscure, je suppose, quelqu'un entre avec une bougie allumée, vous avez alors la sensation de la lumière; si vous étiez aveugle, ou que vous eussiez les yeux bandés, vous n'auriez pas cette sensation; ainsi l'œil, comme je le disais, est l'organe de la vue. On appelle aussi organes, les parties du corps qui servent aux opérations de l'animal, par exemple.... par exemple.... maman, je vous prie de m'aider.

Madame DE VALCOUR.

Restons-en aux opérations de la chenille; quelles sont-elles ?

JULIE.

Elle rampe, elle mange, elle file.

Madame DE VALCOUR.

Peut-elle continuer ces mêmes opérations dans l'état de chrysalide ?

JULIE.

Non.

Madame DE VALCOUR.

D'où vient ?

JULIE.

C'est que la chrysalide n'ayant ni jambes, ni dents, ni filière, n'a plus les organes nécessaires pour ramper, ronger et filer.

ANNETTE.

Je comprends tout cela à merveille.

Madame DE VALCOUR.

Revenons donc à notre sujet. Une chenille rase qui vit sur la mousse des pierres, se fait une coque de gazon. Lorsque le tems de sa métamorphose approche, elle choisit une place sur cette espèce de prairie; elle y coupe de petites mottes de mousse en quarré, les enlève avec les racines, et les arrange en voûte en les liant avec des fils de soie; l'on ne peut distinguer la place où est la coque, que par la petite bosse que forme cette voûte.

Les chenilles qui vivent sur les orties, et quelques autres espèces, ne se filent point de coque avant de passer à l'état de chrysalides, mais elles se suspendent par les pieds. La manière dont elles s'y prennent pour se débarrasser de leur peau, est longue et difficile à décrire; cependant cette opération est l'affaire d'une minute; on voit une chenille suspendue par ses jambes de derrière, et l'instant d'après c'est une chrysalide couleur d'or.

ANNETTE.

Mais je ne comprends pas comment des chenilles peuvent rester dans cette position, les pieds en haut et la tête en bas?

JULIE.

Nous l'avons pourtant vu; elles s'attachaient au papier qui couvrait la boîte où nous les tenions renfermées.

Madame DE VALCOUR.

J'oubliais de dire que toute chenille qui veut se suspendre, commence par filer un petit peloton de soie, et que c'est au milieu de cette soie qu'elle fixe ensuite ses deux jambes de derrière. Je vais vous parler à présent d'une espèce de chenille singulièrement remarquable. Vous croyez sans doute, que tous ces insectes ne vivent que de feuilles ou de gazon : point du tout, car *la chenille du saule* ronge le bois de cet arbre. Voici son histoire en abrégé. La phalène (1) en laquelle la chrysalide de cette chenille se transforme, et qui pond jusqu'à sept ou huit cents œufs, a la précaution de n'en pondre qu'un petit nombre contre le tronc de chaque arbre. Cette précaution est nécessaire, parce qu'aucun saule, quelque gros qu'il soit, ne saurait suffire à nourrir seulement la dixième partie des chenilles que peut produire une seule de ces phalènes. Ces œufs sont cou-

(1) *La phalène est un papillon nocturne.*

verts d'une matière brune, qui les colle à l'écorce, de façon que la pluie ne saurait les emporter. Au bout d'un certain nombre de jours, il en sort de petites chenilles, qui ne tardent pas à percer l'écorce de l'arbre contre lequel leurs œufs ont été pondus. Avant de parvenir à leur dernière grandeur, elles changent diverses fois de peau, et plus souvent que le commun des chenilles. Elles vivent aussi beaucoup plus long-tems que les autres ; et l'on croit même qu'elles passent jusqu'à trois hivers avant de se changer en chrysalides.

Vers la fin de l'automne, notre insecte se fait une coque assez légère, tapissée de soie en dedans, et couverte en dehors de très-petits éclats de bois qu'il a détachés pour cet usage, et dans ce réduit, il passe tout l'hiver sans nourriture. Une très-forte gelée lui fait perdre tout mouvement, sans pourtant le faire mourir. Au reste, cette chenille, quelque bien cachée qu'elle paraisse dans le tronc des arbres, ne laisse pas d'y être exposée à la piquure de certaines mouches qu'on appelle *Ichneumons*. Ces ennemis introduisent leurs œufs dans le corps des chenilles ; le ver qui sort de ces œufs se nourrit de l'insecte qui le renferme, et cet accident est toujours mortel pour la chenille.

JULIE.

Ainsi, elle n'a pas le plaisir de devenir papillon ?

Madame DE VALCOUR.

Non, mais ne t'en afflige pas trop, car il est heureux pour nous que cet insecte ait des ennemis, puisqu'il fait beaucoup de tort aux arbres. C'est ordinairement au mois de mai, que notre chenille se dispose à se changer en chrysalide. Si on la met alors dans une boëte de bois, elle la ronge et parvient à y creuser un enfoncement qui fait partie de sa coque. Elle en forme l'autre partie avec les petits copeaux qu'elle vient de détacher, et les cimente au moyen d'une gomme soyeuse ; elle se trouve ainsi renfermée dans une coque de bois très-dure et très-solide : c'est dans ce tombeau qu'elle subit ses métamorphoses.

JULIE.

Il y a là des mots que je ne comprends pas : *cimente, gomme soyeuse.*

Madame DE VALCOUR.

La soie, au moment qu'elle sort du corps de l'insecte par la filière, est une gomme fondue, qui ensuite se sèche à l'air : dans le tems que cette gomme est encore molle, elle sert à cimenter, c'est-à-dire, à joindre,

à coller ensemble les petits copeaux qui font partie de la coque.

ANNETTE.

De même que la chaux sert à unir les briques dont les maisons sont bâties. Mais comment le papillon fait-il pour sortir de cette coque de bois ?

Madame DE VALCOUR.

La chrysalide de cette chenille a cela de particulier, qu'elle a le dos garni de pointes. Lorsqu'il est tems que le papillon sorte de sa prison, la chrysalide s'agite, et au moyen de ses pointes, parvient à entamer la coque. On croit aussi que cette goutte de liqueur qui sort du papillon un moment après qu'il a vu le jour, sert dans ce cas-ci à ramollir la coque.

JULIE.

Maman, parlerons-nous encore de chenilles ?

Madame DE VALCOUR.

Non, c'est assez pour aujourd'hui. A présent, je vais conter une histoire qu'Annette pourra envoyer à son frère. Ecoutez-la toutes deux avec attention, afin de pouvoir ensuite la mettre par écrit.

ANNETTE.

Mais, ma tante, je ferai bien des fautes de style et d'orthographe.

Madame DE VALCOUR.

N'importe, je les corrigerai de mon mieux.

ANNETTE.

Comment de votre mieux, ma tante; j'ai cru que vous écriviez parfaitement!

Madame DE VALCOUR.

Il s'en faut bien, ma chère Annette; au bout d'un certain tems, je découvre toujours quelques fautes dans ce que j'ai écrit.

HISTOIRE

DE

DAMON ET DE BRUSQUET.

DAMON, fils de madame de Sancerre, était un enfant sage, docile, qui aimait beaucoup à lire, à étudier, et qui n'avait pas de plus grand plaisir que d'être avec sa maman. Aussi sa mère l'aimait beaucoup; elle lui contait des histoires, elle lui apprenait tous les jours quelque chose, le menait à la promenade et chez ses bonnes amies,

Brusquet, voisin du petit Damon, ne lui ressemblait guère, car il ne se faisait aimer de personne, et donnait beaucoup de chagrin à sa mère. Cette femme était pauvre, et au lieu de la consoler en faisant bien son devoir, Brusquet ne voulait apprendre ni à lire ni à écrire; il passait tout son tems à courir, à s'amuser et à tourmenter ses camarades. Damon ne jouait point avec un enfant si mal élevé; mais Brusquet entra un jour dans la maison de madame de Sanserre, s'empara des joujoux de Damon, brisa son charriot, dérangea son violon, et lui emporta son cheval. Un domestique conseilla à Damon de s'en plaindre à la mère de Brusquet. Damon était sur le point de suivre ce conseil, mais il s'arrêta tout d'un coup, en disant: cette femme est sévère, elle fouettera Brusquet, elle le mettra en prison; j'aime mieux lui pardonner pour cette fois. Peu de jours après, madame de Sanserre et son fils allèrent se promener ensemble: ils rencontrèrent Brusquet, qui, dans ce moment, s'amusait à jeter des cailloux en l'air; il était si étourdi, qu'il n'avait pas le soin de regarder si en jouant ainsi, il ne blesserait personne, et l'un de ces cailloux alla frapper la tête du petit Damon. Cet aimable enfant sentit une douleur très-vive, mais il retint ses larmes,

parce qu'il savait qu'il est honteux à un garçon de pleurer. Maman, dit-il, cela me fait mal, mais je crois que ce ne sera rien, bientôt cela passera. Cependant son front saignait; aussi sa mère le ramena bien vîte à la maison, et eut grand soin de lui. Au bout de quelques jours on voulut qu'il prît l'air; et comme sa maman était fort occupée, elle le fit sortir avec un domestique. J'espère qu'aujourd'hui vous ne rencontrerez pas Brusquet, disait le domestique à Damon; dans ce moment, ils entendent du bruit derrière eux, ils se tournent, c'était quelqu'un qui tombait d'un arbre; ils approchent, entendent des cris et reconnaissent Brusquet. Vous êtes-vous fait mal, disait Damon, en essayant de le relever? Brusquet criait toujours, et l'on vit qu'il ne pouvait plus marcher. Le pauvre garçon! comme il doit souffrir, dit Damon au domestique; je vous en prie, portez-le chez sa mère, elle ne demeure pas fort loin d'ici, et je vous accompagnerai. Cette femme s'affligea beaucoup en voyant son fils dans cet état. Je suis pauvre, disait-elle, j'ai à peine de quoi nourrir et loger ma famille; comment ferai-je à présent pour payer un chirurgien et des remèdes? Damon, que sa propre blessure n'avait point fait pleurer, versa des larmes en voyant la

douleur de cette mère. Consolez-vous, lui dit-il, ne pleurez pas, et en même tems il tirait de l'argent de sa bourse. Tenez, ma bonne femme, prenez ces trois florins; maman me les a donnés pour acheter des joujoux à la foire, mais je puis m'en passer. La mère de Brusquet regardait Damon sans rien dire. C'est peu de chose que trois florins, continua-t-il, mais c'est tout ce que j'ai: s'il vous faut davantage, je prierai maman de vous le donner; elle a tant de bonté pour moi, qu'elle ne me refusera point cette grâce. Ah! monsieur, que vous êtes bon! dit alors cette femme; votre front est encore bandé, à cause de la blessure que vous a faite Brusquet, et malgré cela, vous voulez nous faire présent de vos trois florins! Vous êtes bien généreux de rendre ainsi le bien pour le mal. Damon, charmé d'avoir un peu consolé cette femme, s'en retourna chez sa maman. Après lui avoir raconté tout ce qui venait de se passer, il ajouta: j'ai été bien fâché de la chûte de Brusquet, elle m'afflige encore, mais je sens pourtant que je suis content; d'où cela vient-il? C'est, mon cher fils, répondit la mère, que vous venez de faire une bonne action, et c'est-là le plus grand plaisir qu'on puisse éprouver.

JULIE.

Maman, je me rappelle une action encore plus belle que celle-là, et qui n'est pas imaginée, mais qui est réellement arrivée.

Madame DE VALCOUR.

On ne dit pas d'une *action* qu'elle est *arrivée ;* il fallait dire, dans ce cas-ci, qu'elle a réellement eu lieu, ou bien que l'histoire a le mérite d'être vraie. Mais, de quoi s'agit-il ?

JULIE.

De ce prince encore enfant qui voyageait avec son père et son frère.

Madame DE VALCOUR.

Je sais de quoi il est question. On assure que le fait est véritable et récent, c'est-à-dire nouvellement arrivé; voyons si tu réussiras à le bien conter.

JULIE.

(1) Un prince d'Allemagne voyageait avec deux de ses fils : le cadet fut attaqué pendant la route d'un violent mal de dents; ils furent obligés de s'arrêter ; on visita la bouche du petit prince, et le chirurgien décida qu'il fallait lui arracher une dent. Il

(1) Cette anecdote est tirée du *Muséum allemand*.

soutint l'opération avec courage, et son père lui fit présent d'un écu. Le lendemain, tous ensemble continuèrent leur voyage; un pauvre vint demander l'aumône, et le jeune prince lui donna l'écu qu'il avait reçu la veille. Bientôt après se présenta un autre mendiant, qui paraissait si malheureux, que le bon cœur de notre prince en fut touché de compassion; mais, comment faire, car il n'avait plus d'argent dans sa poche! A sa place, il me semble que j'en aurais demandé à mon papa : point du tout, il s'adressa à son frère, et le pria de lui prêter un écu. Je vous ai prêté si souvent de l'argent, lui dit ce frère aîné, et vous n'êtes jamais en état de me le rendre. — Oh, pour cet écu, dit le jeune prince, il est bien sûr que je vous le rendrai, car je me ferai arracher une dent ce soir. Vous le voyez, ma cousine, Damon ne se privait pour l'amour de Brusquet, que du plaisir d'acheter des joujoux, au lieu que ce bon petit prince voulait se priver d'une de ses dents, parce que c'était le seul moyen qui lui restât pour faire du bien à un pauvre.

ANNETTE.

Oui, mais Brusquet avait offensé Damon, au lieu que ce pauvre n'avait sans doute fait aucun mal au jeune prince.

Madame DE VALCOUR.

Vous avez l'esprit très-juste, ma chère Annette, et votre observation est excellente. Voici la différence qu'il y a entre ces deux actions; celle de Damon est *généreuse*, et prouve qu'il était capable de pardonner les injures; celle que projettait le jeune prince était *héroïque;* car l'héroïsme consiste à souffrir du mal, ou à s'exposer à un grand péril pour faire du bien aux autres.

JULIE.

Sans doute qu'il n'y avait point de flatteurs à la cour où vivait ce petit prince, puisqu'il était si bon. Mais, ma chère Annette, voici encore une de mes anciennes histoires, que maman m'a permis de copier pour votre petit frère, elle a pour titre :

LA BONNE SŒUR.

UN père et une mère obligés de faire un long voyage, confièrent leurs deux enfans à une bonne gouvernante, et la prièrent de ne pas permettre qu'ils sortissent de la maison sans elle, ou sans madame de Miran, qui était leur tante. L'aîné de ces enfans avait huit ans, et s'appelait Martin. Sa sœur Henriette avait une année de

de moins, mais elle était bien plus avancée que lui. Je suis bien affligée, disait-elle, du départ de mes parens, car je n'ai plus le plaisir de caresser papa et de causer avec maman, mais je tâcherai de faire tant de progrès, qu'ils seront bien charmés de me revoir. Pour moi, disait Martin, j'espère qu'ils m'apporteront de nouveaux joujoux ; car ceux que j'ai ne m'amusent pas toujours.

Madame de Miran eut des affaires qui l'obligèrent à se rendre dans une ville voisine, et peu de tems après, la gouvernante tomba malade. Voilà donc le frère et la sœur obligés de rester à la maison. Martin en était désolé ; après avoir couru pendant quelque tems dans le jardin, il revenait dans le salon et s'occupait de ses joujoux, puis, s'ennuyant de jouer et de courir, il se jetait dans un fauteuil, bâillait, s'endormait et se réveillait de mauvaise humeur. Voilà quel était l'emploi de sa journée.

Henriette en faisait un usage bien différent ; aussi elle était toujours gaie. Comment fais-tu pour être toujours contente, lui disait son frère ? je ne t'ai jamais vue triste, que le jour du départ de papa et de maman, et le jour que ma bonne était si malade. — Et toi, mon ami, lui répondit-elle, tu es rarement de bonne

humeur, et cela me fait de la peine; mais sais-tu pourquoi tu t'ennuies? ... — Cela vient de ce que je n'ai pas assez de jouets, et de ce que nous ne pouvons pas nous promener hors de la maison. — Non, mon ami, je t'assure que cela ne vient pas de-là : mais de ce que tu n'aimes ni à écrire, ni à dessiner, ni à lire, ni à étudier la géographie. Un jour je voulus faire comme toi, je ne lus rien, je n'appris rien, je ne fis pas un point à mon ouvrage, et le soir je n'aimais plus du tout ma poupée, je la trouvais laide, je ne me souciais ni de chanter, ni de jouer, ni de courir, et ma bonne me dit que j'avais l'air maussade, et que si maman pouvait me voir, elle ne voudrait pas m'embrasser. Cela me fit de la peine, et le lendemain en me réveillant, je me promis bien de travailler beaucoup, parce que cela devient ennuyeux de s'amuser toujours.

Madame de Miran revint avant que la gouvernante fût tout-à-fait rétablie, et eut grand soin de lui demander comment son neveu et sa nièce avaient rempli leurs devoirs pendant son absence. Ah ! madame, quelle différence entre ces deux enfans, dit la bonne! Si vous aviez vu les inquiétudes, les attentions qu'Henriette avait pour moi, pendant que j'étais malade ! Elle ne voulait point quitter ma chambre afin de pou-

voir me rendre mille petits services; elle lisait à côté de mon lit pour m'amuser, étudiait, s'acquittait de tous ses devoirs, sans que personne fût obligé de l'en faire souvenir. Martin, au contraire, venait rarement dans ma chambre, et quand il y entrait, c'était pour battre du tambour, traîner son chariot, et m'étourdir au point que j'en devenais plus malade encore; Henriette l'engageait alors à se promener dans le jardin afin de me laisser tranquille. Madame de Miran examina l'écriture et les ouvrages de sa nièce, et en fut très-satisfaite. Elle voulut ensuite examiner les progrès de son neveu; mais il n'en avait fait aucun depuis trois mois. Il ne pouvait lire quatre lignes de suite, sans faire deux ou trois fautes, et son écriture n'était pas seulement lisible. Je suis aussi contente de la sœur, que je le suis peu du frère, dit madame de Miran. Il y a long-tems que tu n'es sortie, ma chère Henriette; tu viendras dîner chez moi; et ce soir je te menerai à la promenade ou à la comédie. Pour vous, Monsieur, vous avez si mal employé votre tems, que vous ne méritez point qu'on cherche à vous procurer du plaisir. Martin, le croiroit-on! se mit à pleurer de ce qu'il devait rester à la maison. Il s'en affligeait tant, que la bonne Hen-

riette dit à sa tante : « Je voudrais bien » profiter de vos bontés, cela me ferait » un très-grand plaisir de sortir avec vous : » mais voyez combien mon frère a de cha- » grin ! Pardonnez-lui, je vous prie. — » Cela ne se peut pas, mon enfant. — Eh » bien, pour qu'il ne s'afflige plus tant, » j'irai une autre fois chez vous, et aujour- » d'hui je resterai avec lui pour le conso- » ler ». Cela dépend de toi, ma bonne amie, dit la tante; et la généreuse Henriette tint compagnie à son frère. Madame de Miran qui savait que Martin avait été gourmand, voulut voir s'il s'était au moins corrigé de ce défaut. Un jour elle apporta dans la chambre où il était, un gâteau bien enveloppé, et lui dit qu'il mangerait quelque chose de très-bon au dessert, pourvu qu'il s'appliquât à bien écrire, et qu'il ne touchât point à ce qu'elle posait sur la table. Lorsque Martin fut seul, il se mit à écrire ; mais à peine eut-il fait deux lignes, qu'il se leva pour voir ce que sa tante avoit apporté ; il n'osa d'abord ouvrir entièrement le paquet ; mais en l'examinant, il vit bien qu'il renfermait un gâteau. Henriette entra pour lors dans la chambre, et il lui raconta la promesse et la défense de madame de Miran ; cependant, ajouta-t-il, j'ai grande

envie de goûter de ce gâteau ; je te prie, ma chère Henriette, prenons-en chacun un petit morceau. Non, mon ami, je n'en ferai rien, et je te conseille de n'y pas toucher.... Mais ma tante ne te l'a pas défendu, dit Martin. — Cela est vrai ; mais ce gâteau ne m'appartient point ; par conséquent il serait indiscret d'en manger. Madame de Miran fit appeler sa nièce dans ce moment, et Martin resta seul vis-à-vis du gâteau. S'il avait bien fait, il ne l'aurait plus regardé ; mais au contraire il l'examine de nouveau, le soulève et finit par le laisser tomber. Cette chûte brisa le gâteau, et Martin ne put résister au plaisir d'en manger un peu. Quelque tems après, on vint l'avertir de se mettre à table, et au dessert madame de Miran fit apporter le gâteau. Qu'est-ce que cela signifie, dit-elle, il est brisé, et il en manque un morceau ! Martin, vous y avez touché ? Non, ma tante, je vous assure.... répondit Martin en rougissant. Seroit-ce toi, Henriette ? car je sais que tu es entrée dans la chambre, dit madame de Miran. — C'étoit pour prendre un livre, mais je n'ai pas touché au gâteau. — Vous pouvez en croire Henriette sur sa parole, car elle n'a jamais menti, dit alors la gouvernante, et je vois qu'aujourd'hui Martin est à la fois désobéissant, gourmand

et menteur. J'en suis bien affligée, dit madame de Miran ; il m'en coûte toujours de punir, mais j'y suis obligée, c'est mon devoir ; et dans ce cas-ci, il faut même une double punition. D'abord vous ne mangerez plus de ce gâteau ; je le donne à Henriette, qui en conservera la moitié pour demain. Puis, je vous avertis que votre papa et votre maman arriveront ici demain au soir ; je me mettrai en voiture de bon matin, pour aller au-devant d'eux, et mon intention était de vous prendre avec moi, si vous aviez été docile et appliqué. Mais vous n'avez été ni l'un ni l'autre; je suis mécontente de votre écriture et encore plus de votre conduite : ainsi vous serez privé du plaisir de revoir vos parens quelques heures plutôt ; Henriette seule m'accompagnera. Martin pleura beaucoup ;, il espérait pourtant que sa sœur serait encore assez bonne pour rester avec lui, mais il se trompait. S'il ne s'agissait, lui dit-elle, quand ils furent seuls, que d'aller à la promenade, au bal, ou à la comédie, je resterais avec toi pour te consoler ; mais il est question de revoir papa et maman, et je ne puis pas te sacrifier ce plaisir-là, c'est impossible. Je suis fâchée de voir que tu aies tant de chagrin ; tiens, mon ami, prends tout ce qui reste du gâteau ; puisque ma tante me

l'a donné, j'en puis faire à présent ce que je veux. — Je te remercie, ma sœur, je vois que tu es bien bonne, dit Martin un peu consolé.

Le lendemain au soir, quand ses parens arrivèrent, il n'en reçut pas de caresses, car ils avaient appris que Martin avait fait peu de progrès, et ne s'était pas corrigé de ses défauts. Nous vous avons apporté des joujoux, lui dit sa maman, mais vous ne les verrez pas jusqu'à ce que vous ayez changé de conduite. Pour toi, ma chère Henriette, continua-t-elle, voilà des livres et des estampes qui t'amuseront, et quelques poupées dont tu pourras faire présent à tes bonnes amies. Henriette, fort contente, fit bien des remercîmens à sa mère, et Martin se chagrina de nouveau. Quelle différence on met entre ma sœur et moi, disait-il! elle reçoit des éloges, des caresses, des présens, et moi je ne reçois que des reproches. Henriette, toujours affligée des peines de son frère, lui donnait souvent ses estampes pour qu'il s'en amusât, et lui racontait les histoires qu'elle trouvait dans ses livres. Peu-à-peu le bon exemple de la sœur corrigea le frère. Henriette est toujours contente, disait-il, on lui accorde tout ce qu'elle veut: il faut donc que je fasse comme elle pour avoir mes joujoux.

Il aurait mieux fait de dire : il faut que je m'applique à mes devoirs, afin de plaire à mes parens ; mais enfin, c'était toujours une bonne résolution que celle de mieux faire. Heureusement il tint parole, et travailla beaucoup plus qu'auparavant. D'abord il eut de la peine à s'y accoutumer ; mais ensuite il s'en trouva si bien, que ce n'était plus pour avoir ses joujoux qu'il s'appliquait ; le travail même était devenu un plaisir pour lui. Quand ses parens le virent dans d'aussi bonnes dispositions, ils l'aimèrent autant qu'ils aimaient sa sœur, et lui procurèrent toutes sortes d'amusemens. Martin devenu sage, n'eut plus recours au mensonge pour cacher ses fautes, et n'eut plus de chagrin. Henriette devint plus heureuse encore qu'autrefois, parce qu'elle partageait tous ses plaisirs avec son frère.

VI. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE, ANNETTE.

JULIE.

MAMAN, je vous prie de m'expliquer une chose.....

Madame DE VALCOUR.

Eh bien, qu'est-ce ?

JULIE.

La bienfaisance est-elle une vertu?

Madame DE VALCOUR.

Quels sont les contraires de la bienfaisance ? je crois te l'avoir dit.

JULIE.

Oui, maman, c'est l'égoïsme, l'avarice, la dureté.

Madame DE VALCOUR.

Est-il permis d'être égoïste, avare ?

JULIE.

Non sans doute, à moins qu'on ne veuille devenir malheureux, car ce sont là des vices.

Madame DE VALCOUR.

Eh bien, puisque tout ce qui est opposé à la bienfaisance est un vice, il faut donc qu'elle soit une vertu.

JULIE.

Mais les pauvres qui ne sont pas en état de faire l'aumône aux autres indigens, sont-ils donc vicieux ?

Madame DE VALCOUR.

Non assurément, ils ne sont pas coupables de négliger un devoir qu'ils n'ont pas les moyens de remplir; ou plutôt ce n'est pas un devoir pour eux. S'ils veulent faire du bien, ils ont d'autres ressources; tu n'ignores pas qu'il y a plusieurs manières d'obliger son prochain.

JULIE.

Oui, maman, par des conseils, par des services; on peut soigner des malades, les veiller, solliciter les riches en faveur des pauvres: vous me l'avez dit, tout cela peut se faire sans argent.

Madame DE VALCOUR.

Tu oublies quelque chose d'essentiel, et qui est au pouvoir de tous les cœurs sensibles; c'est de consoler les malheureux en leur montrant combien nous sommes affligés de leurs maux: ainsi nos larmes même sont quelquefois bienfaisantes. Mais qu'est-ce qui t'a fait douter que la bienfaisance fût une vertu ?

JULIE.

C'est que je me souviens de cette phrase des *Conversations d'Emilie :* « c'est cet » *effort* que l'on fait sur soi-même, qui

» s'appelle *vertu.* » *Effort*, maman, n'est-ce pas ce que l'on fait avec peine ?

Madame DE VALCOUR.

Oui.

JULIE.

Mais il ne m'en coûte jamais aucune peine pour donner aux pauvres.

Madame DE VALCOUR.

Je le crois ; mais tu n'as jamais été dans le cas de leur faire de grands sacrifices, c'est-à-dire, de te priver, pour l'amour d'eux, de quelque chose qui te fût ou très-utile, ou très-agréable.

JULIE.

Je me rappelle..... oui, je n'avais que quatre ou cinq ans alors, quand vous me donniez deux ou trois sous, vous me demandiez à quoi je voulais les employer, ou bien à me faire acheter des gâteaux, ou bien à les donner à un pauvre pour qu'il s'achetât du pain ; je choisissais toujours le dernier.

Madame DE VALCOUR.

Ton défaut n'a jamais été d'être gourmande ; ainsi il n'y avait pas grand mérite en effet ; mais s'il eût fallu pendant quelque

tems souffrir de la faim, ç'aurait été un *effort*, et dans ce cas-là, en donnant au pauvre ce que tu pouvais garder pour toi, tu aurais fait, non-seulement une bonne, mais une *belle* action. Je me rappelle dans ce moment un beau trait que j'ai lu il y a quelques années, je ne sais plus dans quel livre, et qu'on dit être arrivé en France. Un jeune homme, âgé, je crois, de douze à treize ans, était en pension au collége, c'est-à-dire, dans une maison où il apprenait le latin, la géographie, l'histoire, etc. Un jour qu'il se promenait aux environsde Paris, il reconnut dans un pauvre couvert de haillons, un domestique qui avait servi autrefois ses parens : plein de compassion, il donna à cet infortuné le peu qu'il avait dans sa bourse ; lui indiqua la maison où il demeurait, et lui recommanda d'y venir dès le lendemain. L'ancien domestique n'y manqua point, et pendant quelques semaines, le bon jeune homme se priva de tout le pain qu'on lui donnait pour son déjeûner, et le remettait secrètement tous les jours à l'homme qu'il voulait tirer de la misère. Ce n'est pas tout, il ne dépensa rien de son argent de poche, jusqu'à ce qu'il eût amassé la somme nécessaire pour fournir un habit à son protégé. Celui-ci se vit alors en état de chercher un service, et

ne tarda pas à être bien placé. Un jour que ses maîtres donnaient à dîner, une dame de la compagnie le regarda beaucoup, le reconnut, et lui demanda ce qu'il avait fait depuis qu'il avait quitté sa maison. Cette dame, mes chers enfans, était la mère du bon jeune homme; le domestique lui fit part de ses malheurs, et pénétré de reconnaissance, il lui raconta aussi tout ce que son petit bienfaiteur avait fait pour lui. Jugez quelle dut être la joie de cette dame! Cependant, vous ne sauriez vous la figurer comme moi; avant que d'être mère, on peut croire qu'il n'y a pas de plaisir plus doux que d'exercer soi-même la vertu; mais on éprouve ensuite qu'il est plus doux encore de la voir exercer à ses enfans.

ANNETTE.

Appelez-moi votre fille, et quand je serai bonne, vous aurez aussi du plaisir.

Madame DE VALCOUR, *en l'embrassant.*

Vous l'êtes déjà, ma chère Annette, ma seconde fille.

JULIE.

Maman, cette histoire est charmante; je suis fort aise que vous ne l'ayez pas imaginée; j'aime bien mieux qu'elle soit

vraie. Mais, je voulais vous dire encore une chose. La justice est une vertu, n'est-ce pas, puisque son contraire est l'injustice, et qu'on fait une très-grande faute lorsqu'on est injuste: mais, dites-moi, faut-il des efforts pour être juste, pour aimer une mère qui nous aime, pour rendre à quelqu'un ce qu'il nous a prêté, pour payer à un marchand les choses qu'il nous a vendues?

Madame DE VALCOUR.

Tu as raison, la justice souvent est un devoir très-facile à exercer; il y a cependant des cas où une probité délicate exige de pénibles sacrifices, et je vous en citerai des exemples.

ANNETTE.

J'ai ouï dire qu'il n'y avait pas de mérite à être juste, mais bien à être charitable et généreux.

Madame DE VALCOUR.

Mes enfans, n'oubliez jamais qu'il faut être juste avant tout. La justice n'est point une vertu brillante, mais c'est la plus indispensable.

ANNETTE.

Faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal, n'est-ce pas plus beau encore que d'être juste?

Madame DE VALCOUR.

Cela est plus difficile, j'en conviens. Mais pour voir si vous m'avez bien comprise, je vais vous proposer une question. Supposons que vous ayez à vous plaindre de quelqu'un qui aurait médit de vous, c'est-à-dire, découvert vos défauts, ou bien qui vous aurait accusée injustement d'une faute, en un mot, occasionné beaucoup de chagrin ; vous apprenez que cette personne qui est votre ennemie, se trouve actuellement dans le besoin : vous savez qu'il est beau de rendre le bien pour le mal, et vous avez envie d'exercer cette belle vertu, qu'on appelle le pardon des injures. Mais il se trouve que vous n'avez que vingt florins à votre disposition, et que vous devez précisément cette somme à un pauvre marchand qui serait très-embarrassé si vous différiez son paiement. Quel parti prendriez-vous, ma chère Annette?

ANNETTE.

Il y a un quart-d'heure que j'aurais cru très-bien répondre, en disant que je donnerais les vingt florins à mon ennemi ; mais vous avez dit qu'il faut être juste avant tout ; ainsi je crois que je commencerais par payer le pauvre marchand, dans l'espérance de trouver une autre occasion de

faire du bien à la personne qui m'aurait fait du mal.

Madame de Valcour.

Vous avez très-bien prononcé. En agir autrement eût été une fausse vertu; car, pour rendre service à votre ennemi, vous auriez fait du mal à quelqu'un qui ne vous en aurait jamais fait.

Julie.

Qu'est-ce que c'est qu'une fausse vertu?

Madame de Valcour.

N'as-tu jamais vu de faux diamans? ils ont de l'éclat, mais ils n'ont ni la valeur ni la solidité des véritables : c'est-là l'image des fausses vertus qui éblouissent d'abord, mais qui bien examinées perdent beaucoup de prix. Pour confirmer ce que j'ai dit touchant la justice, je vais vous conter une histoire.

Annette.

Je vous prie de m'expliquer auparavant quels sont les contraires de la bienfaisance; il y avait un mot que je n'ai jamais entendu, *l'égoïsme.*

Julie.

Vous prenez bien mal votre tems, ma cousine,

cousine, cela me désole, vous empêchez maman de nous raconter une histoire, cela n'est pas bien à vous.

Madame DE VALCOUR.

Julie, vous montrez de l'impatience, et tout-à-l'heure vous trouviez la vertu si facile ! Si dans ce moment vous aviez voulu faire un petit *effort* sur vous-même, vous n'auriez pas manqué de douceur et de complaisance. Comme on est sujet d'ordinaire à oublier ses fautes, je vous conseille, afin de vous souvenir plus long-tems de celle-ci, de nous quitter aussi-tôt que l'histoire commencera. A présent, je vais te satisfaire, ma chère Annette; on est *égoïste* quand on ne s'occupe que de soi-même, de sa propre personne, de ses propres intérêts, et qu'on est indifférent sur ce qui touche les autres. Vous sentez bien toutes deux que l'égoïsme est opposé à la bienfaisance, et quelqu'un a fort bien dit : *C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi.*

L'égoïsme est différent de l'avarice; celle-ci est un amour excessif des richesses. L'homme qui se laisse gouverner par cette malheureuse passion, se refuse les agrémens qu'il pourrait se procurer, souvent même les choses les plus utiles, et il refuse

aux pauvres le nécessaire qu'il serait en son pouvoir de leur accorder.

JULIE.

Maman, vous m'avez fait voir la figure d'un avare dans le grand livre de monsieur Lavater ; comme il était maigre ! comme il était laid !

Madame DE VALCOUR.

Oui, l'auteur de ce livre a très-bien prouvé que le vice enlaidit, et que l'habitude de la vertu peut tenir lieu de beauté. Pour en revenir à l'égoïsme, il est peut-être plus opposé encore à la bienfaisance que l'avarice même. Demandez un service à un avare, s'il n'est pas question de toucher à son or, on peut espérer qu'il vous l'accordera ; au lieu que selon toute apparence vous n'obtiendrez rien de l'homme qui, n'aimant que lui, se met peu en peine de ce qui vous concerne.

ANNETTE.

J'aurais encore quelque chose à vous demander, mais je crains que mon ignorance ne vous ennuie.

Madame DE VALCOUR.

Ma chère enfant, j'aime bien mieux une ignorance modeste qu'un savoir orgueil-

leux. Il faut parler de ses maux à son médecin, et le vrai moyen de se guérir de l'ignorance, c'est de la montrer à ceux qui ont envie de nous instruire.

ANNETTE.

Je voudrais bien être savante comme vous.

Madame DE VALCOUR.

Je ne suis rien moins que savante, je vous assure; pour l'être il faut savoir à fond mille choses que je ne sais que très-imparfaitement; mais tous les jours je travaille à diminuer un peu mon ignorance, à m'éclairer davantage, afin de devenir meilleure et utile aux autres.

ANNETTE.

Ma gouvernante disait que les femmes savantes, du moins celles qui lisent beaucoup, étaient fières et méprisaient les autres; je ne crois plus cela.

Madame DE VALCOUR.

Apparemment qu'elle-même n'était pas savante. Je vous assure que les femmes instruites, lorsqu'elles ont un bon caractère, ne méprisent pas celles qui sont moins éclairées; les premières sont souvent plus modestes que les ignorantes;

parce qu'elles savent qu'il y a beaucoup de choses à apprendre qu'elles ne sauront jamais; elles peuvent bien s'ennuyer avec celles qui n'aiment à parler que des petits événemens de leur ménage, des coëffures et des étoffes nouvelles, mais elles auront la politesse de cacher leur ennui.

JULIE.

Cacher ses sentimens, n'est-ce pas dissimulation, maman, et cela est-il bien fait de ne pas dire ce qu'on pense?

Madame DE VALCOUR.

Nous parlerons de cela une autre fois. Souviens-toi aussi, ma chère Annette, de ce que tu voulais me demander tout-à-l'heure: il est tard; et quand j'aurai achevé mon histoire, il sera tems que vous soupiez.

(*Julie se retire en soupirant.*)

LES TROIS SŒURS,

Justine, Carite et Déraison.

UN bon père avait trois filles qui ne se ressemblaient guère. On les nommait Justine, Carite et Déraison. Elles étaient déjà grandes, et leur père pour voir si elles se-

raient dans la suite un bon usage de leurs richesses, donnait à chacune en particulier, l'argent dont elle avait besoin pour payer sa femme-de-chambre, pour faire des aumônes, et s'acheter les habits et les parures dont elle avait besoin. Justine avait grand soin de payer tous les trois mois les gages de sa femme-de-chambre; quand elle achetait quelque chose, elle le payait comptant, c'est-à-dire tout de suite, et quand elle croyait avoir fait tort à quelqu'un, elle était toujours prête à le réparer. Un jour elle se rendit avec ses sœurs dans la boutique d'une marchande de modes : en voulant examiner un bonnet, elle poussa un carton et renversa une écritoire sur quelques aunes de dentelles qui se trouvaient-là. Il est bien juste que je vous paie ces dentelles, dit-elle à la marchande, et aussi-tôt elle lui en donna le prix. Déraison choisit des rubans, des gazes, des mantelets, et dit à la marchande qu'elle la paierait une autre fois. Carite n'acheta rien. De retour chez elles, ses sœurs lui demandèrent pourquoi elle n'avait pas pris chez cette marchande le bonnet dont elle avait besoin. C'est que je veux le faire moi-même, répondit-elle. Vous êtes donc devenue bien avare, s'écria Déraison! Je n'ai pas ce malheur-là, dit Carite; mais j'ai vu ce matin

ma femme-de-chambre très-affligée, et quand je lui ai demandé pourquoi elle pleurait, voici ce qu'elle m'a répondu. « Ma » mère est pauvre et ne peut plus travailler » depuis qu'elle est malade, voilà ce qui » me rend si triste ». Et bien, mon enfant, lui ai-je dit, portez cet argent à votre mère, (c'était celui qui devait payer mon bonnet,) et si vous pouvez l'aider dans son travail, faites-le; pendant ce tems-là je m'occuperai d'une partie des ouvrages que vous avez coutume de faire pour moi. Je te raconte cela, ma chère Justine, parce que j'ai vu qu'après avoir payé les dentelles, il restait encore beaucoup d'argent dans ta bourse. Pour moi, je n'en ai plus assez pour fournir à cette pauvre femme tout ce dont elle a besoin. J'ai été la voir, et je sais qu'il lui manque bien des choses. J'en suis fâchée, dit Justine, mais cela ne me regarde point; cette femme ne m'a jamais rendu aucun service; je ne crois point être obligée de l'assister. Ce sera donc moi qui lui ferai du bien, dit Déraison; oh! que c'est avoir un mauvais cœur de ne pas aimer à donner aux pauvres! Tiens, ma chère Carite, envoie-lui ces trois ducats. Mais n'est-ce point au-delà de ce que tu peux donner, lui demanda Carite en l'embrassant?..... Oh! non, non, laisse-moi faire, dit Déraison.

A la fin de l'année, le père dit à ses trois filles, que voulant savoir à quoi elles avaient employé leur argent, elles devaient le lendemain lui apporter le compte de leurs dépenses. Le matin de ce jour-là, la femme-de-chambre de Déraison vint se plaindre au père qu'elle ne recevait point ses gages; que quand elle les demandait à sa maîtresse, celle-ci lui répondait qu'elle n'avait point d'argent; enfin cette femme demanda son congé. Un moment après, le père vit arriver un marchand : vos filles aînées, disait-il, me paient très-exactement; mais il n'en est pas de même de la cadette; j'ai fourni des plumes à mademoiselle Déraison, et je n'en reçois point d'argent. Arrive un autre marchand qui fait les mêmes plaintes : j'ai vendu de belles étoffes à mademoiselle Déraison, et je ne suis point payé. Le père les renvoya tous deux contens, puis il fit dire à ses trois filles de se rendre dans son cabinet. Apprenez-moi, mon enfant, dit-il à Justine, à quoi vous avez employé votre argent? Mon père, répondit Justine, je vous prie de jeter les yeux sur ce livre où j'ai marqué mes dépenses. Fort bien, ma fille, dit le père, je vois que vous avez payé exactement toutes vos dettes; mais pourquoi n'avez-vous point mis par écrit les libérali-

tés que vous avez faites? Mais, mon père, dit Justine, un peu embarrassée, je n'ai presque rien donné.... et il me reste encore de l'argent. Oh! mon papa, interrompit Déraison, vous serez bien plus content de moi que de Justine, car j'ai donné à tous les pauvres qui me demandaient; j'ai donné tant que j'ai eu de l'argent.... — Eh! comment avez-vous fait pour acquitter vos dettes?.... — Oh! mon papa, j'ai pensé que je les paierais une autre année.... — Et toi, Carite, quel usage as-tu fait de la somme que je t'avais donnée?.... — J'en ai employé une partie à payer ma femme-de-chambre et les achats que j'ai été obligée de faire; l'autre à soulager quelques malheureux. Carite est la seule, dit alors le père, qui ait suivi mes intentions. Vous, Justine, vous avez rempli le premier de tous les devoirs, celui de rendre à chacun ce qui lui est dû; mais pour être bonne, ce n'est pas assez d'être juste, il faut encore faire aux autres tout le bien que nous pouvons leur faire. Vous, Déraison, vous avez oublié qu'avant d'être charitable, il faut être juste, et qu'en faisant du bien, il faut tâcher de rendre heureux ceux avec qui nous vivons. Vous avez fait l'aumône à des pauvres que vous ne connaissiez pas, et en même tems vous donniez

du chagrin à votre femme-de-chambre, qui ne veut plus rester à votre service : j'ai payé vos dettes ; mais pour vous punir de votre injustice, vous ne recevrez point d'argent pendant trois mois, afin de vous priver du plaisir d'en donner aux pauvres. Quant à vous, Justine, l'argent qui vous reste vous est tout-à-fait inutile, puisque ce n'est pas un plaisir pour vous de faire du bien aux autres. C'est à Carite que je vous ordonne de le remettre ; elle mérite d'être riche, puisqu'elle est en même tems juste et charitable.

N'est-il pas vrai, ma chère Annette, que ce père lui-même était bien juste, puisqu'il traitait chacune de ses filles comme elle le méritait ?

ANNETTE.

Sans doute, et j'ai trouvé cette histoire très-amusante ; mais elle m'aurait fait encore plus de plaisir si Julie avait pu l'entendre.

Madame DE VALCOUR.

Tu as vu qu'elle s'est retirée d'elle-même, sans attendre que je lui en répétasse l'ordre ou le conseil. Aussi pour ré-

compenser sa docilité, demain matin je lui raconterai cette histoire.

ANNETTE.

Oh! me voilà contente.

VII. ENTRETIEN.

Madame DE *VALCOUR, JULIE, ANNETTE.*

ANNETTE.

MAMAN, vous m'avez promis hier de m'expliquer quelque chose que je ne comprenais pas, mais je ne me souviens pas bien de ce que c'est.

Madame DE VALCOUR.

Je crois me rappeler de quoi il était question; ne disais-je pas que l'habitude de la vertu peut tenir lieu de beauté, et ....

ANNETTE.

C'est cela précisément; mais que veut dire l'habitude de la vertu?

Madame DE VALCOUR.

On a *l'habitude* d'une vertu quand on l'exerce chaque fois qu'on en trouve l'occa-

sion. Par exemple, on ne mérite pas le titre de *bon*, pour donner une fois en passant l'aumône à un pauvre, ce n'est-là qu'un *acte* de bonté; mais éviter toujours avec le plus grand soin de faire de la peine aux autres, avoir constamment la volonté de les obliger, et ne refuser jamais de leur rendre service lorsque nous en avons le pouvoir, voilà ce qui s'appelle être véritablement bon.

ANNETTE.

Et cette bonté-là peut-elle tenir lieu de beauté?

Madame DE VALCOUR.

Quel est l'effet ordinaire de la beauté?

ANNETTE.

C'est de plaire.

Madame DE VALCOUR.

Eh bien, mon enfant, les belles personnes ne plaisent pas toujours.

ANNETTE.

Vous avez raison, je me souviens d'avoir entendu dire quelquefois, en parlant de mademoiselle Hortense, comme elle est fière de ses charmes! comme elle est dédaigneuse! à peine veut-elle saluer les

gens! Je ne voudrais point l'avoir pour femme, disait l'un; et moi je ne pourrais point en faire mon amie, disait une dame.

Madame DE VALCOUR.

Comparez à présent la belle Hortense avec la jeune personne qui vint nous voir hier. *Amélie* n'est rien moins que belle; car ses traits sont irréguliers; mais elle plaît généralement, on se sent porté à l'aimer à la première vue.

JULIE.

C'est qu'elle est si polie! qu'elle a l'air si doux, si gracieux!

Madame DE VALCOUR.

Sans doute. On se dit en la voyant, elle a un air de sérénité qui prouve qu'elle a lieu d'être contente d'elle-même, et c'est un très-grand plaisir pour les bons cœurs, de voir quelqu'un qui a l'air d'être heureux; on se dit en même tems: si Amelie trouve l'occasion de m'obliger, je suis sûr qu'elle le fera.

ANNETTE.

Il est certain qu'Amelie me plaît bien davantage que la belle Hortense, mais...

Madame DE VALCOUR.

Eh bien?

ANNETTE.

Vous disiez l'autre jour qu'il fallait se garder des préjugés, parce qu'on est sujet à se tromper lorsqu'on juge trop vîte.

Madame DE VALCOUR.

Et à cause de cela vous trouvez qu'il serait imprudent d'aimer Amelie à la première vue ?

ANNETTE.

C'était-là mon idée.

Madame DE VALCOUR.

Il serait imprudent, sans doute, de donner toute sa confiance, de dire tous ses secrets à quelqu'un, seulement parce que sa physionomie nous plaît. Mais la bonne opinion qu'on aurait de cet inconnu, ce penchant qui nous porte à l'aimer, et qu'on appelle *sympathie*, est souvent l'avertissement des bonnes qualités qu'il possède en effet. Rien de plus dangereux que de se prévenir contre les autres, comme je vous le disais l'autre jour ; mais il n'en est pas de même des préjugés qu'on prend en faveur de quelqu'un ; notre cœur est fait pour aimer ; ceux qui n'aiment rien, ou qui n'aiment qu'eux-mêmes, sont très à plaindre, car à leur tour ils ne seront aimés de personne.

ANNETTE.

J'ai ouï dire une fois que la plupart des hommes ne méritaient pas d'être aimés ; mais j'espère que cela n'est pas vrai.

Madame DE VALCOUR.

Vous avez bien raison de croire que cela n'est pas vrai. Si tous les hommes ne sont pas bons, tous peuvent le devenir ; il faut donc regarder ceux qui ont de grands défauts comme des malades dont on a pitié, et faire des vœux pour leur guérison.

JULIE.

Cette dame, qui disait en parlant d'Hortense, qu'elle ne pourrait jamais en faire son amie, avoit donc tort ?

Madame DE VALCOUR.

Pas tout-à-fait ; car cela voulait dire, sans doute, que tant qu'Hortense serait fière et dédaigneuse, elle serait peu propre à former avec quelqu'un une liaison particulière. Ce qu'on nomme proprement *amitié*, est un sentiment qu'on ne peut avoir que pour un petit nombre de personnes, qu'on préfère aux autres, parce qu'on les connaît à fond et qu'on les estime beaucoup ; parce qu'elles pensent comme

nous sur toutes les choses importantes ; enfin, parce qu'elles nous aiment autant que nous les aimons. Vous voyez, mes enfans, que *l'amitié* est différente de cette *bienveillance universelle* que nous devons avoir pour tous nos semblables. Quand on dit que la plupart des hommes ne méritent pas d'être aimés, on a grand tort : il n'y en a aucun qui doive nous être indifférent, aucun dont nous puissions voir les maux sans pitié, et qui, malgré ses défauts, n'ait encore quelque qualité estimable. Mais nous nous sommes un peu écartés de notre sujet ; comparons à présent Hortense et Amelie, et vous verrez pourquoi l'une n'a pas le don de plaire, quoiqu'elle soit belle, et pourquoi l'autre plaît généralement sans être jolie. Hortense a été mal élevée ; on lui a souvent répété qu'elle était belle et riche ; et comme elle a peu d'esprit, elle s'est crue dispensée d'acquérir des vertus, des talens et des qualités aimables. Ceux qui ont le cœur bon, et qui savent que la richesse et la beauté ne suffisent pas pour être heureux, s'affligent de ce qu'elle a mis son bonheur dans des biens qui peuvent lui échapper.

ANNETTE.

Je n'entends pas bien cela.

Madame de Valcour.

La richesse et la beauté sont des biens fragiles, c'est-à-dire, qu'on est sujet à perdre; mais ce sont des biens estimables, quand ils se trouvent joints à des qualités solides, telles que la modestie, la douceur, la bonté. Hortense n'a aucune de ces bonnes qualités; de-là vient son air fier et dédaigneux. Amelie au contraire les possède toutes; on le devine en voyant sa physionomie; et voilà pourquoi on la préfère à la belle Hortense.

Annette.

Mais n'est-ce pas toujours un grand bonheur que d'être riche? En parlant des pauvres on dit souvent: *les malheureux!*

Madame de Valcour.

Il n'en faut pas conclure que les riches soient toujours *les gens heureux*. Avoir beaucoup d'esprit, est aussi un grand avantage; et cependant il ne contribue au vrai bonheur et ne rend plus estimable, que selon l'usage qu'on en fait. Il en est de même des richesses.

Annette.

Il m'a toujours paru qu'on faisait plus de

de cas des gens riches que de ceux qui ne l'étaient point.

Madame DE VALCOUR.

J'ai lu tout nouvellement une jolie histoire dans un livre allemand, qui a pour titre *l'Ami des Enfans.*

JULIE.

Je crois, Maman, que l'auteur de ce livre doit vous ressembler.

Madame DE VALCOUR.

Il est vrai que nous avons tous deux le même but. Mais voici mon histoire.

MONSIEUR Dubois vint s'établir à la campagne avec ses trois enfans, pour y passer la belle saison. Il donna dix écus à chacun d'eux, en les exhortant à les bien employer : il ajouta qu'ils devaient lui en rendre compte un peu avant de retourner à la ville. Quand ce tems fut arrivé, Philippe, l'aîné des trois, dit à son père : ô ! j'aurai sûrement votre approbation, mon papa ; vous allez voir comme j'ai bien conservé mon argent, et il courut à son bureau, d'où il tira une petite bourse qui renfermait dix écus, car il n'avait pas dépensé un sou. « Eh bien, ne suis-je pas un

» bon économe », dit-il, en étalant son argent sur la table ? — Tu n'es que trop économe, répondit le père ; tout-à-l'heure je te dirai ce que j'en pense. Et toi, Louis, (c'était le cadet) qu'as-tu fait de ton argent ? « Moi, mon papa, ô ! il m'a procuré » un plaisir de prince. J'avais fait changer toute la somme en sous et en liards, » et un dimanche que tous les enfans du » village étaient rassemblés, je m'avise de » leur jeter toute cette monnoie. Oh ! il fallait voir comme ils se pelotaient, comme » ils se prenaient par la tête ; c'était pour » mourir de rire ! Mais ce n'est pas tout » encore, les parens survinrent, ils se » mirent en colère de ce que les enfans » avaient gâté leurs beaux habits de di- » manche en se roulant dans la boue, et » les petits malheureux s'en retournèrent » à la maison bien grondés et bien bat- » tus ». — Monsieur Dubois secoua la tête, et appela Caroline. — Et toi, ma fille, quel usage as-tu fait de ton argent ? Caroline rougit, et paraissait avoir de la peine à s'expliquer. Le père réitera la question, étonné de son embarras. Puisque vous l'ordonnez, dit-elle enfin, je vous l'avouerai, mon papa. Vous savez qu'un pauvre garçon charpentier tomba d'une échelle, il n'y a pas long-tems, et se cassa la jambe.

J'eus pitié de cet homme, et je fis payer son chirurgien par notre servante ; cela m'a coûté trois florins. Un jour pendant que je regardais battre le bled dans la grange, les filles d'un des ouvriers, deux petites paysannes à-peu-près de mon âge, s'amusaient et couraient autour de moi. En sortant de la maison, j'avais pris les fables de Gellert, et les avais posées sur un banc de la cour à côté de mon ouvrage. Les deux sœurs ouvrirent le livre et l'examinaient avec curiosité. Je leur demandai si elles pouvaient y lire ? Non, répondirent-elles. — N'allez-vous point à l'école, demandai-je ? Nous serions bien aises d'y aller, disaient ces pauvres filles, mais notre père n'est pas en état de faire cette dépense. — J'en témoignai ma surprise au père. Hélas ! me dit-il, où prendrais-je l'argent qu'il faut pour cela ! j'ai à la maison une femme malade, et tout ce que je puis faire est de procurer un peu de pain à ma famille. Pour envoyer un enfant à l'école, il en coûte quatre sous par semaine ; comme elles sont deux, cela ferait huit sous ; et puis ne faut-il pas encore des livres, que nous n'avons point ? — Je dis alors aux filles du paysan, que si elles avaient envie d'aller à l'école, je paierais tout ce qui serait nécessaire, et

ces bons enfans se mirent à sauter de joie: — Cette dépense se monte à 32 sous par mois; j'en ai payé trois d'avance, et outre cela quelques livres. J'ai employé un écu à diverses petites aumônes; vingt sous pour remplacer une assiette de porcelaine que le pauvre Jean a cassée, (il ne voulait pas vous l'avouer, mon papa, de peur de vous faire de la peine;) vingt-quatre sous pour un mouchoir dont j'ai fait présent à notre servante lors de son jour de naissance; du reste de mes dix écus, j'ai acheté pour moi deux petits livres... C'est assez, dit le père en la pressant tendrement contre son sein, tu es une bonne, une excellente fille, toi seule as bien employé ton argent, et à l'avenir je n'exigerai plus que tu m'en rendes compte. Toi, Philippe, remets ton trésor à Caroline, car il ne te sert à rien: des cailloux ou des jettons occuperont tout aussi bien la place de tes dix écus. Et toi, Louis, tu ne connois pas non plus le prix de l'argent, car en faire un mauvais usage, ne vaut pas mieux que de n'en point user du tout. Celui que tu as semé entre ces enfans, a-t-il fait du bien à un seul d'entr'eux? Si jamais je te donne de l'argent à l'avenir, je veux qu'avant de faire la moindre dépense, tu consultes Caroline et suives se

conseils, jusqu'à ce que toi-même sois devenu assez raisonnable pour en savoir faire un bon emploi.

JULIE.

Maman, je trouve que le commencement de cette histoire ressemble beaucoup à celle des trois sœurs Justine, Carite et Déraison.

Madame DE VALCOUR.

Oui, il y a du rapport... Mais, dites-moi, ma chère Annette, ce que vous pensez du caractère de Caroline et de ses frères.

ANNETTE.

Je pense que Louis est un prodigue, Philippe un avare, et Caroline une fille raisonnable et généreuse.

Madame DE VALCOUR.

C'est fort bien dit. Lequel croyez-vous le plus heureux des trois ?

ANNETTE.

Mais sûrement, c'est Caroline.

Madame DE VALCOUR.

Louis disait pourtant qu'il avait eu bien du plaisir en répandant son argent.

JULIE.

Oui, mais ce plaisir-là n'a duré qu'un moment. Vous disiez l'autre jour, maman, qu'il y avait de fausses vertus, ne peut-on pas nommer aussi de *faux plaisirs* ceux qui ne durent guère, et qui, après cela, vous laissent mécontens ? Monsieur Louis, qui se vantait d'avoir eu un plaisir de prince, dut avoir ensuite bien du chagrin, lorsqu'il vit que son papa désapprouvait sa conduite ?

Madame DE VALCOUR.

Sans doute ; et il est très-sûr que les prodigues n'ont que de faux plaisirs.

JULIE.

Quelle différence entre Louis et Caroline ! tous les jours elle avait du plaisir en pensant à tous les services qu'elle avait rendus, tantôt à un pauvre charpentier, tantôt à un de ses domestiques, tantôt à de petites villageoises. Maman, cela me rappelle ces deux vers qui vous plaisaient tant :

Et le bien qu'on a fait la veille,
Fait le bonheur du lendemain.

Madame DE VALCOUR.

Revenons un peu à Philippe ; croyez-

vous, ma chère Annette, que ses dix écus l'avaient rendu plus heureux?

ANNETTE.

Non, puisqu'il ne s'en servait pas: c'est comme si on me donnait un livre bien amusant, à condition de ne pas l'ouvrir; je me soucierais fort peu de l'avoir.

Madame DE VALCOUR.

Ne croyez-vous pas, Annette, que Caroline et ses frères passaient pour des enfans riches dans tout le village?

ANNETTE.

Sûrement, ma tante.

Madame DE VALCOUR.

Sans doute qu'on les estimait beaucoup; car vous m'avez dit qu'on faisait plus de cas des gens riches que de ceux qui ne l'étaient point.

ANNETTE.

Mais je crois qu'on ne pouvait estimer que Caroline, puisqu'elle était la seule qui sût bien employer son argent.

Madame DE VALCOUR.

Nous avons dit qu'elle était aussi la plus heureuse des trois; vous voyez donc, ma

chère Annette, que ce n'est ni un mérite, ni un bonheur d'avoir des richesses, à moins qu'on ne sache en faire un bon usage.

JULIE.

Maman, j'ai une grâce à vous demander, c'est de m'expliquer cette estampe de l'ami des enfans; voyez cette petite fille assise sur une gerbe de bled, on dirait qu'elle pleure; cela m'intéresse.

Madame DE VALCOUR.

Dans quelques jours, cette estampe t'intéressera encore davantage; elle se rapporte à un petit drame, intitulé *la Glaneuse*, et je le traduirai pour te faire plaisir.

JULIE.

O maman, que vous êtes bonne!

VIII. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE, ANNETTE.

JULIE.

MAMAN, lirons-nous la Glaneuse?

Madame DE VALCOUR.

Oui, je viens d'en achever la traduction.

LA GLANEUSE,

DRAME.

Personnages.

Monsieur DE SAINT-BON, riche gentilhomme de campagne.

FRANÇOIS, } Enfans de monsieur de
HENRIETTE, } Saint-Bon.

Madame DE SANCI, sous le nom de LOUIS DE VALLÉE.

AMELIE, fille de madame de Sanci.

GRIFAUT, domestique de monsieur de Saint-Bon.

Le théâtre représente un champ qu'on vient de moissonner, sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté le château seigneurial, de l'autre des cabanes de paysans, et en général tout ce qui peut embellir un séjour champêtre.

SCENE PREMIERE.

AMELIE, *qui porte sur le dos une corbeille qu'elle pose à terre près d'une gerbe.*

VOILA un heureux commencement ! quelle joie pour ma bonne mère !..... (*elle pose sa corbeille, et y jette les yeux d'un air satisfait.*) En vérité, cet honnête vieillard a presque rempli ma corbeille ; j'aurais pu glaner toute la journée sans rassembler autant d'épis qu'il y en a là..... ô jamais je n'oublierai sa bonté !.... (*Elle se promène en ramassant çà et là quelques épis.*) Si j'en recueille encore une ou deux poignées, il n'y aura plus de place dans ma corbeille..... Mais quel est cet homme qui vient en courant ? on dirait qu'il me menace.... je n'ai pourtant rien fait....

SCENE II.

AMELIE, GRIFAUT.

GRIFAUT, *la saisissant par le bras.*

AH ! petite voleuse, je t'attrappe sur le fait..... Voilà ce que c'est que d'avoir permis l'entrée de ce village à des coquins.

AMELIE.

Que voulez-vous donc ? Je ne suis point une voleuse, je suis une honnête fille.

GRIFAUT.

Une honnête fille ! une honnête fille ! (*Il lui arrache la corbeille des mains.*) Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, honnête fille que vous êtes ?

AMELIE.

Des épis, comme vous voyez.

GRIFAUT.

Et ces épis ont crû dans votre corbeille ?

AMELIE.

S'ils y croissaient, je n'aurais pas besoin de me donner la peine d'en ramasser sur les champs.

GRIFAUT.

Ainsi ils sont volés.

AMELIE.

Ciel ! que dites-vous là ! plutôt mourir de faim avec ma mère !

GRIFAUT.

Et bien, ils ne sont pourtant pas venus là d'eux-mêmes.

AMELIE.

J'étais occupée à glaner dans cet autre champ, lorsqu'un bon vieillard m'a vue, et s'est approché de moi. Pauvre enfant! disait-il, tu as bien de la peine, je veux t'en épargner..... et alors il a pris de grandes poignées d'épis d'une gerbe qui était sur son champ, et les a jetées dans ma corbeille. Le bien qu'on fait aux pauvres, disait-il, est toujours recompensé.

GRIFAUT.

Coquine, menteuse, effrontée! peu s'en faut que je ne te batte encore par-dessus le marché. Tu n'as point rencontré de vieillard, et les épis que tu prétends en avoir reçus, c'est de nos gerbes que tu les as tirés.

AMELIE.

Je n'ai touché à aucune gerbe. Le ciel m'en préserve! Ce peu d'épis que vous me voyez à la main, je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela était permis; si vous y avez regret, je suis prête à vous les rendre.

GRIFAUT.

Mais voyez donc l'honnête fille! non, non, ces épis resteront avec ceux qui sont dans la corbeille, et la corbeille et toi,

vous resterez sous ma garde; allons, marche.....

AMELIE, *toujours plus effrayée.*

Ah! mon bon monsieur, que dites-vous?

GRIFAUT.

Suis-je un *bon monsieur*, moi? cela est-il bien sincère de ta part? viens, viens, te dis-je; en prison, la belle, en prison.

AMELIE.

Ah! laissez-moi aller, je vous en conjure au nom du ciel. Je vous assure que je n'ai pris sur ce champ que le peu d'épis que vous voyez-là. Ma pauvre mère en mourrait de chagrin, si je ne retournais pas ce soir auprès d'elle, et si on venait lui dire que sa fille a été mise en prison.

GRIFAUT.

Ta mère ne vaut pas mieux que toi apparemment; et si elle en meurt, il n'y a pas grand mal à ça, le village sera débarrassé d'elle.

AMELIE, *pleurant.*

O! si vous saviez combien ma mère est bonne, et combien nous sommes pauvres, vous auriez pitié de nous!

GRIFAUT.

Eh ! je ne suis point ici pour avoir pitié des gens ; je suis payé pour avoir soin que personne ne vole mon maître, et ceux que je rencontre sur ses terres, sont saisis et renfermés pour quelques jours.

AMELIE.

Comment, lors même qu'ils n'ont rien fait, lorsqu'ils sont innocens comme moi ?

GRIFAUT.

Et qu'ils remplissent d'épis toute une corbeille, et qu'ils sont voleurs et menteurs comme toi, honnête fille... Allons, marche !

AMELIE *tombe à genoux auprès d'une gerbe.*

Ah ! je vous prie ! je vous supplie, ayez pitié de moi.

GRIFAUT.

Non, non, il faut me suivre. (*Il lui saisit la main.*)

AMELIE.

Il n'y a qu'un instant que je suis ici ; ô qu'il est malheureux pour moi d'y être venue !

GRIFAUT.

Et moi j'y suis arrivé fort à propos.

AMELIE.

Tenez, prenez ma corbeille! c'est le bien du pauvre, il ne vous apportera point de profit! mais laissez-moi libre..... je vous le demande, non pour l'amour de moi, mais pour l'amour de ma pauvre mère; je suis son unique appui, sa seule consolation!

GRIFAUT.

Eh bien, ce sera à cause de toi, parce que tu sais prendre un ton si touchant.... Va-t-en donc, mais tu ne peux pas ravoir ta corbeillle, il faut que je la porte en justice; vendredi c'est jour d'audience, et monsieur le Bailly prononcera ton châtiment. (*Il emporte la corbeille. Amelie, toujours à genoux, pleure et sanglotte.*) Tais-toi, ou tu vas voir ce qui t'en arrivera. (*Il s'en va en murmurant.*) Si nous n'étions toujours sur nos gardes, on viendrait prendre à la fin jusqu'au champ qui produit la récolte.

SCENE III.

AMELIE, *seule; elle appuie sa tête contre une gerbe, et pleure en silence pendant quelques instans, puis elle regarde autour d'elle.*

AH ! il n'est plus-là ce terrible homme ! malheureux enfant que je suis ! comme il a troublé ma joie ! Tout est parti.... il emporte jusqu'à ma jolie corbeille.... et... qui sait ce qui nous arrivera encore à moi et à ma pauvre mère ! (*après une pause.*) O combien sont heureux les oiseaux des champs ! on ne leur envie pas quelques grains de bled dont ils se repaissent ; et moi.... Mais peut-être qu'un homme cruel comme celui qui m'a tout ôté, voit avec peine que l'oiseau se nourrisse ; peut-être le fusil à la main, caché derrière une gerbe, il guette l'infortuné.... Mais je ferai bien de ne pas m'arrêter ici, peut-être est-ce déjà un crime d'avoir reposé ma tête contre cette gerbe.... Qui sont ceux que je vois venir ?

SCENE

SCENE IV.

FRANÇOIS, HENRIETTE, AMELIE, qui essuie encore ses pleurs.

FRANÇOIS.

AH! n'es-tu pas cette fille qui vient d'être surprise emportant des épis de notre champ? (*Amelie se remet à pleurer et ne peut répondre.*)

HENRIETTE, *qui la considère très-attentivement, conduit François un peu à l'écart.*

C'est une charmante fille, mon frère, ne la chagrine pas par une telle question; d'ailleurs ce qu'elle a pris est si peu de chose! (*Elle s'approche d'Amelie.*) Pauvre enfant! qu'as-tu?

AMELIE.

Ah! l'humiliante question que ce jeune monsieur vient de me faire, m'apprend que vous savez l'injuste accusation que j'ai dû souffrir de la part d'un méchant homme.

FRANÇOIS.

Tu dis qu'elle est injuste, mon enfant?

AMELIE.

Oui, j'étais occupée à glaner là-bas, dans ce champ voisin, lorsqu'un vieux et honnête paysan s'approche de moi, tire de sa gerbe une poignée d'épis l'un après l'autre et les met dans ma corbeille; puis je viens ici pour ramasser encore quelques épis qui sont à terre; le méchant homme me trouve près d'une gerbe, m'accuse de vol, m'enlève ma corbeille, et m'aurait aussi emmenée et renfermée, si à force de prières et de larmes, je n'eusse enfin obtenu de lui qu'il ne m'ôtât point à ma pauvre mère.

HENRIETTE.

Ah! s'il s'était avisé de te renfermer! Va, nous avons un bon père, qui ne permet jamais qu'on en use mal avec les pauvres. Il eût bien vîte ordonné à Grifaut de te rendre la liberté.

FRANÇOIS.

Oui, comme il va te rendre la corbeille.

AMELIE.

Quoi, mon cher monsieur, vous croyez que je puis la ravoir?

HENRIETTE.

Rien n'est plus sûr; nous allons, mon

frère et moi, en prier notre papa; et même cela n'est pas nécessaire, nous lui faisons plaisir chaque fois que nous nous intéressons aux pauvres; ainsi nous pouvons te rendre ce service sans lui en dire un mot.

AMELIE.

Ah! que vous êtes heureuse, mademoiselle, non-seulement de n'avoir pas besoin du secours des autres, mais encore de pouvoir leur faire du bien!

FRANÇOIS.

Et toi, ma bonne fille, es-tu donc si pauvre?

AMELIE.

Si je ne l'étais pas, viendrais-je ici glaner mon pain?

HENRIETTE.

Quoi! c'est pour avoir du pain que tu ramasses des épis?

AMELIE.

Sans doute, mademoiselle, si ma mère et moi avions assez....

HENRIETTE.

O! j'imaginais que tu glanais des épis pour les rôtir, puis pour en tirer les grains

avec une épingle et les manger; nous nous sommes quelquefois amusés à cela.

FRANÇOIS.

Non, non, je comprends qu'elles battent le grain, l'envoient au meûnier, et se pétrissent du pain de la farine qu'il rend... Mais, mon enfant, ce que tu as recueilli est bien peu de chose, et ne peut vous fournir qu'une très-petite quantité de pain.

AMELIE.

Ah! quand il n'y en aurait que pour un jour ou deux, ma mère et moi aurions du moins de quoi vivre un jour ou deux de plus.

FRANÇOIS.

Eh bien, pour prolonger ta vie un peu plus long-tems, je veux te donner une pièce de huit sous que j'ai en poche. (*Il la lui tend.*)

AMELIE.

O mon cher monsieur!.... tant d'argent!.... non, je n'ose point l'accepter.

HENRIETTE, *souriant.*

Tant d'argent!.... prends toujours en attendant mieux; je n'ai pas ma bourse sur moi, sans cela je te donnerais aussi

quelque chose, mais je ne t'oublierai point.

AMELIE.

Vous êtes trop bonne!...

FRANÇOIS.

Accepte donc cela, mon enfant.

AMELIE, *lui serrant la main.*

Je ne puis vous exprimer ma reconnaissance..... ma mère le fera pour moi.

FRANÇOIS.

Va, j'espère que mon papa méritera mieux tes remercîmens. Pour moi, je commence par aller chercher Grisaut; il faudra qu'il me rende la corbeille, ou bien....

AMELIE.

Oh! ne vous donnez pas cette peine à présent, votre promesse me suffit bien.

HENRIETTE.

Dis-moi donc, mon enfant, où tu demeures?

AMÉLIE.

Ici, dans le village.

FRANÇOIS.

Mais je te vois aujourd'hui pour la pre-

mière fois, et cependant nous venons ici tous les ans avec notre père, dans le tems de la moisson.

AMELIE.

Ma mère n'y est que depuis huit jours; avant cela nous demeurions dans une petite ville à quelques lieues d'ici, mais nous n'avons pu y subsister. Là-bas demeure une femme âgée qui est amie de ma mère.

HENRIETTE.

Comment s'appelle-t-elle?

AMELIE.

Je ne lui connais d'autre nom que celui de Régine.

FRANÇOIS.

Ah! la vieille Régine; son mari a été savetier, et quelquefois elle vient ôter les mauvaises herbes dans notre jardin; oui, oui, nous la connaissons, c'est une honnête femme.

HENRIETTE.

Veux-tu me conduire chez ta mère?

AMELIE.

Ah! ce serait trop d'honneur pour elle; une demoiselle comme vous....

HENRIETTE.

Que dis-tu là, mon enfant, si nous nous

figurions valoir mieux que les autres, notre bon père serait fort mécontent de nous. Si tu n'as pas d'autres raisons....

AMELIE.

Non, au contraire, mademoiselle, vous m'aideriez à consoler ma pauvre mère de la perte de la corbeille; d'ailleurs ce méchant homme m'a encore menacée....

FRANÇOIS.

Ne t'embarrasse pas de ses menaces. Pendant que ma sœur t'accompagnera chez ta mère, je ferai en sorte de ravoir ta corbeille, et.... reviendras-tu ici?

AMELIE.

Si vous l'ordonnez, monsieur.

FRANÇOIS.

Et bien, je serai de retour ici avant toi.

HENRIETTE.

Oh! fais cela, mon ami.

FRANÇOIS.

Volontiers.

AMELIE.

Peut-être reviendrai-je avec ma mère; comme elle sera reconnaissante de toutes vos bontés!

HENRIETTE, *lui donnant la main.*

Viens-donc. (*Elles s'en vont ensemble.*)

SCENE V.

FRANÇOIS, *seul.*

QUE nous sommes heureux, ma sœur et moi, de n'être pas obligés comme ce pauvre enfant à glaner des épis!..... mais en vérité.... cette petite fille parle très-joliment, c'est comme si elle avait été bien élevée; elle a quelque chose de délicat, et n'est pas du tout malpropre comme les autres enfans du village..... elle a l'air si doux, si modeste, on dirait que c'est un agneau qui souffre.... O! je prierai mon père..... Mais le voilà qui vient avec Grifaut, et celui-ci tient la corbeille.....

SCE'NE VI.

FRANÇOIS, M. DE SAINT-BON, GRIFAUT.

FRANÇOIS, *courant à son père.*

O MON papa, que je suis donc aise de vous rencontrer... (*A Grifaut.*) Donne-moi cette corbeille.

GRIFAUT.

Doucement, monsieur, il ne faut pas me l'arracher comme çà.

Monsieur DE S. BON.

Qu'as-tu à faire de cette corbeille, François ?

FRANÇOIS.

Ah ! c'est qu'elle appartient à une pauvre fille à qui ce vilain Grifaut l'a enlevée, avec le peu d'épis qu'elle avait glanés..... Mon papa, si vous la connaissiez !

GRIFAUT.

Ha, ha, on est appelé *le vilain* Grifaut, pour avoir fait son devoir, parce qu'on ne veut pas favoriser les voleurs... Et pourquoi donc suis-je payé ?

Monsieur DE S. BON.

Je vous l'ai souvent dit, Grifaut, pour empêcher que des vauriens, des mendians de profession ne viennent rôder sur mes terres, et tomber à la charge de mes vassaux : pour que vous ayez l'œil sur les réparations qu'exigent les chemins, les ponts, les digues, etc. ; en un mot, pour veiller à l'entretien de mes possessions ; mais non pour user de rigueur envers chaque pauvre, encore moins à l'égard d'une personne indigente

qui cherche à se nourrir d'une miette de mon superflu, qui ramasse quelques épis échappés à des monceaux de gerbes.

GRIFAUT.

Premièrement, les pauvres n'ont qu'à glaner tant qu'ils voudront lorsque la récolte sera serrée, mais tant que les champs sont encore couverts de gerbes....

FRANÇOIS, *ironiquement.*

Ou plutôt lorsque les champs auront été labourés de nouveau, ou bien lorsqu'ils seront couverts de neige. Il leur restera beaucoup, n'est-il pas vrai, quand vous aurez tout emporté?

GRIFAUT.

Vous n'entendez rien à cela, mon jeune monsieur.... En second lieu, qui nous répondra que cette fille et sa mère ne soient pas des voleuses?

FRANÇOIS.

Voleuses? ciel! voleuses! cette aimable fille ne disait-elle pas qu'elle n'avait rien pris, et que c'est un honnête vieillard qui a rempli sa corbeille des épis que voilà?

GRIFAUT.

Elle l'a dit, elle l'a dit! comme s'il fallait

croire tout ce que disent les gens : je l'ai trouvée, moi, près d'une gerbe....

Monsieur DE S. BON.

Dont elle tirait des épis ?

GRIFAUT.

Non, je ne dis pas cela ; mais puis-je savoir ce qu'elle a fait avant que j'arrivasse ?.... Ainsi c'est un mensonge de dire qu'elle tient ces épis d'un vieillard.... oui, ce sont des gens bien généreux que nos paysans !

FRANÇOIS.

Et moi, je soutiens qu'il les lui a donnés, car elle l'a dit, et une aussi bonne fille ne ment point.

GRIFAUT.

Et vous, notre jeune maître, n'avez-vous jamais menti ? il est pourtant sûr que vous êtes bon, vous.

FRANÇOIS.

Entendez-vous, mon papa, de quoi ce vilain Grifaut m'accuse! (*à Grifaut, d'un air chagrin.*) Non, si je mentais, je serais un méchant enfant; aussi je ne le fais point, ni cette bonne fille non plus : mais vous, vous êtes...

Monsieur de S. Bon.

Paix ! J'aime bien cependant que tu prennes la défense de cette fille. Il faut croire tous les hommes honnêtes jusqu'à ce qu'on ait des preuves du contraire ; mais on ne doit point se fâcher contre ceux qui ne pensent pas comme nous, c'est avec douceur qu'il faut tâcher de les amener à notre opinion.

Grifaut.

Non, non, monsieur ; il est plus prudent de croire que tous les hommes sont méchans, jusqu'à ce qu'on ait des preuves convaincantes qu'ils soient bons ; c'est bien le plus sûr. Si je viens à rencontrer un bœuf, je me dis toujours : peut-être frappe-t-il des cornes, et j'évite de me trouver sur son chemin ; peut-être aussi est-ce un animal débonnaire, mais enfin, j'ai toujours pris, en l'évitant, le parti le plus sûr.

Monsieur de S. Bon.

Si tous les hommes pensaient comme vous, Grifaut, où en serions-nous ? et vous-même, que seriez-vous devenu, lorsque l'inspecteur des grands chemins vous conduisit devant mon tribunal, comme un homme sans aveu, qui n'avait ni passe-port ni témoignage : aurais-je créé chez moi un

nouvel office pour fournir du pain à un vieux soldat réformé, si j'avais eu aussi mauvaise opinion du genre humain ?

GRIFAUT.

Oui, c'est vrai ! mais aussi je suis un honnête homme, moi; il faut convenir de cela.

Monsieur DE S. BON.

Oui, vous l'êtes, et je vous regarde comme tel; mais j'ai pourtant été obligé de vous en croire uniquement sur votre physionomie et sur votre parole.

FRANÇOIS.

O mon papa, s'il est question d'en croire les gens sur leur physionomie et sur leur parole, je vous assure que le visage de la petite fille mérite plus de confiance que celui de Grifaut.

GRIFAUT.

Et voyez donc ! il faut espérer que votre papa la fera élever pour vous, puisqu'elle vous plaît tant... Mais, Monsieur, je me flatte que vous vous en fiez davantage à une face comme la mienne, couverte d'honorables cicatrices, qu'au visage de poupée de cette petite créature, dont j'imagine que la mère n'est rien moins qu'honnête.

François, *d'un air menaçant.*

Grifaut, je vous conseille de vous taire, sinon...

Monsieur de S. Bon, *à Grifaut.*

La connaissez-vous, cette fille ?

Grifaut.

Je la connais, et je ne la connais pas. Ce que je sais, c'est qu'elle est ici depuis huit à dix iours : mais qui elle est, et d'où elle vient, c'est à monsieur notre bailli à le savoir. Entre nous, il fait une sottise d'admettre dans le village, des gueux que la paroisse sera enfin obligée de nourrir.

François.

Je la nourrirai, moi.

Grifaut.

Et, monsieur, a-t-il quelque chose qui soit à lui ?

François.

Si je n'ai pas assez, j'aurai recours à mon papa.

Grifaut.

Passe pour cela... Cette fille est donc venue ici avec une mère, et toutes deux sont logées chez la vieille Régine. La pa-

roisse en a murmuré ; mais... la mère a eu sans doute l'adresse de gagner monsieur le bailli. (*Il fait semblant de compter de l'argent dans sa main.*)

FRANÇOIS.

Attends, attends, je dirai cela au bailli !

Monsieur DE S. BON.

Paix, mon fils !.. Je vois, Grifaut, que vous êtes incorrigible, et toujours attaché à vos vieilles maximes. Mais, savez-vous qu'on est en droit d'avoir mauvaise opinion de celui qui pense mal de tous les autres ? Pour moi, je suis presque convaincu, que si la pauvre fille vous eût fait quelque petit présent, vous eussiez fermé les yeux sur ses actions, et n'auriez eu garde de vous emparer de sa corbeille.

GRIFAUT.

Comment, qu'est-ce que cela signifie ? vous pouvez croire...

Monsieur DE S. BON.

Que voulez-vous dire ? il n'y a rien là de si étonnant. Vous regardez tous les hommes comme méchans ou malhonnêtes, jusqu'à ce que vous ayez des preuves décisives du contraire ; vous croyez qu'une pauvre fille a volé des épis, parce que vous

l'avez trouvée dans un champ près d'une gerbe ; vous croyez que le bailli s'est laissé corrompre par de l'argent, à cause qu'il a permis à une pauvre femme de séjourner dans le village ; et moi, je crois que vous n'auriez pas inquiété une pauvre fille, si elle avait pu vous gagner par quelque présent. Je pense de vous ce que vous pensez d'autrui ; et si cela vous est permis à vous, je dois avoir le même droit.

GRIFAUT.

En ce cas-là je suis un sot d'avoir dit ma pensée. A l'avenir, qu'il en arrive ce qu'il pourra, je laisserai les mendians ravager moissons, champs, prairies, bois et potagers... Et bien, monsieur François, me rendrez-vous la corbeille ?

FRANÇOIS.

Non, absolument point ! mon papa, je vous prie....

Monsieur DE S. BON.

Grifaut, vous porterez cette corbeille à la jeune fille ou à sa mère, et leur ferez des excuses....

GRIFAUT.

Des excuses !... Monsieur ! moi leur faire

faire des excuses, y pensez-vous! et pourquoi?

FRANÇOIS.

Parce que vous avez affligé cette pauvre fille, parce que vous lui avez fait tort...

GRIFAUT.

Et vous convient-il à vous d'être l'avocat des mendians? Non, si la corbeille n'a pas appris à marcher toute seule, elle n'y arrivera pas. Un vieux militaire, s'abaisser à faire des excuses à de pareilles gens!

Monsieur DE S. BON.

Je vois, Grifaut, qu'on ne peut venir à bout de vous rendre raisonnable; mais il est sûr que si je vous avois fait tort, je ne balancerais pas à le reconnaître, et à vous en demander pardon: et pour vous prouver que je n'ai pas honte de réparer une faute, je vais moi-même porter la corbeille, et demander excuse à cette bonne fille, en votre nom.

GRIFAUT, *à François.*

Monsieur, donnez-moi la corbeille.

FRANÇOIS.

Non, non, mon papa; elle reviendra ici dans un moment; ma sœur est allée

avec elle chez sa mère pour consoler celle-ci de la perte de la corbeille.

Monsieur DE S. BON.

Tant mieux !

GRIFAUT.

O ! si c'est tant mieux, je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'en va en murmurant.*) Je vois bien que notre beau village va devenir l'asyle de tous les mendians, et bientôt nous serons réduits à mendier nous-mêmes. (*Il sort.*)

SCENE VII.

Monsieur DE S. BON, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

ENTENDEZ-VOUS ce qu'il dit, mon papa ?

Monsieur DE S. BON.

Je l'entends fort bien et lui pardonne en faveur de son zèle.

FRANÇOIS.

Mais comment pouvez-vous souffrir ce méchant homme ?

Monsieur DE S. BON.

Il n'est pas méchant, mon ami, sa co-

lère, ses tracasseries n'ont d'autre principe qu'un zèle sincère pour nos intérêts; zèle, à la vérité, très-mal entendu, mais il est d'une fidélité à toute épreuve, et remplit ses devoirs avec la dernière exactitude.

FRANÇOIS.

Oui, mais s'il est injuste?

Monsieur DE S. BON.

Tu vois bien qu'il ne croit pas l'être. Son unique tort est d'exécuter à la lettre ce qui lui est prescrit, et de n'avoir point assez de jugement pour faire les distinctions convenables entre telle et telle personne, telle et telle circonstance.

FRANÇOIS.

Mais cela est bien insensé.

Monsieur DE S. BON.

Par exemple, il a ordre d'arrêter et de conduire devant le juge tous les vagabonds qu'il rencontre sur mes terres, gens qui, par oisiveté ou mauvaise conduite, sont devenus mendians ou voleurs...

FRANÇOIS.

Je comprends, il regarde comme de mauvais sujets, comme des gens dangereux, tous ceux qui sont obligés de vivre

des bienfaits d'autrui, sans qu'il se mette en peine d'examiner si c'est l'âge, la foiblesse, ou le besoin qui oblige ces malheureux à recourir à la charité des autres.

Monsieur DE S. BON.

C'est précisément là son tort... Mais sais-tu, mon enfant, que dans la dispute que tu as eue avec Grifaut, tu as montré tout autant de précipitation que lui; comment peux-tu savoir que la mère de cette fille est honnête, et qui peut t'assurer que la petite ne soit pas menteuse, et qu'elle n'ait pas tiré des épis de mes gerbes?

FRANÇOIS.

Mon papa, cela n'est pas possible.

Monsieur DE S. BON.

Comment cela n'est pas possible? Et quelle preuve en as-tu? Sais-tu qui elle est, qui est sa mère, d'où elles viennent?

FRANÇOIS.

O! il ne fallait que la voir et l'entendre. Son langage, sa physionomie, ses larmes... Et avais-je besoin d'autre preuve de son indigence, que de lui voir ramasser une poignée d'épis pour se procurer un peu de pain? Faut-il donc dans l'incertitude

s'il mérite qu'on l'assiste, laisser mourir un pauvre de faim ? Vous m'avez dit cent fois...

Monsieur DE S. BON.

Viens, que je t'embrasse, mon fils, conserve toujours ces nobles dispositions à l'égard des pauvres. Il vaut mieux être trop facile que trop sévère, car on se repent rarement d'avoir été trop bon, au lieu que des procédés durs et cruels causent de vifs remords, et sont très-difficiles à réparer. Si ceux à qui nous faisons du bien ne le méritent pas, c'est leur faute et non pas la nôtre.

FRANÇOIS.

Mais, mon papa, c'est pourtant malheureux que l'on confie à des gens tels que Grifaut, des emplois où ils peuvent commettre des injustices.

Monsieur DE S. BON.

Si j'avais donné à Grifaut le pouvoir de condamner ou d'absoudre, ta réflexion serait très-raisonnable; mais il ne peut faire tout au plus qu'une légère injustice qu'il est très-facile de réparer, et c'est un inconvénient inévitable avec des gens de sa sorte. Mais lorsqu'il s'agit d'examiner une affaire, et de la juger d'après les règles

de l'équité, c'est le bailli que ce soin regarde, et tu sais que c'est un homme juste, éclairé, et qui pense noblement. La permission qu'il a donnée à cette pauvre femme de s'établir dans le village, me prévient déjà en faveur de cette infortunée, comme aussi de la savoir chez Régine, qui est une très-honnête personne.

FRANÇOIS.

Mais si Grifaut avait battu cette aimable fille, comme il l'en a peut-être menacée?

Monsieur DE S. BON.

Voilà ce qu'il n'aurait jamais fait; car il lui est défendu, sous peine de perdre son office, de maltraiter qui que ce soit, quand même il surprendrait quelqu'un occupé à faire une mauvaise action; et tu sais qu'il observe à la lettre tout ce qu'on lui prescrit.

FRANÇOIS.

Ah! mon papa, voilà ma sœur avec la jeune fille...

SCENE VIII.

Monsieur DE S. BON, FRANÇOIS, HENRIETTE, AMELIE.

FRANÇOIS *court à Amelie, la corbeille à la main.*

TIENS, ma chère enfant, voici ta corbeille; j'espère qu'il n'y manque pas un seul épi.

AMELIE.

O ma chère corbeille!... combien je vous remercie, mon cher, mon bon Monsieur!... (*Elle apperçoit le père.*) Qui est ce Monsieur-là?

HENRIETTE.

C'est notre cher papa! (*Elle s'approche de M. de S. Bon, et lui baise la main*).

FRANÇOIS, *à Amelie.*

O! c'est un si bon père! tu n'as rien à craindre de lui, approche; (*en la conduisant vers son père*) je t'assure qu'il a bien grondé Grifaut, pour t'avoir pris ta corbeille.

AMELIE, *s'avance timidement et baise la main de M. de S. Bon.*

Monsieur !... pardonnez... ô que vous avez de généreux enfans !

Monsieur DE S. BON, *à part.*

Mon fils a raison ! en la voyant on ne peut douter de son innocence... Et ce langage, cet air décent n'annonce point une éducation commune.

AMELIE, *bas à Henriette et à François.*

Ah ! j'espère que votre papa n'est pas fâché contre moi ?... il parle tout bas.

Monsieur DE S. BON, *qui a entendu ce qu'elle vient de dire.*

Non, ma chère fille. Si mes enfans ont été bons à votre égard, ils n'ont fait que ce que vous paraissez mériter.

HENRIETTE.

Pardon, mon papa, non point ce qu'elle *paraît* mériter, mais ce qu'elle mérite en effet ; ô ! si vous saviez comme sa mère est bonne !

Monsieur DE S. BON.

Qui est ta mère, mon enfant ? d'où vient êtes-vous à présent dans mon village, et

quelles ressources avez-vous pour votre entretien ?

AMELIE.

Nous vivons à présent... hélas ! de bien peu ; nous nous occupons à coudre et à filer pour avoir du pain... il y a quinze jours que la vieille Régine conseilla à ma mère de m'envoyer glaner pendant la moisson, et mon début n'a pas été fort heureux.

FRANÇOIS, *bas à Amelie.*

Pas si malheureux que tu le penses ; ma sœur et moi nous prierons notre père de te donner des épis sans que tu aies la peine de les ramasser.

Monsieur DE S. BON.

Mais où étiez-vous auparavant ?

AMELIE.

Dans la petite ville qui est à trois lieues d'ici ; il y faisait trop cher pour nous, et la bonne Régine offrit à ma mère de nous loger pour rien.

Monsieur DE S. BON.

Quand des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, que ne doit-on pas attendre de nous ?... N'as-tu plus de père ?... Et quelle était sa profession ?

François.

Je gage que ce n'était pas un paysan.

Henriette.

Je parierais aussi, sur-tout depuis que j'ai vu sa mère.

Amelie, *embarrassée.*

Mon père ?... Je n'en ai plus... et jamais je n'ai eu le bonheur de le voir... ce n'est qu'après sa mort que je suis venue au monde. Ah ! s'il vivait encore !

Monsieur de S. Bon.

Et tu ne sais pas qui il était ? comment il s'appelait ?

Amelie.

Ma mère se nomme *La Vallée ;* elle vous instruira, Monsieur, mieux que je ne saurais le faire.

Monsieur de S. Bon.

Ne puis-je pas lui parler ?

Henriette.

Sans doute, mon papa, elle ne tardera point à nous rejoindre, seulement elle voulait changer d'habits.

Monsieur de S. Bon.

Qui t'a élevée ?

AMELIE.

Elle seule, Monsieur ; elle m'a appris à lire, à écrire, elle m'instruit dans la religion, et me donne quelques leçons de dessin.

Monsieur DE S. BON, *surpris.*

De dessin... à coup sûr elle est d'une famille distinguée que des malheurs ont réduite à l'indigence.

HENRIETTE.

Ah ! la voilà qui vient.

FRANÇOIS.

Est-ce elle ?

(Amelie court au-devant de sa mère.)

Monsieur DE S. BON, *à part.*

Il me tarde d'éclaircir ce mystère... Je suis frappé du visage de cet enfant ; il me semble qu'il ne m'est pas inconnu.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, Madame DE SANCI;

AMELIE, *à sa mère, qui paraît embarrassée en voyant M. de Saint-Bon.*

VENEZ, Maman, ne craignez rien, c'est le père de ces deux aimables enfans qui s'intéressent tant à moi, et il est bon... bon, comme vous-même. (*Madame de Sanci s'avance timidement ; Henriette la saisit vivement par la main, et la conduit avec un peu d'effort auprès de monsieur de Saint-Bon.*

Madame DE SANCI.

Monsieur... j'espère que vous ne soupçonnez point ma pauvre Amelie d'avoir usé d'un moyen illégitime...

Monsieur DE S. BON.

N'achevez point, ma bonne dame ; il n'y a qu'à vous voir, vous et votre aimable fille, pour qu'il ne reste plus aucun soupçon à cet égard.

FRANÇOIS, *à Henriette.*

Elle s'appelle Amelie ?... O ! mon papa ;

on voit bien qu'elle n'était pas accoutumée à glaner.

Monsieur DE S. BON.

Que dites-vous à cela, ma bonne dame?

Madame DE SANCI.

C'est sans doute la première fois qu'elle s'y trouve réduite; mais la nécessité nous apprend quelquefois à faire des choses auxquelles nous n'étions pas accoutumés, et pourvu qu'elles ne déshonorent pas...

Monsieur DE S. BON.

La pauvreté en elle-même n'est pas déshonorante... Mais puis-je demander qui vous êtes? d'où vous venez?

HENRIETTE.

Nous savons déjà qu'elle s'appelle *La Vallée.*

Madame DE SANCI.

Je ne crois pas, Monsieur, devoir vous cacher mon véritable nom; il est même nécessaire que je vous le découvre, afin de me justifier à vos yeux de l'état où vous me voyez. Cependant je voudrais (*elle regarde les enfans*) vous faire cet aveu sans témoins; non, que j'aie honte de cet abaissement; mais si ma naissance était connue, je trouverais parmi les gens du peuple

des ames peu généreuses qui chercheraient à m'humilier d'autant plus ; parce qu'il nous arrive souvent de n'en pas mieux user à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité.

HENRIETTE.

O ! pour moi, je ne dirai rien, je vous assure, et qui que vous soyez, votre fille sera toujours ma bonne amie.

FRANÇOIS.

Et moi, je n'écouterai point.

Monsieur DE S. BON.

Croyez que je n'aurais pas cherché à savoir votre véritable nom, si je n'avais pas résolu de changer votre situation actuelle.

Madame DE SANCI.

Je suis née sans fortune, mais d'une famille noble, et j'ai passé ma jeunesse en Thuringe, chez une femme de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Durant la dernière guerre, je fis connaissance avec un digne officier prussien, nommé *de Sanci*.....

Monsieur DE S. BON, *avec un air joyeux et très-animé.*

De Sanci ? de Sanci ?

Madame DE SANCI.

Il prit de l'inclination pour moi ; et nous convînmes qu'aussi-tôt qu'il pourrait demander son congé avec honneur, c'est-à-dire, lorsque la guerre serait terminée, il viendrait m'épouser et me conduire dans une petite terre qu'il possédait en Prusse.

Monsieur DE S. BON, *à part.*

O c'est lui ! c'est lui ! je retrouve tous ses traits sur le visage de cet enfant.

Madame DE SANCI.

Que dites-vous, monsieur ?

Monsieur DE S. BON.

Poursuivez, je vous prie.

Madame DE SANCI.

J'abrégerai autant qu'il sera possible. D'abord, après la paix, notre mariage eut lieu, et ce fut sans regret que je suivis mon époux dans sa patrie. Nous y vécûmes quelque tems dans la plus parfaite union ; mais hélas ! les travaux de la guerre avaient affaibli sa santé, et une maladie de poitrine termina sa vie en peu de mois. (*Elle pleure.*)

HENRIETTE, *à Amelie.*

Pauvre enfant, tu perdis ton père bien jeune ?

AMELIE.

Même avant que de venir au monde.

Madame DE SANCI.

Il me laissa enceinte de cette fille. Aussitôt que ses frères, gens durs et intéressés, virent que ce n'était point un héritier mâle, ils se mirent en possession de la terre du défunt ; et comme nous avions eu l'imprudence de différer d'un jour à l'autre de faire un contrat de mariage, je fus obligée de me contenter, pour ma fille et pour moi, de ce qu'il plut à mes beaux-frères de nous donner.

Monsieur DE S. BON.

Je comprends que la somme fut modique, et ne put pas vous suffire long-tems.

Madame DE SANCI.

Je vécus encore quelques années en Prusse ; on me flattait d'obtenir une pension de veuve, mais je fus trompée dans mon attente. Me voyant sans ressource, je pris la résolution de retourner dans ma patrie, où j'espérais retrouver mon ancienne bienfaitrice. J'appris en arrivant que cette dame était morte ; alors, je me vis réduite à vendre le peu de robes et bijoux qui me restaient, et à vivre du travail de mes mains. Il y a quelque tems que je rencontrai

contrai par hasard une femme que j'avais connue autrefois ; elle demeure dans ce village....

HENRIETTE.

C'est la vieille Régine, mon papa.

Monsieur DE S. BON.

Je le sais.

Madame DE SANCI.

Elle a été au service de la dame dont j'ai fait mention, et le soin que j'eus de cette femme pendant une maladie qu'elle essuya, me valut son amitié. Touchée de ma situation présente, elle a cru l'adoucir, en me proposant de venir demeurer ici ; et non-seulement l'honnête Régine m'accorde l'hospitalité, mais, comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle veut qu'après sa mort, j'hérite de sa chaumière, et...

Monsieur DE S. BON.

C'en est assez ! je sais tout. Cette honnête femme ne me surpassera point en reconnaissance. Ma joie est inexprimable, je trouve enfin l'occasion de m'acquitter d'une dette envers feu votre digne époux.

Madame DE SANCI.

Comment, vous l'auriez connu ?

FRANÇOIS.

Le père de cette bonne Amelie?

HENRIETTE.

O mon Amelie, je vois que nous te garderons toujours.... Tu pleures?

AMELIE.

Et puis-je m'en empêcher?

Monsieur DE S. BON.

Je lui dois la vie; quel est mon bonheur de pouvoir être utile à son épouse, à son enfant!.... La guerre nous rendait ennemis, je servais dans les troupes saxonnes, et le jour de la malheureuse affaire de *Langensalz*, sans lui j'allais périr; déjà un cavalier prussien avait le sabre levé sur ma tête, mais le brave capitaine de Sanci arrêta le bras meurtrier; et pendant le peu de tems que nous restâmes ensemble, il eut pour moi tous les procédés d'un ami.

Madame DE SANCI.

Ah! je le reconnais bien; il était aussi généreux que brave.

Monsieur DE S. BON.

J'avais été pillé et me trouvais entièrement dénué d'argent, lorsque je quittai votre époux, pour être transféré à Magde-

bourg avec d'autres prisonniers : il me remit sa bourse contenant douze ducats, qui me furent du plus grand secours..... Depuis notre séparation, je me suis souvent informé de ses nouvelles, mais sans pouvoir en apprendre, jusqu'à ce qu'un officier qui revenait de Konigsberg, il y a deux ans, m'assura que mon bienfaiteur était mort en Prusse.

Madame DE SANCI.

Que tes voies, ô Providence, sont admirables !

FRANÇOIS.

Ah ! ton bon père a sauvé la vie à notre cher papa....

HENRIETTE.

Combien nous devons t'aimer !

Monsieur DE S. BON.

Venez vivre chez moi, madame, avec cet aimable enfant. Les miens ont besoin d'une sage gouvernante qui leur tienne lieu de la mère qu'ils ont perdue ; et l'éducation que vous avez donnée à votre fille (*Amelie s'approche de monsieur de S. Bon, et lui baise la main.*), me persuade que vous êtes bien propre à remplir cet office. Non-seulement rien ne vous

manquera, mais j'aurai soin de vous mettre à couvert de l'incertitude des évènemens, en vous assurant une subsistance pour l'avenir. (*A Amelie qui lui tient encore la main.*) Oui, douce Amelie, je mettrai peu de différence entre toi et mes enfans; tu es la vive image de ton généreux père, et tu mérites ma tendresse autant qu'il méritait ma reconnaissance.

Madame DE SANCI, *saisissant avec transport la main de monsieur de S. Bon.*

Comment vous remercîrai-je, ô mon généreux bienfaiteur!.... mon cœur est pénétré.... je ne puis exprimer ce qu'il sent.... que mes larmes vous le disent!

HENRIETTE.

Ma bonne femme... Madame.... je ne sais comment il faut dire?... oh, que je suis aise! nous vous garderons toujours, vous et votre bonne Amelie! vous allez voir combien nous serons dociles.

FRANÇOIS.

Amelie sera ma seconde sœur, et sûrement elle ne glanera plus. Attends, attends, vilain Grifaut, comme je vais me moquer de toi!

Madame DE SANCI.

Aimable Henriette! cher François! mon

cœur est inondé de joie et de tendresse. Quel est mon bonheur ! au lieu d'un enfant j'en ai trois : s'il ne faut que du zèle, des soins, de la vigilance, aucune mère ne pourra me surpasser.... Souffrez à présent, monsieur, que j'aille apprendre cette heureuse nouvelle à la bonne Régine ; je crois qu'elle en mourra de joie.

Monsieur DE S. BON.

Rien de plus juste ; en attendant, je ferai préparer votre appartement au château.

HENRIETTE.

Permettez-vous que j'accompagne Amelie et la dame.... je ne sais jamais comment il faut la nommer....

FRANCOIS, *à part.*

Il y a un nom que j'aimerais bien à lui donner, et je le dirai tout bas à papa quand nous serons seuls..... Puis-je aussi les accompagner ?

Monsieur DE S. BON.

Oui, mes enfans ; et vous conduirez ensuite au château madame de Sanci et sa fille, sans oublier la bonne Régine, que j'invite aussi à venir souper avec nos gens.

François, *à Amelie qui veut emporter sa corbeille.*

Non, Amelie, cela ne te convient plus, cette corbeille peut rester ici.

Amelie.

Ah! monsieur, pour rien au monde je ne donnerais cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, celui de ma mère, le bonheur de vous avoir connu, notre vie, notre bien-être. Non, ma chère corbeille, jamais, jamais je n'aurai honte de toi....

Henriette.

Du moins ôtes-en les épis, pour la rendre plus légère.

Amelie.

Non plus; ils sont à moi ces épis, car le bon vieillard me les a donnés, quoi qu'en dise Grifaut, et je veux en faire présent à notre vieille Régine.

Monsieur de S. Bon.

Elle ne sera point oubliée à la prochaine moisson, et dès aujourd'hui je m'engage à lui fournir du pain pendant le reste de sa vie.

Madame DE SANCI.

Le ciel, pour récompenser tant de bienfaits, vous bénira dans vos enfans.

Fin du Drame.

JULIE.

Maman, que cette pièce finit bien ! tout le monde est heureux.

Madame DE VALCOUR.

Lequel, suivant vous, était le plus heureux, monsieur de S. Bon, ou madame de Sanci ?

ANNETTE.

Il me semble que ce devait être madame de Sanci ; après avoir été pauvre, la voilà tout-à-coup dans un état d'aisance.

Madame DE VALCOUR.

J'en conviens ; mais ne sentez-vous pas aussi, mes enfans, que lorsqu'on a l'ame noble et sensible, il en coûte beaucoup de ne pouvoir s'acquitter d'un service qu'on nous a rendu, ni même témoigner sa reconnaissance à celui qui nous a fait du bien ?

JULIE.

Oui, maman, et c'était-là le cas de mon-

sieur de S. Bon ; aussi, comme il est content de pouvoir être utile à la femme et à l'enfant de son bienfaiteur !

Madame de Valcour.

Indépendamment du plaisir de passer de la pauvreté à l'aisance, madame de Sanci n'en éprouvait-elle pas un autre ?

Julie.

Oui, c'était de voir que le père et les enfans avaient le cœur si bon.

Madame de Valcour.

Sans doute ; quand la vertu des autres ne nous serait utile à rien, c'est toujours une très-grande satisfaction que de rencontrer des gens vertueux : le simple récit d'une belle action touche, intéresse un cœur sensible, et lui fait éprouver une partie du plaisir que l'homme de bien goûtait en la faisant.

Julie.

Je n'étais pas de l'avis de ma cousine, et je croyais que M. de S. Bon devait être le plus heureux des deux, parce que c'était lui qui faisait du bien à madame de Sanci.

Madame de Valcour.

Je suis bien aise que tu l'aies pensé ; mais

au fond, on peut les supposer également heureux, car la reconnaissance qu'éprouvait madame de Sauci, est un des sentimens les plus doux, quand le bienfaiteur est aussi noble, aussi délicat que l'était M. de S. Bon.

IX. ENTRETIEN.

Madame DE *VALCOUR, JULIE, ANNETTE.*

Madame DE VALCOUR.

VOICI, mes chers enfans, le conte que vous m'avez demandé : lisez-le, puis, tâchez de m'en dire la morale, c'est-à-dire, les vérités ou les leçons qu'il renferme.

LA PETITE REINE.

UN bon roi régnait dans une île, et se faisait aimer de tous ses sujets; il les gouvernait comme un bon père gouverne sa famille, avait soin de leur procurer ce qui leur était nécessaire, récompensait ceux qui employaient leurs talens à se rendre utiles aux autres, punissait ceux qui ne voulaient rien faire, et ceux qui faisaient du mal. Ce prince n'avait qu'un chagrin,

c'était de voir que Mira, sa fille unique, était encore très-ignorante à l'âge de douze ans, si étourdie, qu'elle oubliait les choses qu'on lui avait apprises, et si présomptueuse, qu'elle n'avait nulle envie de s'instruire, parce qu'elle se croyait déjà fort habile. Un jour Mira s'avisa de dire que tout irait bien mieux dans le royaume, si c'était elle qui en eût le gouvernement. On rapporta ce discours au roi, qui ordonna tout de suite qu'on fît venir la princesse. Au lieu de se fâcher et de faire des reproches à sa fille, il lui dit avec un air de bonté: vous devez un jour régner dans cette île, je crois qu'il serait à propos d'essayer si vous avez quelques-uns des talens nécessaires pour bien gouverner, vous pouvez faire cette expérience dans une île voisine de celle-ci. La géographie vous ennuie, m'a-t-on dit; cependant, vous n'ignorez pas, j'espère, que l'île Fortunée m'appartient; cette île est petite, mais fort peuplée; les habitans sont laborieux, industrieux, très-gais et très-attachés à leur maître. Désormais soyez leur souveraine; je vais donner ordre qu'on prépare un vaisseau qui vous conduise dans vos états. Adieu, madame, ajouta-t-il en souriant, et faisant à Mira une profonde révérence; je souhaite bien du plaisir à votre majesté dans

son petit royaume. Mira, très-surprise, ne croyait pas que le roi parlât sérieusement; mais elle vit bientôt que ce n'était pas pour badiner qu'il lui proposait d'être reine, car elle apprit qu'on arrangeait tout pour le départ. Le roi lui permit de se nommer une cour, c'est-à-dire, de choisir parmi ses connaissances quelques personnes pour l'accompagner dans cette île. Mira choisit une douzaine de jeunes gens à-peu-près de son âge. Ils sont si raisonnables, dit-elle à son père, qu'ils peuvent très-bien se passer, je vous assure, de leurs gouverneurs et de leurs gouvernantes. Le roi n'étant pas de cet avis, ordonna que tous ceux qui dirigeaient l'éducation de ces enfans, fussent du voyage. Mira voulut aussi des musiciens, un maître à danser pour diriger les bals, et une troupe de comédiens. Le jour du départ, elle répandit quelques larmes en prenant congé de son père; mais le plaisir de songer qu'on allait faire tout ce qu'elle voudrait, la consola bientôt de cette séparation. Le seul conseil que je vous donne, lui dit le roi en la quittant, c'est de suivre en tout les avis d'Ariste, gouverneur de l'île; c'est un des hommes que j'estime le plus, parce qu'il est éclairé, juste et bon. Vous ferez très-bien de le choisir pour votre premier ministre, c'est-à-dire, de le

consulter sur ce qu'il y a à faire pour le bien de vos sujets, et de le charger d'exécuter vos ordres. Mira aurait bien mieux aimé choisir Philinte pour son ministre, car ce jeune homme était de toute sa cour la personne qu'elle aimait le plus. Il dansait avec grâce, chantait avec goût, avait des manières agréables; mais du reste, aussi ignorant que Mira, il ne pouvait souffrir la lecture, et s'ennuyait des leçons que lui donnait son gouverneur. Il avait un très-grand défaut, c'était de dire des choses obligeantes qu'il savait n'être pas vraies; ordinairement, c'était pour plaire à Mira qu'il mentait ainsi; on appelle cela être flatteur. Par exemple, il lui répétait souvent qu'on l'admirait beaucoup, et qu'on disait, en parlant d'elle, que jamais il n'y avait eu de princesse plus parfaite. Cependant, il savait très-bien qu'on pensait tout le contraire, qu'on reprochait à Mira de ressembler bien peu à son père, puisqu'elle employait tout son tems à se promener, à jouer, à voir du monde et à donner des fêtes.

Arrivée dans son île, Mira vit d'abord une troupe de bergers et de bergères, qui formaient des danses, chantaient des chansons, et criaient: *vive la reine!* Tous étaient habillés de blanc, les jeunes filles

étaient ornées de rubans couleur de rose, et les garçons de rubans verts; ils semaient des fleurs sous les pas de la reine, et lui présentaient des bouquets. Mira, fort contente de ses sujets, leur fit donner de l'argent. Ariste la conduisit dans un joli petit château, préparé pour la recevoir. Toute la cour étant un peu fatiguée du voyage, on se coucha de bonne heure; mais la reine ordonna pour le lendemain une représentation de comédie, et un bal, suivi d'un grand souper. Le matin on se promena dans la petite ville qui environnait le château. Ariste fit remarquer à la reine l'air de contentement qui brillait sur tous les visages. C'est la présence de sa majesté qui en est l'unique cause, dit Philinte. Assurément, elle y contribue, reprit Ariste, mais je dois dire aussi que cette gaîté leur est naturelle: le roi leur a donné des lois si sages, qu'ils se regardent comme les heureux enfans du meilleur des pères. La joie et l'abondance règnent également dans les villages... Je veux voir aussi les habitans de la campagne, dit la reine: aussi-tôt les voitures prirent la route du hameau le plus voisin. La reine voyant un beau verger, dont les arbres étaient en fleurs, voulut se promener à pied. Elle entendit un bourdonnement, dont elle demanda la cause; on lui

dit que c'était celui des abeilles. Elle était alors près d'une ruche, et malheureusement un de ces insectes la piqua. Voilà d'horribles mouches, s'écria-t-elle, je ressens une douleur très-vive. Il faudrait, dit Philinte, chercher à détruire des insectes aussi nuisibles. Vous avez raison, dit la reine; ce n'est point à cause du mal qu'ils viennent de me faire, mais à cause de celui qu'ils feront à mes sujets... Mais, dit Ariste, ces piquures sont rares, et, après tout, ce mal n'est rien en comparaison de l'utilité qu'on retire des abeilles : vos sujets, Madame, ne peuvent s'en passer, car... Philinte alors se mit à éclater de rire. Comment, on ne pourrait pas se passer d'un insecte qui pique ? cela est bon à faire croire aux enfans. J'ordonne qu'on les détruise, dit Mira. Votre Majesté pourra s'en repentir, dit Ariste. Je prétends que mes ordres soient exécutés, ajouta-t-elle. Ariste soupira, et Philinte applaudit.

Le soir la reine s'amusa beaucoup au spectacle, puis au bal, qui dura jusqu'à deux heures après minuit. Parmi les dames d'honneur, il y en avait deux, qui, n'étant âgées que de dix ans, avaient coutume de se coucher de bonne heure et de souper frugalement. Mais le souper de la reine avait été si beau, et le bal si amusant,

qu'elles n'avaient pu se résoudre à écouter les avis de leurs gouvernantes. Le lendemain toutes les deux se trouvèrent malades ; le médecin fut appelé, et ordonna des remèdes. Quand on les leur présenta, elles refusèrent de les prendre ; la reine nous permet de faire tout ce que nous voulons, disaient-elles, et nous avons résolu de ne plus obéir qu'à elle. Cependant le mal empira, elles perdirent la gaîté, le sommeil et l'appétit, et l'une des deux eut un accès de fièvre. On avertit la reine que l'indocilité des petites malades pouvait avoir des suites très-fâcheuses, et Mira fut obligée d'ordonner à ses dames d'honneur d'écouter les conseils de leurs gouvernantes. Elles obéirent, et peu de tems après leur santé fut rétablie.

Un jour que la reine se promenait dans le jardin du château, elle observa que les chenilles avaient rongé les feuilles de plusieurs arbres. Voilà encore de bien vilains insectes, dit-elle à Philinte ; voyez tout le dégât qu'ils ont fait ici... Je crois, Madame, qu'il serait très-à-propos de leur faire la guerre, et promettre des récompenses à ceux qui travailleront à les détruire. — Ariste, dit la reine, soutiendrez-vous aussi qu'on ne peut se passer de chenilles ? Votre Majesté se souvient des abeil-

les, répondit le gouverneur : ici le cas est différent ; les chenilles que nous voyons sur ces arbres, nuisent sans faire aucun bien. — Je suis charmée, dit la reine, que vous ne preniez pas leur parti, car je veux qu'on détruise tout ce qui s'appelle chenille, je ne puis les souffrir. — La destruction ne sera pas générale, dit Ariste ; votre majesté n'ignore point que la chenille du ver à soie doit être exceptée. — Oh ! qu'importe le nom, dit Philinte tout bas à la reine ; votre majesté ne voit-elle point qu'Ariste ne songe qu'à la contredire. Je veux, dit Mira, qu'il en soit des chenilles comme des abeilles, et qu'on travaille tout de suite à en délivrer mon royaume.

J'aime bien ces allées et ces bosquets, dit la reine à son favori ; mais de voir du vert, et puis du vert, et toujours du vert, cela ennuie à la fin. Je voudrais avoir un berceau tout couleur de rose. Philinte, dès le lendemain, songea à satisfaire la reine. En visitant le jardin, il y observa un berceau garni de chevre-feuille, et dont le treillage était peint en verd ; il ordonna qu'on arrachât les feuilles et les fleurs, et qu'on peignît le bois en rouge. Puis il rassembla une multitude de roses artificielles, qu'il y fit attacher avec de longs rubans de la même couleur. La reine

trouva

trouva que rien n'était plus joli que ce berceau, et voulut qu'on y servît le dîner. Le soleil était très-ardent ce jour-là, et à peine fut-on resté un demi-quart-d'heure à table, que les uns se plaignirent de mal de tête, d'autres de mal aux yeux; on ne mangeoit pas; et tout était si éblouissant, qu'on ne distinguait plus rien. Un des chambellans plus sensé que le reste de la cour, conseilla à tout le monde de se lever, et d'aller reposer sa vue sur un beau gazon dans une allée bien sombre. On convint qu'il serait difficile de se promener le jour, si les feuilles au lieu d'être vertes, étaient couleur de rose.

La reine se plaisait tellement dans le château, qu'elle s'inquiétait fort peu de ce qui se passait dans le reste de l'île; sa vie s'écoulait dans une suite d'amusemens, et son plus grand soin était de les varier. Quelquefois cependant elle se promenait dans la ville, mais sa présence n'excitait plus la joie. Un jour elle s'en apperçut: je n'entends pas crier *vive la reine!* dit-elle à Philinte; quelle en peut être la raison? Mes sujets ne m'aimeraient-ils plus? — S'ils pouvaient ne pas aimer une pareille souveraine, dit le favori, ils ne mériteraient pas que vous prissiez la peine de les gouverner. Mira avait l'air un peu rêveur; mais

Philinte, pour la distraire, lui parla de danses et de spectacles; bientôt elle reprit sa gaîté et forma le projet d'une nouvelle fête. Ennuyée des bals ordinaires, elle voulut que toutes les personnes de sa cour s'habillassent en bergers et en bergères, et qu'on dansât dans un salon de verdure; elle recommanda sur-tout que les habits fussent très-élégans. On ne pourra les faire que de toile, lui dit sa première femme de chambre. —

Et d'où vient cela? —

C'est qu'il n'y a plus de taffetas dans toute l'île. —

Vous vous trompez sûrement, car plusieurs boutiques en étaient pleines lorsque je suis arrivée. —

Oui, Madame; mais actuellement ces boutiques sont fermées, et les marchands sont partis. —

Et par quelle raison? —

C'est qu'on ne peut plus fabriquer de taffetas dans le royaume, depuis que votre majesté a voulu qu'on détruisît toutes les chenilles. —

Mais quel rapport y a-t-il entre le taffetas et les chenilles? —

C'est qu'il y a une espèce de chenille qui fournit la soie, dont les taffetas et les belles étoffes sont fabriquées. Les mar-

chands qui en vendaient ici sont fils ou gendres de ceux qui les fabriquaient, et ne pouvant se résoudre à se séparer de leur famille, tous ensemble ont quitté l'île.

Le soir du même jour, au lieu d'éclairer les appartemens de bougies, on ne vit sur tous les lustres et sur toutes les tables, que des chandelles de suif. Quelle horreur est cela ! s'écria la reine ; pourquoi ce changement ? — C'est, répondit-on, qu'il n'y a plus de bougies à trouver dans cette île. Cela n'est pas possible, dit-elle; qu'on fasse venir Ariste. Ne m'avez-vous pas dit, monsieur le gouverneur, qu'on fabriquait des bougies dans mon royaume? —Oui, Madame, autrefois.—Et d'où vient n'en fait-on plus ? — Parce que votre majesté a voulu qu'on détruisît les abeilles. Philinte se mit à rire ; et la reine demanda avec surprise, quel rapport il y avait entre les abeilles et les bougies ? Les abeilles, dit Ariste, font la cire dont les bougies sont composées: —

Et à quoi s'occupent à présent ceux qui fabriquaient des bougies, demanda la reine? —

Ces pauvres gens voyant qu'on leur ôtait les moyens de travailler, ont pris la résolution de sortir du royaume. Si votre ma-

jesté voulait faire le tour de l'île comme elle l'a fait à son arrivée, elle y trouverait bien du changement. Philinte voulut plaisanter, mais la reine lui imposa silence d'un ton très-sérieux. Le lendemain matin, elle fit appeler Ariste, et monta en voiture avec lui. Vous aviez bien raison, dit-elle, de m'annoncer du changement : plus de gaîté, plus de chansons comme autrefois... Mais, que vois-je, des mendians ! comme leurs habits sont en lambeaux ! La reine tira sa bourse et leur donna de l'argent. — Autrefois, dit Ariste, personne ne mendiait ici. Le roi a fait construire une grande maison en faveur des pauvres; on y soigne les vieillards et les infirmes, et les jeunes gens y travaillent à divers ouvrages. Mais depuis que votre majesté a permis à tous les enfans de l'île, qui auraient douze ans accomplis, de faire tout ce qu'ils voudraient, plusieurs étourdis ont quitté la maison de leur père; d'autres, la maison de charité; et comme ils ne sont pas en état de gagner leur vie, les voilà réduits à mendier leur pain. — Mais, dit la reine, autrefois il y avait une foule de monde dans la principale rue de cette ville; elle est presque déserte aujourd'hui. — Cela vient de ce que les marchands, les fabricans, leurs ouvriers, leurs commis et leurs familles ont

quitté l'île. Les tailleurs et les cordonniers qui faisaient des habits et des souliers pour tous ces gens-là, s'affligent de n'avoir plus rien à faire, et vont bientôt à leur tour abandonner ce royaume. Les paysans qui fournissaient de la farine, des légumes, du lait, du beurre à tous ceux que je viens de nommer, sont très à plaindre aussi... Qu'ai-je fait, dit la reine ? pourquoi ne suis-je pas restée à la cour de mon père ! ô combien je suis punie de ma présomption ! Dès demain je veux quitter cette île. Ariste, je vous en conjure, préparez tout pour mon départ. La reine s'embarqua bientôt après avec toute sa cour, et arriva sans accident dans la capitale du grand royaume. Aussi-tôt qu'elle vit le roi, elle se jeta à ses pieds. — Quoi ! ma fille, vous voilà de retour ? d'où vient quittez-vous vos états ? vous ennuyez-vous d'être reine ? — Ah ! mon père, dit Mira en versant des larmes, jamais il n'y eut de souveraine plus à plaindre que moi, car j'ai rendu mes sujets malheureux. L'île *Fortunée* ne mérite plus ce nom, depuis qu'elle a été gouvernée par un enfant ; elle était fort peuplée quand j'y suis venue ; aujourd'hui elle est presque déserte. Je vous prie, mon père, de faire vendre tous mes diamans, et d'en envoyer le prix aux habitans qui

sont restés dans l'île, afin de réparer une partie de mes torts; si je savois où sont allés les autres... — Rassurez-vous, ma fille, dit le roi en l'embrassant, le mal n'est pas si grand que vous croyez, je suis instruit de tout. Je prévoyois que vous feriez des fautes; mais, j'avais pourvu en même tems aux moyens de les réparer. Ceux de vos sujets qui ont quitté l'île, sont venus se réfugier dans mon royaume par l'ordre d'Ariste; on a eu soin d'eux, rien ne leur a manqué, et dès demain ils retourneront dans leur patrie. Vous avez le cœur bon, ma chère Mira, et n'avez fait du mal qu'en croyant faire du bien. Cela vous apprend combien il importe aux princes de s'instruire, de consulter les gens éclairés, et sur-tout de n'avoir pas trop bonne opinion d'eux-mêmes. Les fautes des particuliers ne peuvent guère nuire qu'à un petit nombre de personnes; mais les fautes des princes nuisent à tout un état. Mira profita de cette leçon, employa la plus grande partie de son tems à l'étude, et défendit à Philinte de se présenter devant elle.

JULIE.

Maman, vous souhaitiez que nous vous dissions la morale de cette histoire, mais ne se trouve-t-elle pas à la fin?

Madame DE VALCOUR.

En partie.

JULIE.

Vous avez raison, toute la morale n'y est pas, car cette histoire nous apprend encore que la flatterie est très-dangereuse, et que les flatteurs sont bien méprisables.

ANNETTE.

Oui, car sans Philinte, cette pauvre petite reine aurait fait bien moins de fautes.

JULIE.

Je me rappelle qu'on jouait un jour ici au jeu des comparaisons: vous demandiez à quelqu'un, maman, *à quoi comparez-vous ma pensée?* Il répondit: *au médisant;* votre pensée était *le flatteur*; et quand il fallut trouver la ressemblance et la différence qu'il y a entre ces deux caractères, vous dites: le médisant et le flatteur nuisent tous les deux, voilà la ressemblance; le premier, en disant du mal; le second, en disant du bien, voilà la différence.

Madame de Valcour.

Lequel, à votre avis, fait le plus de mal des deux?

Annette.

Mais je crois que c'est le médisant.

Madame de Valcour.

Quelquefois le flatteur est plus dangereux encore : le médisant découvre nos défauts ; l'autre, en les déguisant à nos propres yeux, nous empêche de nous en corriger. Mais, revenons à l'histoire de la petite reine ; elle apprend aussi que certaines choses qui paraissent nuisibles au premier coup-d'œil, sont au fond très-avantageuses, et qu'ainsi il faut supporter patiemment le petit mal qu'elles occasionnent, à cause du plus grand bien qu'elles procurent.

Julie.

Les tempêtes, les orages, par exemple.

Annette.

Mais vous plaisantez, ma bonne amie... les tempêtes qui renversent les cheminées et brisent les vaisseaux ; la foudre qui consume quelquefois des édifices, qui...

Madame DE VALCOUR.

Eh bien, ces maux-là ne sont pas comparables aux biens qui en résultent. Si l'air n'était fortement agité par le vent, il se corromprait, et nous serions exposés à de funestes maladies. Les orages d'été qui servent à rafraîchir, à purifier l'air, sont ordinairement accompagnés de pluies abondantes; ces pluies, en humectant la terre, nourrissent les plantes, font croître les herbes, les légumes et les fruits dont les hommes et les animaux se nourrissent.

JULIE.

Je ne sais, maman, si je me trompe; mais je crois avoir entendu dire que les volcans même étaient utiles.

Madame DE VALCOUR.

Assurément, ils sont utiles à la conservation de notre globe, et servent encore à le fertiliser.

ANNETTE.

Qu'est-ce qu'un volcan?

Madame DE VALCOUR.

On donne ce nom à de grandes ouvertures qui se trouvent sur quelques hautes montagnes, d'où sortent des torrens de

fumée, des nuées de cendres, quelquefois des pierres et des matières embrasées.

Annette.

Cela doit être bien effrayant; mais, sans doute, ces volcans sont dans des pays inhabités?

Julie.

Vous vous trompez, ma cousine; deux des principaux volcans, ceux du *Vésuve* et de l'*Etna*, sont en Italie, dans un pays très-beau et très-peuplé; le mont *Hécla*, qui est aussi un volcan, est en Islande; et quoiqu'il fasse très-froid dans cette île, elle est habitée.

Madame de Valcour.

Une autre fois je vous ferai la description de la manière dont on y vit. Je vous expliquerai aussi plus en détail une autre vérité que présente le conte de la petite reine, c'est que les hommes réunis en société ont tous besoin les uns des autres.

X. ENTRETIEN.

Madame DE *Valcour*, JULIE, *Annette*.

ANNETTE.

DEPUIS deux ou trois jours, ma tante, vous n'avez guère causé avec nous.

JULIE.

Je parie que maman s'est pourtant occupée de nous; elle a beaucoup écrit, et j'imagine qu'elle a composé ou traduit quelque chose pour notre usage.

Madame DE VALCOUR.

Tu as bien deviné : voilà un drame imité de l'allemand.

JULIE.

Oh! maman, que je suis contente!

Madame DE VALCOUR.

Ce n'est pas tout. Je sais que vous aimez l'histoire naturelle, et voilà un entretien sur les quadrupèdes.

JULIE.

L'avez-vous traduit, maman?

Madame de Valcour.

En partie. J'y ai fait de grands changemens; j'ai beaucoup retranché et beaucoup ajouté. Adieu, mes chers enfans, mes affaires m'obligent de vous quitter; mais je vous laisse ces écrits, vous avez encore le tems de lire l'un des deux. (*Elle sort.*)

Julie.

Je suis affligée de ce que maman nous quitte.

Annette.

Et moi aussi.

Julie.

Lisons pour nous consoler. Mais, que lirons-nous d'abord?

Annette.

Ce que tu voudras.

Julie.

Lisons le drame.

Annette.

Volontiers; cependant l'autre sera peut-être plus instructif?

Julie.

Oh! je te réponds que le drame nous instruira aussi.

ANNETTE.

Mais ceux qui parlent dans les comédies n'ont jamais existé.

JULIE.

J'en conviens, mais ils disent des choses qui sont vraies, sans quoi ils n'amuseraient pas.

ANNETTE.

Ce que tu dis-là me rappelle deux vers que j'ai appris :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.

Lisons donc à présent.

LE PAYSAN GÉNÉREUX (1);

DRAME.

Personnages.

Monsieur DE PREVERT, riche gentilhomme.
Madame DE PREVERT, sa femme.
AUGUSTIN, PAULINE, } Enfans de monsieur et de madame de Prevert.
CHARLOT, fils de leur jardinier.

La scène est dans un pavillon du jardin.

SCÈNE PREMIERE.

Monsieur DE PREVERT, Madame DE PREVERT.

Monsieur DE PREVERT.

QUE je suis content de me retrouver ici! Il faut pourtant avouer que la ville, avec toute sa magnificence, ne saurait nous dédommager des beautés de la nature, qu'offre le séjour des campagnes.

(1) L'original se trouve dans l'*Ami des enfans.* (*Der Kinder Freund.*)

Madame DE PREVERT.

Vous avez raison ; moi aussi, je ne suis pas mécontente de l'échange ; ce n'est qu'à cause de nos enfans que je pourrais y avoir regret.

Monsieur DE PREVERT.

A cause de nos enfans ? eh ! qu'y perdent-ils ? je croyais que le bon air, la liberté, l'aspect de la nature....

Madame DE PREVERT.

Fort bien ; tout cela peut être favorable à leur santé, mais leur esprit....

Monsieur DE PREVERT.

Et que leur manquera-t-il à cet égard ? ne recevront-ils pas les mêmes instructions de leur gouverneur ? et l'honnête maître d'école, que j'ai placé dans le village, ne pourra-t-il pas leur apprendre l'écriture, l'arithmétique, et à toucher le clavecin ?

Madame DE PREVERT.

Mais, qui les formera à la politesse, aux bonnes manières ? ce ne sera sûrement pas l'exemple et la société de Charlot ?

Monsieur DE PREVERT.

Je vois où vous en voulez venir. Si la vraie politesse consiste à savoir compasser une révérence avec art, sans doute ce n'est pas de Charlot qu'ils pourront l'apprendre,

et je ne voudrais pas que notre fils le prît pour modèle à cet égard ; mais pour ce qui est de la société, puisqu'il a besoin d'un camarade, je ne vois pas d'où vient que Charlot ne pourrait pas être le sien, tout aussi bien que le fils d'un gentilhomme.

Madame DE PREVERT.

Quoi ! un fils de jardinier, un garçon mal élevé, un polisson ?

Monsieur DE PREVERT.

Je sais très-bien qu'il est fils d'un jardinier ; mais qu'il soit polisson ou mal élevé, voilà ce que j'ignore. J'ai souvent causé avec lui ; et autant que je puis en juger, il est bon, honnête, et a de l'élévation dans l'ame.

Madame DE PREVERT.

Et des manières fort distinguées ?

Monsieur DE PREVERT.

Et bien ! qu'Augustin lui en apprenne de meilleures.

Madame DE PREVERT.

A merveille ! après qu'il aura pris de lui les mauvaises.

Monsieur DE PREVERT.

C'est toujours l'objection de notre orgueil. Nous éloignons nos enfans de ceux des pauvres, sous prétexte que le commerce

merce de ceux-ci leur fera du mal. Ne serait-il pas plus humain et plus généreux de souffrir ce commerce, afin que les nôtres puissent faire du bien à ceux qui ont moins de lumières? Mais j'ai bien peur que l'enfant du pauvre ne gagnât pas autant qu'on pourrait le croire dans la société des enfans du riche.

Madame DE PREVERT.

J'espère pourtant que vous ne mettez pas les nôtres au-dessous de ceux du peuple? Ordinairement on voit les enfans ressembler à leurs pères, et ceux des gens du peuple doivent se ressentir de la bassesse de leur condition.

Monsieur DE PREVERT.

J'en conviens; les gens du peuple ont leurs défauts: d'ordinaire ils sont impolis, grossiers, un peu intéressés; mais les gens de condition n'ont-ils pas les leurs? leur politesse est-elle bien sincère; ne sont-ils pas souvent flatteurs, égoïstes, orgueilleux? En vérité, quand je compare les vertus des uns et des autres, et que je découvre, chez les gens d'une condition obscure, plus de bonne-foi, plus de candeur, plus de patience, plus d'amour pour le travail, plus de courage dans l'infortune, plus d'humanité et de constance, je ne vois guère ce

que les gens de qualité peuvent mettre dans la balance, d'autant plus que leurs vertus, au lieu de partir d'un bon principe, n'ont souvent d'autre source que la vanité.

Madame DE PREVERT.

Il faut avouer que les gens du peuple ont en vous un avocat très-zélé; et vous inspirerez à Augustin des sentimens bien nobles, si au lieu de lui faire sentir les prérogatives de sa naissance et de son rang, vous l'entretenez d'idées pareilles.

Monsieur DE PREVERT.

Je lui ferai adopter les idées que j'ai moi-même; savoir, que nous sommes naturellement égaux, et qu'il viendra un tems où cette égalité se rétablira; que, dans ce monde, la diversité des conditions est un effet du hasard, et que si une illustre naissance accorde quelques priviléges, ce n'est qu'à force de vertus que nous pouvons les mériter, et qu'ils font un engagement à nous élever au-dessus même de notre naissance.

Madame DE PREVERT.

Et c'est pour y disposer Augustin, que vous voulez qu'il soit témoin des espiégleries de Charlot?

Monsieur DE PREVERT.

Aussi-tôt qu'on me prouvera que Charlot est un mauvais sujet, je saurai le parti que je devrai prendre. Mais, après tout, quel est le but de tout cet entretien? Dois-je renoncer, à cause de cet enfant, à passer l'été dans mes terres? ou bien dois-je exiger du père qu'il se prive de son fils, parce qu'il peut avoir quelque commerce avec le nôtre? ou bien enfin, faut-il pour cette raison chasser un honnête domestique, qui a toujours bien rempli ses devoirs?

Madame DE PREVERT.

Eh! non; pouvez-vous m'attribuer des prétentions aussi déraisonnables? J'aurais seulement voulu que vous eussiez empêché notre Augustin de se familiariser avec ce garçon. Au lieu de cela, j'apprends que vous permettez qu'il passe avec lui ses heures de récréation; qu'il courre avec lui dans la prairie, laboure et travaille dans le jardin, grimpe sur les arbres, que sais-je, moi? en un mot, qu'ils s'occupent ensemble à mille choses inutiles pour Augustin. Bien plus, j'apprends qu'aussi-tôt que le précepteur sera arrivé de la ville, vous souffrirez que le petit rustre assiste à quelques-unes des leçons qu'on donne à nos enfans.... Jamais je n'aurais pu le croire,

si Charlot lui-même ne m'avait dit en avoir reçu de vous la promesse.

Monsieur DE PREVERT.

Non-seulement je l'ai promis, mais je suis très-décidé à lui tenir parole.... Que trouvez-vous dans tout cela de si étrange ?

Madame DE PREVERT.

C'est à-peu-près comme si je voulais jeter au coq sur son fumier une perle, au lieu d'un grain de froment.

Monsieur DE PREVERT.

La comparaison n'est pas heureuse; Charlot a de l'intelligence, beaucoup de bon-sens, et un vif desir de s'éclairer. Déjà il a des idées justes sur plusieurs objets, et il a plus profité du peu d'instructions qu'il a reçues, que tel autre qui a mille fois plus de secours. La société fait naître l'émulation, et celle-ci les progrès.... D'ailleurs, n'est-ce pas une bonne action que de contribuer à l'éducation d'un enfant pauvre, quand on le peut sans se faire tort à soi-même ?

Madame DE PREVERT.

Sans se faire tort ? vous avez beau dire, vous n'envisagez que le bien de ce garçon, sans penser au mal qui peut en résulter

pour nos enfans. Nous verrons quelles en seront les suites !

Monsieur DE PREVERT.

Oui, nous verrons... Au reste, je vous promets qu'à la première preuve que me donnera Charlot, je ne dis pas de méchanceté ou de bassesse, mais seulement de légèreté et de malice, défauts cependant bien pardonnables à son âge, je romprai tout commerce entre lui et mes enfans. Cette promesse suffira, j'espère, pour vous tranquilliser. (*Il sort.*)

SCENE II.

Madame DE PREVERT, *seule.*

FORT bien, et j'espère que l'occasion de nous en débarrasser se présentera bientôt.... Mon pauvre mari a de si singulières idées sur l'égalité des hommes, qu'il traite ses propres domestiques avec presque autant d'égards que s'ils étaient ses pareils; et à présent, le voilà qui s'avise de faire d'un fils de paysan, le camarade du sien. Oh ! il faut que je vienne à bout de lui prouver.....

SCENE III.

Madame DE PREVERT, PAULINE.

Madame DE PREVERT.

AH! c'est toi, Pauline?.... qu'apportes-tu, ma fille.

PAULINE.

Rien, maman. Je comptais bien cependant vous présenter un bouquet, et j'avais commandé à Charlot de s'en faire donner un par son père, mais le rustaut n'est pas encore de retour.

Madame DE PREVERT.

Parle avec plus de respect de ton futur camarade, de ton émule.

PAULINE.

Lui, mon camarade, mon émule? oh! qu'il ne m'approche pas de trop près!

Madame DE PREVERT.

Comment, tu veux résister à la volonté de ton père?

PAULINE.

Oh! vous dites cela pour badiner! sûrement il ne voudra pas que nous nous abaissions jusques-là.

Madame DE PREVERT.

Oui, il le veut. Aussi-tôt après l'arrivée de votre gouverneur, Charlot assistera à quelques-unes de vos leçons; il prendra aussi celle d'écriture, tiendra compagnie à ton frère dans ses heures de récréation; en un mot, il sera traité comme un petit gentilhomme.

PAULINE.

Comme un petit gentilhomme ! Fort bien ! Il est heureux que notre jardinier n'ait pas une petite princesse de mon âge, sans doute elle deviendrait aussi ma compagne.

Madame DE PREVERT.

Eh bien, notre garde-chasse a deux filles, tu n'es pas sûre....

PAULINE.

Oh! qu'elles essaient de se familiariser avec moi, je leur en ferai bien passer l'envie !

Madame DE PREVERT.

Va, tu n'as rien à craindre; tu sais que je me suis réservé le soin de régler ce qui te concerne, et je m'y opposerais.

PAULINE.

Papa est trop bon, et vous m'avez toujours dit qu'il oubliait trop son rang, et ne

mettait pas assez de différence entre les hommes.

Madame DE PREVERT.

Assurément ; mais je pense que je mettrai bientôt fin à vos liaisons avec Charlot. Ton père m'a promis qu'il serait renvoyé à la première espiéglerie ; et sans doute que nous ne tarderons pas à le trouver en faute.

PAULINE.

Oh ! je vous en réponds, maman, peut-être même avant ce jour ; et je vous assure que j'aurai l'œil sur lui. L'automne dernier, quand nous vînmes ici pour quelques semaines, il ne s'est point passé de jours qu'il n'ait fait quelque tour d'espiégle ; tantôt il nous prenait ceci, tantôt cela ; vous pouvez vous souvenir qu'on voyait disparaître plusieurs de ces belles poires que vous aimez tant ; eh bien, c'est Charlot qui les cueillait, quoique papa voulût toujours, ou l'excuser ou n'en rien croire.

Madame DE PREVERT.

Si quelque chose de pareil arrive, ne manque pas de m'en avertir, et recommande la même chose à ton frère. Je vais passer quelques instans dans ma petite ménagerie ; la fermière vient de me dire qu'il

y a une couvée de dindonneaux, et je me fais un plaisir de les voir. Viens-tu avec moi ?

PAULINE.

Tout-à-l'heure, maman, je voudrais seulement attendre ici Charlot, qui doit m'apporter un bouquet pour vous.

Madame DE PREVERT.

Fort bien, nous irons ensuite faire un tour de promenade. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

PAULINE, seule.

SI maman n'était là pour avoir soin de notre honneur, je crois en vérité que papa nous enverrait à l'école avec les filles et les garçons du village.

SCENE V.

AUGUSTIN, PAULINE.

AUGUSTIN, *hors d'haleine.*

AH!... ah!... ah!...

PAULINE.

Eh bien, qu'est-ce ? que s'est-il passé ?... pourquoi as-tu couru de la sorte ?

AUGUSTIN.

Ah ! figure-toi... le malheur qui m'est arrivé... je n'en puis plus.

PAULINE.

Dis donc ce que c'est.

AUGUSTIN.

Je suis entré dans le poulailler, parce que j'étais curieux de voir les petits dindonneaux....

PAULINE.

La curiosité te fait souvent faire des sottises.

AUGUSTIN.

Je suis à peine entré pour en attrapper un, que la poule d'inde s'élance en fureur sur moi ; je veux me défendre, et je saisis une perche que j'apperçois dans un coin ; elle est trop pesante, elle m'échappe.... et en tombant, écrase quatre ou cinq dindonneaux, quatre, cinq et davantage peut-être, car je me suis vîte enfui, et dans mon angoisse je n'ai pas eu le tems de les compter.

PAULINE.

Voilà une belle affaire ! Tu sais que maman s'en faisait une fête, et précisément à l'heure qu'il est, elle va voir cette jeune couvée.

AUGUSTIN.

Oh! ma sœur, dis-moi ce que je dois faire. Comme je vais être grondé! peut-être même battu!

PAULINE.

Au moins tu mériterais de l'être.... Combien ta curiosité, ton imprudence, te font faire de fautes!

AUGUSTIN.

Tout ce que tu dis-là ne sert à rien, il s'agit de m'aider.

PAULINE.

Ecoute, il me vient une idée, c'est le vrai moyen de te sauver le châtiment, et qui plus est, l'histoire fera grand plaisir à maman.

AUGUSTIN.

Dis donc vîte ce que c'est!

PAULINE.

Accusons Charlot d'avoir fait tout le mal.

AUGUSTIN.

Bon! Charlot n'est pas un imbécille.

PAULINE.

Oh! Charlot est un bon garçon, nous viendrons à bout de l'y faire consentir; tu sais que l'automne passé, il prenait sur

son compte les poires que nous mangions, nous autres.

AUGUSTIN.

Non, Pauline, cela ne se peut pas, le pauvre garçon me ferait pitié, et ce serait mal à nous.

PAULINE.

Eh bien, que monsieur mon frère cherche un meilleur moyen, si celui-ci ne lui convient point; après tout, que m'importe à moi; préparez votre ame à la patience, car vous serez rudement châtié!

AUGUSTIN, *rêveur.*

Sans doute.... il est vrai.... je voudrais bien en être quitte....

PAULINE.

Qu'est-ce qu'une paire de soufflets ou quelques coups de bâton pour un rustre tel que Charlot? Va donc, et tu feras plaisir à notre maman qui cherche un prétexte pour l'éloigner, à cause que papa veut qu'il assiste à nos leçons.

AUGUSTIN.

A nos leçons? mais j'en suis bien aise; et en ce cas-là, je les prendrai une fois plus volontiers.

PAULINE.

Fi! et toi aussi, tu as l'ame assez basse

pour vouloir faire ton camarade d'un lourdaut de paysan? Adieu, arrange-toi comme tu voudras. (*Elle fait semblant de sortir.*)

AUGUSTIN.

Mais ne te fâche donc pas d'abord. Ecoute, ma sœur, si Charlot voulait....

PAULINE.

Qu'il le veuille ou non, je te dis qu'il faut que cela soit. Fais seulement semblant d'être bien en peine, et laisse-moi le soin du reste.

AUGUSTIN.

Oh! il est sûr que je le dédommagerai. La plus belle pièce d'or que j'aie en réserve....

PAULINE.

Va, tu es aussi simple que Charlot lui-même.... Mais le voilà qui vient.

SCÈNE VI.

AUGUSTIN, PAULINE, CHARLOT, avec une corbeille remplie de fleurs.

PAULINE.

Eh bien! tu arrives à la fin. Il y a longtems que monsieur se fait attendre.

CHARLOT.

Je ne le croyais pas! au moins, je me suis dépêché tant que j'ai pu.... mais aussi j'apporte non-seulement un bouquet pour madame, mais un autre pour vous, et puis un autre pour monsieur Augustin.... (*Il leur en donne à chacun.*) Tenez.... A présent où est madame?

PAULINE.

Je le lui remettrai bien; donne seulement.... (*Elle sent un des bouquets et le jete à terre.*) Fi! va-t-en avec tes vilaines fleurs.

AUGUSTIN.

Mon bouquet sent très-bon!.... Eh bien! si tu ne le veux pas, je le prendrai moi. (*Il ramasse le bouquet qu'elle a jeté.*)

CHARLOT.

De vilaines fleurs! Je ne l'aurais pas cru; c'est pourtant ce que nous avons de mieux: des violettes, des giroflées jaunes, des belles-de-nuit, des oreilles-d'ours, un peu de mélisse... tout ce qu'on a à la campagne!... sans doute vous avez des plus belles fleurs en ville?

PAULINE.

Oui, nous en avons de plus belles! Des hyacinthes, des roses, des œillets....

CHARLOT.

Oh! nous les avons aussi, mais non pas à l'heure qu'il est; les premières sont passées, et les autres viendront dans quinze jours.

PAULINE.

Tais-toi. Tes fleurs ne valent rien.

CHARLOT.

J'en suis fâché! Après tout, le bouquet est en bonnes mains, et je vois que notre jeune monsieur ne me méprise point.

PAULINE.

Oui, votre jeune monsieur sait bien ce qu'il fait dans ce moment. Il a peur pour ses joues, mon pauvre frère.

CHARLOT.

Comment? qu'est-ce, monsieur Augustin? il a peur! et de quoi donc?

AUGUSTIN.

Ah! sans doute.... je t'ai joué un mauvais tour....

CHARLOT.

Hom!... ce n'est pas le premier.

PAULINE.

Ecoute, quand tu parles à un de nous, que ce soit avec le respect qui te convient. Entends-tu?

CHARLOT.

Mais il le dit lui-même! que sais-je moi ce qu'il a fait!

AUGUSTIN.

Ah! je recevrai de rudes coups de papa et de maman.

CHARLOT, *avec le ton de la pitié.*

Non, non, mon bon monsieur, il ne faut pas que cela soit.... Mais qu'a-t-il donc fait?

AUGUSTIN.

J'ai.... j'ai tué cinq ou six des petits dindonneaux de maman.

PAULINE.

Et tu sais qu'elle se faisait un plaisir d'en avoir!

CHARLOT.

Oh! cela est bien fâcheux! J'ai pitié de ces pauvres petites bêtes... Mais comment cela est-il arrivé? pour moi je n'aurais pas eu le cœur d'en tuer un seul; et six! six!

PAULINE, *le contrefaisant.*

Et six! six! le nigaud a pitié des *pauvres petites bêtes*, et non pas du pauvre Augustin.

AUGUSTIN.

La poule d'inde voulait me mordre; j'ai saisi

saisi une perche, elle m'est échappée de la main.....

CHARLOT.

Je comprends à l'heure qu'il est; la perche en tombant aura écrasé les oiseaux..... sans doute c'est malheureux, car nous ne pouvons pas faire d'autres dindonneaux !

AUGUSTIN.

C'est-là ce qui m'afflige !

PAULINE.

L'imbécille ! comme si nous ne le savions pas aussi bien que lui !

CHARLOT.

Mais n'y aurait-il pas moyen de vous sauver..... (*Augustin fait semblant de pleurer.*) Ah ! ne pleurez pas, monsieur Augustin, ne pleurez pas, car vous me feroz pleurer aussi.

AUGUSTIN.

Eh bien, qu'y a-t-il donc à faire?

PAULINE.

Enfin, il viendra à bout de le comprendre.

CHARLOT.

Apparemment comme nous l'avons déjà fait d'autres fois .... que je prenne la faute sur mon compte ?

PAULINE, *à part.*

Nous y voilà. A présent, je vais courir bien vîte auprès de maman, et lui dire que c'est Charlot qui l'a fait.

AUGUSTIN.

Mais, mon pauvre Charlot, c'est toi alors qui seras battu.... Non, je ne puis m'y résoudre.

CHARLOT.

Bon, je suis fait comme çà.... j'aime mieux souffrir, que de voir souffrir les autres. Quand on donne le fouet à ma petite sœur, et que je l'entends crier, ça me fait tant de peine que je pleure aussi, et j'ai déjà souvent prié notre mère de me châtier pour elle.

AUGUSTIN.

Oh! le bon Charlot!... Ecoute, aussitôt que papa me donnera de l'argent, tu peux compter que tu l'auras.... Mais je pense que j'ai encore une pièce de six sous en poche.... (*Il cherche.*) oui, en vérité! Tiens. (*Il la lui présente.*)

CHARLOT.

Je ne prendrai rien! Croyez-vous donc que je me ferai payer pour me laisser battre?.... Mais je veux bien souffrir de l'être pour l'amour de vous. Je sais pour-

tant que je serai presqu'assommé par mon père.... Mais enfin, il le faut.

AUGUSTIN.

Presqu'assommé, dis-tu?..... Non; Charlot, en ce cas-là j'aime mieux....

CHARLOT.

N'importe, il faut prendre son parti.... Je vais..... restez seulement ici, monsieur.... (*Il sort.*)

AUGUSTIN, *seul, il a l'air triste et rêveur.*

Le pauvre Charlot! il va être sûrement bien maltraité. Mais est-ce bien fait à moi de consentir que ce bon garçon, qui m'est si attaché, qui est si innocent.... et combien de fois déjà l'automne passé n'a-t-il pas été châtié pour l'amour de moi! Non... je ne devrais absolument pas le souffrir, plutôt recevoir une grêle de coups.... Oui, mais les coups font mal.... cependant.... peut-être en serai-je quitte pour quelques soufflets, au lieu que le pauvre garçon.... je veux donc.... Ah! c'est papa....

SCENE VII.

Monsieur DE PREVERT, *AUGUSTIN; plein de remords et d'inquiétude.*

Monsieur DE PREVERT.

RIEN au monde ne pouvait m'arriver de plus désagréable! Et cela précisément après la petite dispute que j'ai eue avec ma femme au sujet de ce garçon..... (*Il apperçoit Augustin.*) Ah! je viens d'apprendre un beau tour de Charlot; étais-tu avec lui quand cela s'est passé?

AUGUSTIN.

Moi, papa?.... qu'est-ce donc?

Monsieur DE PREVERT.

Quoi, tu n'en sais rien? il a tué quelques dindonneaux.

AUGUSTIN.

Ah! oui.... avec une perche!

Monsieur DE PREVERT.

Je donnerais bonne chose pour que cela ne fût point.... Mais Pauline!... elle a perdu toute ma tendresse par l'air de triomphe et de joie avec lequel elle est venue annoncer cette nouvelle à ta mère. (*Il apperçoit l'anxiété d'Augustin.*) Mais

qu'as-tu, toi? d'où vient cet air d'angoisse?

AUGUSTIN.

Le pauvre Charlot.... me fait pitié...; il sera sévérement traité par son père!

Monsieur DE PREVERT.

Sans doute; et je suis bien-aise de voir que tu en aies compassion. Après tout, il faut qu'il subisse la peine de son étourderie, car ce n'est point méchanceté, j'en suis sûr. Mais il dérange tout le plan que j'avais formé en sa faveur. Je pense, Augustin, que tu aurais été bien aise de prendre quelques-unes de tes leçons avec lui; je voulais aussi prier ton gouverneur de lui donner des soins.

AUGUSTIN.

Oh! mon papa! cela ne peut-il pas encore avoir lieu? ce serait pour moi une joie extrême.

Monsieur DE PREVERT.

Non pas à présent.

AUGUSTIN.

Et pourquoi pas?

Monsieur DE PREVERT.

Parce que j'ai promis à ta mère, qui a ses raisons pour ne pas goûter mon plan, que j'y renoncerais à la première espié-

glerie de Charlot.... Il ignore encore, le pauvre garçon, le tort qu'il vient de se faire. Cette envie de s'instruire, que j'ai souvent apperçue en lui, ne pourra pas être satisfaite, et il en souffrira plus que des coups de bâton qu'il va recevoir.....

AUGUSTIN, *à part, en se frappant le front.*

Ah ! c'est moi qui suis cause de tout !

Monsieur DE PREVERT.

Que dis-tu ?

AUGUSTIN.

Permettez, mon papa, que j'aille vîte trouver maman et le père de Charlot, afin de le prier qu'on ne le châtie pas trop rudement ; oh ! laissez-moi aller !

Monsieur DE PREVERT.

Tu as raison, j'aurais dû moi-même y penser. Va, cours !

(*Augustin sort.*)

SCENE VIII.

Monsieur DE PREVERT, *seul.*

VA, mais on ne te saura pas gré de ton bon cœur. Je suis vraiment chagrin de cette aventure !.... Quoi ! parce qu'il a

été léger, imprudent, étourdi; parce qu'il a les défauts de son âge, cet honnête garçon sera privé du bien que je voulais lui faire? Non, je tâcherai de trouver quelque remède à cela, pour ne pas déranger aussi les autres vues que je me proposais en même-tems..... (*Il voit venir madame de Prevert.*) Ah! je l'avais bien pensé....

SCENE IX.

Monsieur DE PREVERT, *Madame* DE PREVERT.

Madame DE PREVERT.

EH bien, que dites-vous de ce qui est arrivé?

Monsieur DE PREVERT.

Rien que ce qu'on doit dire en pareil cas; ce n'est pas la peine d'en parler.

Madame DE PREVERT.

Cela est insoutenable! mais j'avais prévu que vous voudriez encore l'excuser.

Monsieur DE PREVERT.

C'est qu'il est excusable; il a fait ce que tout autre eût fait à sa place; seulement il a manqué de prudence: la poule l'attaquait, il a cherché à se défendre....

Madame DE PREVERT.

Et il a détruit tout le plaisir que je me promettais de cette jeune couvée.

Monsieur DE PREVERT.

Sans doute vous y donnez une autre interprétation ; vous appelez méchanceté ce que je nomme imprudence, étourderie d'enfant.

Madame DE PREVERT.

Quoi ! vous l'excuserez toujours ! Après tout, peu m'importe à moi que vous le regardiez comme un modèle de toutes les vertus. S'il m'a fait de la peine, j'en suis bien vengée maintenant : j'ai vu aussi dans cette occasion combien cet enfant a le cœur endurci. Son père l'a presque assommé de coups, il n'a pas jeté un cri ; et au lieu d'implorer grâce, il disait : « Vous avez » raison, mon père, j'ai mérité d'être » battu ».

Monsieur DE PREVERT.

Et vous avez pu le voir maltraiter de la sorte ?... Oh ! je ne sais pas ce qui annonce un cœur endurci ! Pour moi, j'attribue cette conduite au sentiment de sa faute ; j'y découvre de la fermeté, de la noblesse...

Madame DE PREVERT.

(*Avec ironie.*) De la noblesse.... Nos

enfans nous donneront beaucoup de satisfaction, s'ils sont élevés d'après cette morale.

Monsieur DE PREVERT.

Oh! je ne leur souhaite pas un meilleur cœur que celui que je suppose encore à Charlot, eût-il même tué cinquante dindonneaux en pareille circonstance.

Madame DE PREVERT.

Et moi je vous déclare que je ne puis souffrir ce drôle-là plus long-tems, et qu'il faut ou congédier son père ou l'envoyer lui-même bien loin d'ici.

Monsieur DE PREVERT.

Et moi je vous déclare que je le protégerai. Un homme habile et honnête ne sera point chassé de mon service, parce qu'il a un fils à qui, tout au plus, on peut reprocher de l'espiéglerie.

Madame DE PREVERT.

Fort bien, et que deviennent nos conventions et votre promesse?

Monsieur DE PREVERT.

Elles seront remplies. Il ne prendra point avec mes enfans les leçons que je lui destinais, et autant qu'il sera possible, ils n'auront aucun commerce ensemble; mais vous ne m'empêcherez pas, j'espère, de lui

faire donner une éducation assortie aux talens que je découvre en lui.

Madame DE PREVERT.

Oh! tant qu'il vous plaira, (*avec ironie*) ce sera-là un homme!....

SCENE X.

Les Précédens, PHILIPPE.

PHILIPPE, *hors d'haleine.*

O CIEL!... ô ciel!... ne vous effrayez pas!...

Madame DE PREVERT.

Qu'est-ce donc?

Monsieur DE PREVERT.

Quel étrange début : ne vous effrayez pas! que voulez-vous dire?

PHILIPPE.

Monsieur Augustin.... mademoiselle Pauline...

Madame DE PREVERT.

Que leur est-il arrivé?

PHILIPPE.

Sont tombés... dans le canal, et Charlot...

Madame DE PREVERT.

Je me meurs. (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Monsieur DE PREVERT, *en saisissant Philippe.*

Et vous êtes ici, et vo s ne songez pas à les sauver ?

PHILIPPE.

Ils le sont déjà ; c'est pourquoi je disais qu'il ne fallait pas vous effrayer.

Monsieur DE PREVERT.

Vous êtes l'homme le plus insensé que je connaisse... Une autre fois je vous apprendrai à être plus prudent.... Ils sont donc sauvés... sans s'être fait aucun mal ?

PHILIPPE.

Aucun mal, si ce n'est qu'ils sont bien trempés : ils criaient d'une telle force que nous pouvions l'entendre de la maison ; mais ce Charlot ! il faut convenir que c'est un garçon...

Monsieur DE PREVERT.

Quoi ! a-t-il fait encore quelque trait d'étourderie ? les aurait-il poussés dans l'eau ?

PHILIPPE.

Eh non ! pouvez-vous penser cela de lui ? c'est un garçon, voulais-je dire, qui ne

craint pas de se mouiller... Tous deux se noyaient, si Charlot, en s'élançant dans le canal, ne les eût sauvés.

Monsieur DE PREVERT.

Oh ! voilà une nouvelle qui vaut de l'or pour moi !

PHILIPPE.

Mais ne dois-je point appeler quelqu'un au secours de madame ?

Monsieur DE PREVERT.

Non, non, ce sont des accidens qui lui arrivent à chaque petite émotion, et je sais déjà qu'elle s'en trouve mieux quand on ne se presse pas de la faire revenir. Dites-moi, en attendant, les circonstances que vous savez.

PHILIPPE.

Nous étions dans l'anti-chambre lorsque nous avons entendu crier; aussi-tôt je cours à la fenêtre avec Christine, et nous appercevons mademoiselle Pauline dans le fossé, se débattant assez près du petit bateau ; nous ne pouvions voir alors où était monsieur Augustin : au plus vîte nous descendons l'escalier, nous courons à toutes jambes, et voilà votre fils déjà sorti du bain; oh ! comme l'eau découlait de ses habits ! Avant que nous ne fussions près

du bord, Charlot s'était précipité pour la seconde fois, et avait ramené la sœur qui le tenait embrassé de toutes ses forces.

Monsieur DE PREVERT.

Où sont-ils à présent?

PHILIPPE.

Ils mouraient de froid, Christine les a conduits à la maison...

Monsieur DE PREVERT.

Vîte, qu'on les mène ici: sans doute ils ont déjà changé d'habits; mais si leur toilette n'est pas achevée, qu'on enveloppe Augustin d'une robe-de-chambre, et Pauline d'un grand mantelet... Donnez-moi ce verre d'eau qui est sur la fenêtre. (*Philippe sort.*)

SCENE XI.

Monsieur DE PREVERT, *Madame* DE PREVERT; CHARLOT *entre un moment après.*

Monsieur DE PREVERT.

AVENTURE très-heureuse, puisqu'il ne leur est arrivé aucun mal! Actuellement j'ai de quoi la convaincre et la confondre. (*Il s'approche de sa femme.*) Ma chère

amie ! (*Elle pousse un profond soupir.*) Bon, elle va reprendre l'usage de ses sens!... (*Charlot entre, l'eau dégoutte encore de ses habits.*)

CHARLOT.

Me voici, Monsieur.

Monsieur DE PREVERT.

Je le vois bien ; que veux-tu ?

CHARLOT.

Rien, si vous n'avez point affaire de moi... Philippe disait ...

Monsieur DE PREVERT.

Fort bien, reste ici. J'ai bien des remercîmens à te faire.

CHARLOT.

Moi ? (*il sourit*) je ne savois pas....

Monsieur DE PREVERT.

Toi et tes pareils, vous faites le bien sans le savoir....

Madame DE PREVERT.

Ah ! (*elle ouvre les yeux*) où sont mes enfans ? (*elle apperçoit Charlot*). Quoi ! l'on me présente ce misérable ? Va-t-en ! va-t-en !

Monsieur DE PREVERT.

Vous ne savez pas, ma chère...

Madame DE PREVERT.

Vîte, qu'on l'ôte de devant mes yeux !...

Monsieur DE PREVERT.

Je vous en prie, tâchez de m'écouter...

Madame DE PREVERT.

Mon Augustin ! ma Pauline !... Qu'on chasse ce coquin !

Monsieur DE PREVERT.

Sans ce coquin, nos enfans ne seraient plus en vie.

Madame DE PREVERT.

Ah ! ils vivent donc ? ils vivent ?... Qu'on les amène au plutôt... Ah ! mes enfans !

SCENE XII.

Les Précédens, AUGUSTIN, en robe-de-chambre, PAULINE, couverte d'un grand mantelet; leurs cheveux sont en désordre.

AUGUSTIN, *qui apperçoit Charlot, court à lui, et l'embrasse.*

Ah ! mon cher, mon bien-aimé Charlot !... c'est à toi, c'est à toi que je dois la vie !... combien peu j'ai mérité...

Pauline, *encore troublée, s'approche aussi de Charlot, et lui prend la main.*

Et moi aussi, je ne t'ai point encore remercié... la frayeur m'empêchait de voir et d'entendre, lorsque tu m'as tirée de l'eau.

Madame de Prevert.

Qu'entends-je?... Mais, c'est après vous avoir poussés dans l'eau que ce méchant garçon vous en a retirés, n'est-il pas vrai?

Augustin.

Non, maman, c'est moi qui suis le méchant garçon... c'est moi qui ai fait tout le mal.

Pauline.

Oui, maman, le pauvre Charlot n'était pas avec nous.

Madame de Prevert.

Mais qu'aviez-vous donc fait? comment est-il arrivé que vous soyez tombés dans le canal?

Augustin,

Ah! c'est que le petit bateau dont le garçon du jardinier se sert pour nétoyer le canal, était tout près du bord; je saute dedans; Pauline vient, et je l'engage à y entrer aussi...

Monsieur

Monsieur DE PREVERT.

Voilà enfin ta témérité punie. Le bateau n'était donc pas attaché comme à l'ordinaire ?

PAULINE.

Non, il ne l'était pas. Au moment que j'y entre, il s'éloigne du bord. Augustin dit : n'aies pas peur, voici l'aviron, je vais tout de suite le repousser contre le bord.

AUGUSTIN.

Oui, je prends l'aviron, et lorsque je veux m'en servir, il m'échappe ; je tâche de le ressaisir, je tombe ; ma sœur veut me tenir, le bateau se renverse, et je l'entraîne avec moi.

Madame DE PREVERT.

Ce récit fait dresser les cheveux ! Ciel ! quel malheur eût pu nous arriver !

AUGUSTIN.

J'ai jeté un cri : voilà tout ce dont je puis me souvenir, car je ne sais plus rien de ce qui m'est arrivé jusqu'au moment où je me suis retrouvé sur le bord.

PAULINE.

Pour moi, je commençais à enfoncer, lorsque Charlot, qui avait déjà sauvé mon frère, est heureusement venu à mon se-

cours. O Charlot ! combien de remercîmens je te dois !

Madame DE PREVERT, *regardant attentivement Charlot.*

Charlot... et tu n'as rien à te reprocher dans tout ceci ?

Monsieur DE PREVERT.

Toujours de la méfiance !...

CHARLOT.

Je n'ai rien fait, sinon que j'ai sauté deux fois dans l'eau ; une fois pour en tirer monsieur Augustin, et l'autre pour en tirer mademoiselle Pauline.

Madame DE PREVERT.

Mais comment as-tu pu savoir si vîte qu'ils y étaient tombés ?

CHARLOT.

Je revenais d'auprès de mon père. Je pleurais un peu, car les coups que j'ai reçus à cause des dindonneaux, me faisaient mal... (*il porte la main sur son dos*) et m'en font encore....

AUGUSTIN.

O maman ! je devrais mourir de honte et de repentir !... Cher ami, pardonne-moi ! aussi long-tems que je vivrai...

CHARLOT, *lui fait beaucoup de signes pour l'engager au silence.*

Eh ! paix donc !... paix ! Monsieur... voulez-vous... Ne le croyez pas, Madame !

Madame DE PREVERT.

Qu'est-ce donc ?

AUGUSTIN.

C'est moi qui ai tué les dindonneaux... et ce bon garçon, pour m'épargner les coups...

PAULINE.

Oui, il a pris la faute sur son compte... et les pommes et les poires de l'automne passé... c'était nous... et j'ai pu te persécuter, toi, bon Charlot ! et tu t'es vengé d'une manière si noble !

CHARLOT.

Pas un mot de vrai ! ne les écoutez pas... Eh bien ! j'entends un cri, j'accours... je vois Monsieur les jambes en haut et la tête en bas, et Mademoiselle les jambes en bas et la tête en haut... je me précipite...

Monsieur DE PREVERT.

Que dites-vous à cela, ma chère ?

Madame DE PREVERT.

J'en suis hors de moi-même ! pleine d'admiration pour lui ; pénétrée de honte et de

remords de mon injuste persécution... Je te remercie de ce trait de grandeur d'ame... Après avoir souffert innocemment le traitement le plus dur, tu vas exposer ta vie pour deux méchans! Viens, héroïque enfant, viens, que je t'embrasse.

(*Tandis qu'elle l'embrasse, ses enfans se pressent autour de Charlot.*)

AUGUSTIN.

Non, jamais, jamais à l'avenir nous ne serons méchans.

PAULINE.

Et jamais je ne pourrai me pardonner mes torts, bon Charlot.

CHARLOT.

Eh! que dites-vous là?... je suis honteux... vous en faites trop...

Madame DE PREVERT.

Demande une récompense : quelque grande qu'elle puisse être, je te l'accorde. Je te donnerai autant d'argent que tu en voudras.

AUGUSTIN.

Tout l'or que j'ai est à toi.

PAULINE.

Je te ferai habiller de neuf.

CHARLOT, *souriant.*

Je n'ai rien voulu prendre de vous, monsieur Augustin, pour les coups que j'ai reçus, quoique vous m'ayez offert une pièce de six sols; bien moins encore je me ferais payer ma vie; ce n'est que par affection que je puis la risquer... mais je sais pourtant quelque chose... Si j'osais...

Madame DE PREVERT.

Demande, mon fils, tu ne peux rien exiger de trop pour réparer mon injustice...

CHARLOT.

Faites-moi apprendre quelque chose quand le savant précepteur sera arrivé ici.

Madame DE PREVERT.

Non-seulement cela, non-seulement tu prendras ici des leçons en commun avec mes enfans; mais tu nous accompagneras l'hiver en ville; et nous prierons ton père de t'abandonner entièrement à nos soins.

(*Augustin et sa sœur témoignent beaucoup de joie; ils serrent les mains de Charlot, et le caressent.*)

Monsieur DE PREVERT.

Voilà ce que j'attendais! Brave garçon, je te remercie du fond de mon cœur; tu me procures une joie inexprimable, en

prouvant à ma famille que chez les enfans les plus pauvres et les plus méprisés, habitent quelquefois les ames les plus nobles ; tu triomphes ainsi de l'orgueil et des illusions qui trop souvent accompagnent le rang et la naissance...

Madame DE PREVERT.

Epargnez-moi ! je reconnais mes torts...

Monsieur DE PREVERT.

Et après avoir humilié mes enfans à tous égards, ton exemple à l'avenir les rendra meilleurs.

CHARLOT.

O ciel ! ai-je pu mériter tout le bien que vous dites de moi ? Ah ! comme je vais tâcher d'être bon !

Monsieur DE PREVERT.

Tu l'es déjà, et tu le deviendras davantage encore. Avec une ame comme la tienne, on n'est point fait pour languir dans l'obscurité ; et la Providence qui t'a donné cette ame généreuse, daignera favoriser mes vues.

Fin du Drame.

XI. ENTRETIEN.

Madame DE *Valcour, Annette, Julie.*

Madame DE VALCOUR.

Eh bien ! mes enfans, qu'avez-vous lu hier au soir ?

ANNETTE.

La comédie.

Madame DE VALCOUR.

La trouvez-vous intéressante ?

ANNETTE.

Oh ! beaucoup ; mais Julie y trouve un défaut.

Madame DE VALCOUR.

Lequel ?

JULIE.

Comment se peut-il, maman, qu'Augustin ait fait une si mauvaise action, lui qui avait un père si bon, si humain ? Quoi ! le petit malheureux souffre que l'honnête Charlot s'accuse d'une faute que lui-même a commise ; mentir ! calomnier ! oh le mauvais enfant ! je ne puis le souffrir, non plus que sa sœur ! et de toute cette famille, il n'y a que le père qui mérite qu'on l'aime.

Madame DE VALCOUR.

Tu trouves donc qu'il y a un défaut de vraisemblance dans cette pièce, parce que tu t'imagines que les enfans doivent toujours ressembler à leurs parens ?

ANNETTE.

Si cela est, ma chère Julie, personne n'aura plus de bonté que toi.

Madame DE VALCOUR.

Je te remercie, ma chère Annette : voilà ce qui s'appelle une louange délicate ; car, sans me nommer, tu as fait de moi l'éloge le plus flatteur, celui que j'aimerais le plus à mériter. Examinons à présent ta critique, ma Julie : je la trouve assez juste, et il semble en effet qu'Augustin aurait dû être meilleur avec l'exemple d'un tel père. Mais le trouves-tu aussi coupable que sa sœur ?

JULIE.

Non, sans doute, il y a bien de la différence ; car Pauline lui conseillait d'être méchant, et il lui a résisté pendant quelque tems.

Madame DE VALCOUR.

Dans la première scène qu'ils ont ensemble, Augustin ne paraît que faible, et avec un pareil caractère, on n'est pas fort

éloigné d'être méchant quand on croit avoir intérêt de l'être.

ANNETTE.

On n'est pas vertueux avec un caractère faible, puisqu'alors on ne sait pas faire d'effort sur soi-même.

Madame DE VALCOUR.

Sans doute ; mais on peut être bon, juste, sincère, tant qu'il n'en coûte rien pour cela.

JULIE.

Oui, car si Augustin n'avait pas eu peur d'être châtié, il n'aurait eu garde de nuire à son ami Charlot.

Madame DE VALCOUR.

Pour faire briller la vertu de Charlot, l'auteur était obligé de supposer un mauvais caractère au frère et à la sœur ; mais il a eu l'adresse de rendre Pauline plus coupable.

JULIE.

Oui, naturellement elle devait être moins bonne qu'Augustin, puisqu'elle était élevée par une mère si fière, si orgueilleuse ; mais il faut leur pardonner, puisqu'ils se corrigent tous à la fin.

Madame DE VALCOUR.

Observez ici, mes chers enfans, com-

bien l'on est aveugle, combien l'on se fait tort à soi-même, lorsqu'on emploie le mensonge pour cacher une faute qu'on a commise. C'est afin d'éviter le châtiment d'une étourderie, qu'Augustin mentait ; mais quand il vit ensuite que le pauvre Charlot avait été cruellement battu pour l'amour de lui, et que malgré cela, ce généreux enfant exposait sa vie pour ceux qui lui avaient attiré tant de mal, vous sentez qu'il se trouva cent fois plus malheureux qu'il ne l'aurait été en recevant la punition de sa première faute.

JULIE.

Oh ! quelle différence ! car il devait avoir un remords affreux d'avoir fait du mal à un enfant aussi bon, aussi vertueux que Charlot.

Madame DE VALCOUR.

Et combien il devait être humilié, honteux, en se comparant au petit villageois ! Si rien n'est plus doux que de pouvoir se dire à soi-même : j'ai fait une bonne action, il n'y a pas de souffrance, il n'y a pas de malheur plus grand que lorsqu'on est obligé de se dire : j'ai commis une mauvaise action. Alors on n'a plus d'estime pour soi-même, on n'ose plus compter sur l'amitié des autres, on ne saurait goû-

ter aucun plaisir ; et après avoir été malheureux pendant le jour, on passe de tristes nuits. Le sommeil du méchant est inquiet, ses rêves sont affreux, et son réveil est plus terrible encore, car le souvenir du mal qu'il a fait est la première idée qui se présente à lui. Retenez bien ces deux maximes, mes chères amies : *le méchant fait une œuvre qui le trompe. Il n'y a point de paix pour le méchant.*

JULIE.

L'homme vertueux, au contraire, vous me l'avez souvent dit, maman, en faisant du bien aux autres, s'en fait beaucoup à lui-même.

ANNETTE.

Comme Charlot devait se trouver heureux après avoir sauvé la vie à deux personnes ! c'était-là une bonne action.

JULIE.

C'était quelque chose de plus ; je crois qu'il faut l'appeler une action héroïque, puisqu'il s'exposait à périr en se jetant dans l'eau.

ANNETTE.

Il y a un endroit que je n'ai pas bien compris dans la première scène du drame : monsieur de Prevert dit que les vertus des

gens de condition, au lieu de partir d'un bon principe, n'ont souvent d'autre source que la vanité; je vous prie de m'expliquer cela, ma tante.

Madame de Valcour.

Une action est plus ou moins bonne, suivant le motif, c'est-à-dire, suivant la raison qui nous engage à la faire....

Julie.

Maman, vous rappelez-vous une fable de la Fontaine, qui commence ainsi :

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Madame de Valcour.

Eh bien, pourquoi cites-tu cette fable?

Julie.

C'est qu'il me semble qu'elle vient fort à propos, et sûrement vous comprenez ma pensée, car vous devinez presque toujours ce que j'ai dans l'esprit.

Madame de Valcour.

En effet, je devine ta pensée, mais explique-la à ta cousine.

Julie.

Le fabuliste veut qu'on tâche d'obliger

tout le monde, et cela parce qu'on a souvent besoin des autres, et même d'un plus petit que soi. C'est-là le motif qui, suivant lui, doit nous engager à faire du bien. Mais il me semble que ce motif n'est pas noble; je suis sûre que quand maman donne de l'argent à un pauvre, ce n'est point parce qu'elle s'imagine que ce pauvre pourra un jour lui rendre quelque service: c'est parce qu'elle le voit dans le besoin qu'elle l'assiste.

Madame DE VALCOUR.

Je vais te raconter une histoire, ma chère Annette, qui servira à te faire comprendre qu'on n'est réellement vertueux, que selon le motif qui nous porte à exercer la vertu.

LE RICHE INDIEN.

MONSIEUR Billon, après avoir passé trente ans aux Indes, revint en Europe avec une fortune immense. De retour dans la ville où il étoit né, son premier soin fut d'aller voir un négociant avec qui il avait été en relation. Je n'ai point d'enfans, lui dit-il, je n'ai eu ni frères ni sœurs, et je dois n'avoir que des parens assez éloignés; je suis le maître d'enrichir qui il me plaira,

et j'ai résolu de partager mon bien avec celui de mes parens qui me paraîtra le plus digne de posséder des richesses; aidez-moi, je vous prie, à le découvrir. Je n'ai pas connu toute votre famille, répondit le négociant, mais je sais que vous avez deux cousines établies dans cette ville; elles sont sœurs, toutes deux ont de la fortune; mais leur caractère est très-différent. L'aînée, qui est madame Dorvilliers, ne voit presque personne, est mal logée, n'est servie que par un seul domestique, et n'a d'autre plaisir que d'amasser, de renfermer et de recompter son or. La baronne de Séranges, au contraire, n'a pas de plus grand plaisir que de dépenser le sien; elle aime la parure et la magnificence, mais ces goûts frivoles ne l'empêchent pas d'être charitable: toutes les semaines, à un jour marqué, une douzaine de pauvres se rendent à sa porte, et elle leur fait distribuer des aumônes. Passe encore pour cette baronne, dit le vieux marin; mais pour l'autre je ne la verrai point, car je hais les avares. Dès le lendemain il se rendit chez madame Séranges, qui lui fit mille politesses, et qu'il trouva fort aimable.

L'unique servante de madame Dorvilliers, était sœur du domestique qui ser-

vait le négociant, ami de monsieur Billon. Ce domestique était présent lorsque l'Indien déclara qu'il ne verrait point son avare cousine. Il alla trouver sa sœur, et lui raconta tout ce qu'il avait entendu. Voilà votre maîtresse bien punie de son avarice, ajouta-t-il, monsieur Billon peut faire de son argent tout ce qu'il veut, et il ne lui en donnera rien, parce qu'elle ne sauroit pas en faire un bon usage. Madame Dorvilliers, toujours méfiante et grondeuse, entendant venir quelqu'un chez elle, s'était levée au premier bruit; marchant sur la pointe des pieds, elle s'était approchée sans qu'on s'en fût apperçu, et n'avait pas perdu un mot de toute la conversation. Son chagrin fut extrême en apprenant cette étrange nouvelle. Ce trésor qu'elle avait amassé avec tant de soin, et qui lui était si cher, ne lui paraissait plus rien, en comparaison des immenses richesses que son cousin avait rapportées. Comment ferai-je, disait-elle, pour gagner son estime?... Je le sens bien, il faut que je devienne généreuse, puisqu'il n'accorde son amitié qu'à ceux qui font du bien. Mais pourrai-je me résoudre à me défaire du peu que j'ai, cela est bien dur; cependant je ne vois pas d'autre moyen. Après avoir beaucoup rêvé sur le

parti qu'elle avait à prendre, madame Dorvilliers résolut d'aller voir madame de Séranges, dans l'espérance d'y rencontrer le riche Indien. En effet, elle le trouva chez sa sœur, tâcha de gagner son amitié par des propos flatteurs, et du ton le plus obligeant, lui fit des reproches de ce qu'il n'était pas encore venu la voir. Sans doute, monsieur, ajouta-t-elle, vous ignoriez qu'il vous restât encore une cousine, outre madame de Séranges? Je savais fort bien, répondit le marin, que madame Dorvilliers était ma parente, mais je savais aussi que nos goûts ne s'accordent guère. Vous aimez à amasser, dit-on; pour moi, je n'aime l'argent que pour en faire usage. Il est vrai, monsieur, répliqua madame Dorvilliers, que j'ai fait très-peu de dépenses depuis la mort de mon mari; on m'accuse d'avarice, mais, voyez combien les hommes sont méchans: si j'ai vécu avec tant d'économie, si je suis parvenue à rassembler dans mes coffres une somme assez considérable, c'est pour me mettre en état de former un nouvel hôpital dans cette ville. Demain matin, je me rendrai chez un de nos magistrats, afin de prendre avec lui les arrangemens sur cet objet. Je lui remettrai cinq cents ducats; c'est une partie de la somme que je destine à l'achat du

du terrein sur lequel je veux faire bâtir la maison. Monsieur Billon très-surpris, regarda fixement madame Dorvilliers. Est-il bien vrai ? disait-il ; . . . combien les hommes sont injustes ! Vous, que je croyais la plus avare des femmes, vous avez eu l'ame assez noble pour vous priver de toutes les douceurs de la vie, pour consentir à paraître avare, et cela afin de vous mettre en état de soulager les malheureux ! En vérité, je vous respecte à présent, autant que je vous méprisais il y a une heure. Allons, ma généreuse cousine, je veux avoir part à cette bonne œuvre : demain matin, j'irai vous prendre, et nous nous rendrons ensemble chez le magistrat. Madame Dorvilliers revint chez elle pleine de joie, se croyant très-sûre d'avoir acquis l'estime du riche Indien. Il lui tint parole, et se rendit chez elle le lendemain, avec une somme très-considérable, qui fut remise entre les mains du magistrat, de même que les cinq cents ducats de la veuve.

J'ai été bien trompé sur le caractère de cette femme, disait monsieur Billon à son ami le négociant ; quelle ame généreuse ! les aumônes de madame de Séranges ne sont rien en comparaison de ce qu'elle a fait. . . Oui, je la préfère à sa sœur, et

c'est elle que je veux enrichir. Un ancien domestique du père de ces deux dames est actuellement ici, dit le négociant ; il est venu s'informer où vous logiez, et demande instamment à vous entretenir. Faites-le venir au plutôt, dit monsieur Billon, sans doute il a besoin de moi. On fait entrer le pauvre Bertrand, c'était le nom de cet homme. Que puis-je faire pour vous, mon ami ? lui dit l'Indien.— « Hélas ! » monsieur, je suis malheureux, et l'on » dit que vous êtes bon ; voilà ce qui » m'amène auprès de vous. J'ai été pen- » dant vingt ans au service de monsieur » votre oncle ; après sa mort, je me suis » marié, j'ai fait un petit commerce ; mais » un incendie ayant consumé, il y a trois » ans, presque toutes mes marchandises, » je me suis vu hors d'état de nourrir et » d'élever ma famille. Je viens vous prier » de me fournir les moyens de faire ap- » prendre un métier à mon fils...

Et d'où vient n'avez-vous pas eu recours à madame Dorvilliers ou à madame de Séranges ?

» Je l'ai fait, monsieur, mais en vain ; » madame Dorvilliers m'a refusé tout se- » cours ; l'autre, à la vérité, m'a offert » une légère assistance, mais à condition » que je vînsse la chercher avec les autres

» pauvres à qui elle donne l'aumône en » plein jour, à une heure marquée ; mais » si elle n'aime point à cacher ses bienfaits, » j'aime à cacher ma misère, et il m'a » paru bien dur d'aller mendier mon pain » à la porte d'une maison où j'ai servi fidé- » lement pendant vingt années. J'ai pré- » féré de me remettre en condition. »

Et que sont devenus vos enfans ?

« Ma fille a le bonheur d'être élevée par » votre cousine Sophie ; cette généreuse » personne, pauvre elle-même, trouve » cependant encore le moyen de faire du » bien autour d'elle. »

Que dites-vous ? j'ai une cousine pauvre et généreuse, et je ne la connais pas ! Qui donc est-elle ?

« C'est la sœur de mesdames Dorvilliers » et de Séranges, la troisième fille de votre » oncle. »

Comment cela est-il possible, jamais ses sœurs ne m'en ont parlé ; où donc demeure-t-elle ? d'où vient est-elle pauvre ?

« Après la mort de son père, elle a con- » fié la plus grande partie de son bien à » un marchand que des malheurs ont » ruiné. Voyant qu'elle n'avait plus assez » de fortune pour rester en ville, elle

» s'est retirée à la campagne chez une de
» ses amies, femme d'un ministre de vil-
» lage. Elle y mène la vie la plus res-
» pectable ; elle emploie une partie de son
» tems à faire des habits pour les pauvres,
« et à donner des instructions à deux ou
» trois jeunes filles. Par ses discours, par
» son exemple, elle leur apprend à être
» bonnes, douces, laborieuses, patientes.
» S'il y a quelque malade dans le village,
» aussi-tôt elle va lui faire visite, et sa
» présence le console et lui fait du bien. »

Voilà la personne que je cherchais, dit monsieur Billon ; mon cher Bertrand, dès demain je monte en voiture, et je pars pour le village de Sophie ; vous y viendrez avec moi. N'ayez plus d'inquiétude pour votre fils, je me charge de le faire élever. Vous êtes trop vieux pour servir ; allez demander congé à votre maître, je veux que vous passiez tranquillement le reste de vos jours.

« Ah ! monsieur, je les emploierai à
» vous bénir, vous et mademoiselle So-
» phie. »

Monsieur Billon arrive au village, demande à parler au ministre, et lui fait plusieurs questions sur le compte de sa cousine. Ah ! monsieur, lui répond le ministre, Sophie est un ange. Toute autre qu'elle

se serait crue fort à plaindre en perdant sa fortune ; mais voyez-la, une douce gaîté brille sur sa physionomie ; c'est que rien ne peut lui faire perdre sa bonté, et c'est cette bonté qui la rend heureuse. — Je vous en prie, monsieur, dit l'Indien, annoncez-lui qu'un parent qu'elle n'a jamais vu, est très-impatient de la connaître. Sophie, étonnée de tant d'empressement, reçoit monsieur Billon avec sa politesse et ses graces ordinaires. Après avoir causé quelque tems avec elle, l'Indien lui dit : Je suis enchanté de vous, ma cousine, vous me plaisez mille fois plus sans parure, avec vos habits de toile, que la baronne de Seranges avec toute sa magnificence ; et quoique pauvre, vous m'avez l'air d'être cent fois plus contente que madame Dorvilliers avec tout son argent. Mais comment arrive-t-il que ces dames ne m'aient point parlé de vous ; êtes-vous brouillées ? Ne savent-elles pas où vous êtes ? — Je m'intéresse trop à mes sœurs, répondit Sophie, pour avoir négligé d'entretenir une correspondance avec elles ; il y a trois jours que j'écrivis encore à l'une et à l'autre. Oh ! les mauvais cœurs, s'écria monsieur Billon, je ne puis leur pardonner cette indifférence pour une sœur aussi aimable. — Pardonnez-leur, je vous en prie, dit

Sophie, c'est un oubli qu'elles auraient peut-être réparé dans la suite. — Non, ce n'est point un oubli, dit monsieur Billon; elles savent au fond de leur cœur que vous valez mieux qu'elles, et c'est pourquoi elles voulaient empêcher que je ne vous connusse; sur-tout elles voulaient profiter seules des richesses que j'ai rapportées des Indes; mais elles se trompent dans leur attente; je ne veux point laisser ma fortune à madame de Séranges, parce qu'elle ne fait le bien que par vanité, afin de passer pour charitable; je ne veux point enrichir madame Dorvilliers, parce qu'elle ne fait le bien que par intérêt. La preuve en est que toutes deux ont refusé d'assister secrettement un ancien domestique de leur père. Depuis que j'ai appris cette circonstance, je ne sais plus gré à madame Dorvilliers de l'hôpital qu'elle veut faire bâtir, et je crois qu'elle n'a formé ce dessein que pour s'attirer ma fortune. Pour vous, ma chère Sophie, vous ne faites le bien que parce qu'il est beau de le faire, parce qu'on est heureux et estimable en le faisant; j'ai résolu de vous déclarer ma seule héritière, et dès à présent vous pouvez disposer de tout ce qui est en mon pouvoir. Je le sais, vous n'avez pas besoin d'être riche pour être heureuse, mais beaucoup

d'autres seront plus heureux si vous possédez des richesses.

ANNETTE.

Ma tante, je vous remercie beaucoup de cette histoire. Elle m'apprend la différence qu'il y a entre faire le bien par un bon principe, ou par un motif de vanité et d'intérêt.

JULIE.

Et les sœurs de Sophie, que dirent-elles, maman, quand elles apprirent cette nouvelle?

Madame DE VALCOUR.

Elles en furent affligées, mais par des motifs différens. Monsieur Billon avait dit à plusieurs personnes qu'il voulait laisser son bien à celle de ses parentes qu'il trouverait la plus généreuse : l'ambition de madame de Séranges était de passer pour bienfaisante ; elle fut donc très-humiliée, en apprenant que Sophie avait la préférence sur elle.

JULIE.

Et je devine que madame Dorvilliers, qui aimait tant l'argent, s'affligea fort par cette raison d'être privée de la fortune du riche indien.

Madame DE VALCOUR.

Sans doute ; et qui plus est, elle regretta vivement les cinq cents ducats qu'elle avait remis entre les mains du magistrat.

ANNETTE.

Mais j'ai cru qu'on ne se repentait jamais d'avoir fait une bonne action ?

Madame DE VALCOUR.

On ne s'en repent jamais, quand c'est par un bon motif qu'on l'a faite ; mais vous avez vu que ce n'était pas le cas de madame Dorvilliers. Retenez donc bien, mes chers enfans, que pour trouver du plaisir à être vertueux, il faut non-seulement faire de bonnes actions, mais aussi les faire par un bon principe.

JULIE.

Je vous assure que nous ne l'oublierons pas. Pendant que vous serez occupée à vos affaires, maman, voulez-vous bien que nous allions lire, avec votre bonne amie, cet entretien sur quelques quadrupèdes que vous nous donnâtes hier au soir ; elle nous a promis de nous expliquer les endroits que nous aurions de la peine à comprendre.

Madame DE VALCOUR.

Oui, je l'ai priée d'avoir cette complaisance.

ANNETTE.

Quand je suis arrivée ici, j'étais si ignorante, que je ne savais pas qu'un quadrupède signifiât un animal à quatre pieds; c'est ma cousine qui me l'a expliqué: elle est très-bonne, votre Julie, tous les jours elle m'apprend quelque chose.

Madame DE VALCOUR.

Et vous, ma chère Annette, vous avez une modestie, une ingénuité qui valent encore mieux que la science.

LE JEU DES ESTAMPES (1).

LE MAITRE.

ALEXANDRE.
HENRI.
ALBERT.
CHARLES.
GUILLAUME.
FRANÇOIS.
EDOUARD.
GUSTAVE.
FREDERIC.
PHILIPPE.
EDMOND.
JACQUES.

} Une classe d'écoliers.

ALEXANDRE.

OH ! que le tems est pesant aujourd'hui ! J'ai envie de dormir.

HENRI.

Et moi aussi. Je voudrais que l'heure de la leçon fût déjà passée. *(Il bâille.)*

(1) Traduction libre d'un morceau de l'ouvrage déjà cité sous le titre de *Kinderspiele und Gesprache*. J'y ai fait diverses additions, dont plusieurs sont tirées de l'*histoire naturelle de M.* DE BUFFON.

FRANÇOIS.

Allons trouver le maître, et demandons-lui congé.

FREDERIC.

Oh ! je vais avec toi.

FRANÇOIS.

Non, il faut que ce soit Alexandre.

ALEXANDRE.

Je n'en ferai rien. Nous ne l'obtiendrons pas, ce congé.

FRANÇOIS.

Mais si nous lui disions que la chaleur est insupportable ?

ALEXANDRE.

Hier il faisait tout aussi chaud, et nous n'avons point eu vacance.

GUSTAVE.

Oh ! la chaleur est encore plus forte qu'hier.

CHARLES *se précipite dans la chambre.*

Courage, mes amis, bonne nouvelle ! nous devons nous rendre dans le jardin, sous le berceau de verdure ; c'est-là que le maître veut nous donner leçon aujourd'hui.

TOUS ENSEMBLE *se lèvent et courent au jardin.*

Oh! tant mieux, tant mieux, il fait frais dans le jardin.

LE MAITRE.

Eh bien! n'êtes-vous pas plus agréablement ici que dans la classe?

TOUS ENSEMBLE.

Mille fois mieux! Comme on est bien sous ce berceau! Sûrement nous n'aurons point envie de dormir.

LE MAITRE.

Je me suis pourvu d'un remède contre le sommeil. (*Il tire des estampes de sa poche.*)

EDMOND.

Ah! qu'est-ce donc que cela?

FREDERIC.

Une nouvelle carte, apparemment?

FRANÇOIS.

Je devine qu'il est question d'histoire naturelle.

LE MAITRE.

Cela pourrait bien être. (*Il distribue à chacun un certain nombre d'estampes.*)

ALEXANDRE.

Des estampes! des estampes! voilà ce que je préfère à tout. J'ai un éléphant...

HENRI.

Et moi, un lion! un lion!

ALBERT.

Regardez donc, et moi un singe!

CHARLES.

Non, non, il faut voir ma chouette.

GUILLAUME.

Qui veut voir un porc-épic, j'en ai un?

FRANÇOIS.

J'ai bien mieux que cela, j'ai une autruche; voyez ces longues jambes et cet énorme cou.

EDOUARD.

Mais quel animal est-ce là?

GUSTAVE.

C'est le castor. Connais-tu bien celui-là? c'est le fourmillier.

FREDERIC.

J'ai une renne.

PHILIPPE.

J'aime bien mieux mes animaux, le cerf et l'aigle.

s'en approcher et le caresser sans rien craindre, il ne fait point de mal.

LE MAITRE.

Je ne vous conseillerais pas de le hasarder avec tous les chevaux.

ALEXANDRE.

Oh! je l'ai déjà essayé plus de cent fois.

LE MAITRE.

Vous pourriez un jour vous en trouver fort mal. Il y a des chevaux hargneux qui mordent, donnent des coups, et font des blessures dangereuses. D'autres sont très-ombrageux, et se cabrent aussi-tôt qu'on les touche. Ainsi, mon cher Alexandre, ne caressez plus un cheval avant que d'être sûr de pouvoir vous y fier. Au reste, il est vrai qu'un bon cheval est un des animaux les plus fidèles et les plus dociles.

ALEXANDRE.

Et avec quelle vîtesse il court! quand il galoppe, il va comme le vent.

LE MAITRE.

Quelquefois plus vîte encore que le vent. Dans les courses de chevaux qui se font en Angleterre, un habile coureur fournit en cinq minutes le chemin d'une heure, au lieu que le vent le plus impé

tueux emploie six minutes à parcourir le même espace.

HENRI.

Cela est prodigieux !

CHARLES.

Mais ces chevaux sont sans doute exercés à cela?

LE MAITRE.

Assurément. Tous les chevaux d'Europe sont des animaux domestiques, nourris et dressés par la main de l'homme; mais dans l'Amérique espagnole, on en voit un très-grand nombre qui vivent en chevaux libres, et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient. Jamais ils n'attaquent les autres animaux; ils vont par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble, car ils n'ont aucune crainte; comme les végétaux sont leurs seuls alimens, et qu'ils n'ont point de goût pour la chair des animaux, ils ne leur font pas la guerre, et ils ne se la font point entr'eux.

A présent, mes chers amis, examinons un peu l'utilité qui nous revient de cet animal. Supposons que son espèce se trouvât tout-à-coup entièrement détruite, ensorte qu'il n'y eût plus un seul cheval dans le monde...

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Ah! nous serions bien à plaindre alors! Les paysans ne pourraient plus labourer la terre, et nous souffririons de la faim. A la vérité, on aurait la ressource des bœufs; mais ils ne rendraient pas à beaucoup près les mêmes services.

HENRI.

Alors les souverains ne pourraient plus avoir de cavalerie, plus de dragons, plus de hussards, plus de cuirassiers.

LE MAITRE.

Pour ce qui est de cela, les peuples pourraient s'en consoler.

ALBERT.

On ne pourrait plus voyager, ni envoyer des lettres par la poste.

CHARLES.

Et comment ferions-nous à l'avenir pour bâtir des maisons? Il faut toujours dix hommes au moins pour faire l'ouvrage d'un seul cheval!

EDOUARD.

Et dans ce cas-là je ne pourrais plus jouer du violon, si par malheur mon archet venait à se perdre ou à se rompre, car il est fait de crins de cheval.

FREDERIC.

Les chaises et les sophas deviendraient dans la suite des sièges un peu durs, puisqu'on ne pourrait plus les garnir de crins.

FRANÇOIS.

Et combien de dames et de grands seigneurs se trouveraient à plaindre de ne pouvoir plus aller en carrosse, et d'être réduits à se promener à pied!

HENRI.

Et les Hollandais, qui voyagent si commodément et à si bon marché dans des barques traînées par un cheval, comment feraient-ils?

ALEXANDRE.

Et les malades à qui l'on recommande l'exercice du cheval?

LE MAITRE.

En un mot, vous voyez, mes chers enfans, que le cheval est un être presqu'indispensable dans notre Europe, et vous devez vous réjouir d'habiter un monde où tant de créatures se rapportent à l'utilité et aux plaisirs de l'homme. Quand vous serez grands, mes amis, gardez-vous bien d'en user mal avec ce noble animal. Donnez-lui autant de nourriture qu'il lui en faut, et n'exigez jamais qu'il travaille

au-delà de ses forces; et lorsqu'il vous sera devenu inutile, après avoir passé sa jeunesse à votre service, ne le donnez point à des gens durs et sans pitié, qui le tourmenteraient pendant sa vieillesse.

ALEXANDRE.

Oh! j'aimerais mieux souffrir moi-même de la faim, que de ne rien donner à manger à mon cheval.

LE MAITRE.

C'est bien penser; restez toujours dans ces bonnes dispositions, et n'oubliez pas cette maxime : *le juste a même pitié des brutes.* Poursuivez, mes enfans, nommez un autre animal.

HENRI.

J'en ai un qui est très-joli.

LE MAITRE.

Lequel ?

HENRI.

Le chat.

LE MAITRE.

Ah! vous aimez donc les chats ?

HENRI.

Beaucoup. J'en ai un à la maison qui est encore jeune; il est si gentil, si vif, si folâtre; oh! comme il m'amuse par ses tours!

LE MAITRE.

Mais qu'avez-vous-là sur votre main? vous êtes-vous blessé?

HENRI.

C'est mon chat qui m'a égratigné hier; mais ce n'était qu'en badinant.

LE MAITRE.

Défiez-vous de ce badinage, car d'un coup de patte il pourrait vous éborgner.

HENRI.

Il n'en fera rien, je vous assure. D'ailleurs, je me tiens sur mes gardes.

LE MAITRE.

Méfiez-vous-en, je le répète! Le chat est peut-être l'animal le plus fourbe, le plus faux qu'il y ait sur notre globe, et l'un des plus cruels. Pour s'en assurer, il n'y a qu'à voir la manière dont il se conduit avec sa proie; il guette une souris, il l'attrape, la laisse échapper, semble jouir de son angoisse, recommence le même jeu, et la tourmente long-tems avant de lui ôter la vie. Dites-moi, peut-on aimer un semblable animal?

HENRI.

Mais c'est avec les souris, et non pas avec les hommes que le chat en use ainsi.

LE MAITRE.

Vous vous trompez, il est toujours indifférent pour son bienfaiteur, et souvent ingrat : on le voit mordre et déchirer la main qui le caresse et le nourrit.

TOUS ENSEMBLE.

O le méchant animal !

FRANÇOIS.

Si j'en tenais un, je le mettrais en pièces.

HENRI.

Attends, attends que je sois à la maison ; je t'attraperai bientôt, et je te jeterai dans la rivière.

LE MAITRE.

Eh bien, mes enfans, voilà que vous donnez tout-à-coup dans l'autre extrémité. Croyez-moi, laissez-les vivre ; laissez les chats prendre autant de souris qu'ils voudront, c'est à quoi ils sont destinés : mais ne jouez pas, ne vous familiarisez point avec eux, et soyez sûrs alors qu'ils ne vous feront aucun mal.

ALBERT.

Non, non ; quelle différence entre lui et mon agneau ! je joue aussi quelquefois avec ce bon animal, et je n'ai pas peur qu'il m'en coûte un œil.

LE MAITRE.

Fort bien ; faites-nous à présent une petite description de la *Brebis*. C'est sans doute un de ces animaux que vous aimez tous tant que vous êtes. Quelles sont ses principales qualités ?

ALBERT.

L'innocence et la simplicité.

CHARLES.

Sans oublier un peu de stupidité.

ALBERT.

Stupidité, c'est trop fort !

CHARLES.

N'est-ce pas être stupide, que de ne pas savoir fuir le danger ? Les oies ne sont pas des animaux fort rusés, et cependant elles s'écartent du chemin quand on vient à leur rencontre.

ALBERT.

Et les moutons de même.

CHARLES.

Sans doute vous n'y avez pas fait attention ; mais prenez-y garde : vous verrez aussi qu'ils ne sentent pas même l'incommodité de leur situation ; ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige; et quand ils verraient à trois pas d'eux un toît qui

les mettrait à couvert, ils ne s'aviseraient pas de l'aller chercher : voilà ce que j'ai vu plus de vingt fois.

ALBERT.

Et qu'importe aux moutons un peu de pluie, puisqu'ils ont la peau si épaisse ?

LE MAITRE.

Charles n'a pourtant pas tort : ce sont des animaux faibles, craintifs, stupides, et qui périraient sans le secours de l'homme. Pour obliger les moutons à changer de lieu et à prendre une route, il leur faut un chef qu'on instruit à marcher le premier, et dont ils suivent tous les mouvemens pas à pas : ce chef demeurerait lui-même avec le reste du troupeau, sans mouvement, dans la même place, s'il n'était chassé par le berger, ou excité par le chien commis à leur garde, lequel sait en effet veiller à leur sûreté, les défendre, les séparer ou les rassembler selon le besoin. Mais, ne voyez-vous pas, mes enfans, que cette stupidité de la brebis est tout-à-fait avantageuse pour l'homme, et que c'est par un arrangement plein de sagesse qu'elle se trouve être le plus doux et le moins intelligent de tous les quadrupèdes ? Si elle était aussi rusée que le renard, ou si elle se mettait en défense comme le sanglier,

comment pourrait-on venir à bout de la tondre ? Graces à son naturel paisible, on voit la patiente brebis n'opposer aucune résistance aux volontés de l'homme, qui dispose à son gré de sa laine et de sa vie.

CHARLES.

Je suis pourtant obligé de convenir que les agneaux ont un art qu'il me serait impossible d'acquérir.

ALBERT.

De quel art s'agit-il ?

CHARLES.

C'est tout-à-fait amusant à voir. Quand un troupeau a quitté la prairie, et qu'il rentre dans l'étable où sont les jeunes agneaux, tous ensemble se mettent à bêler jusqu'à vous assourdir ; puis les agneaux cherchent et reconnaissent la mamelle de leur mère, sans jamais s'y méprendre, quand il y aurait mille brebis dans l'étable.

EDOUARD.

Mais qu'y a-t-il donc là de si difficile ?

CHARLES.

De si difficile ? Essayez-le ; et dans un troupeau de cinquante brebis, tâchez seulement d'en distinguer quatre. Je parie

toutes choses au monde que vous ne serez pas en état de le faire.

LE MAITRE.

Je suis de votre avis ; au moins faudrait-il un long exercice avant que d'appercevoir des différences parmi des animaux qui se ressemblent autant.

ALBERT.

Est-il vrai que les moutons paraissent aimer la musique ?

LE MAITRE.

On l'a dit ; mais une chose plus sûre, c'est qu'elle sert à désennuyer le berger, et l'on conjecture que c'est à la vie oisive et solitaire de ceux qui gardent les troupeaux, qu'est due l'invention de ce bel art.

ALEXANDRE.

Ce serait donc la seconde invention dont on est redevable aux bergers ?

LE MAITRE.

Oui, car c'est au loisir des bergers de Chaldée, qui gardaient de nuit leurs troupeaux sous un ciel toujours serein, qu'on doit les premières observations astronomiques. Mais revenons à notre brebis, mes chers enfans ; avez-vous jamais pensé aux

importans, aux innombrables services que nous rend cet animal ?

FREDERIC.

Oui, sans doute, je sais que le lait de brebis est excellent : je voudrais en avoir pour mon souper.

GUSTAVE.

Un gigot de mouton n'est pas non plus une chose indifférente.

EDOUARD.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble avoir ouï dire que le parchemin était de peau de mouton.

LE MAITRE.

Cela est vrai, et par cette raison, l'on peut dire que l'utilité de la brebis s'étend jusqu'à l'art de la guerre, à la musique, et à toutes les sciences : comprenez-vous cela, mes chers enfans ?

CHARLES.

Pour ce qui est de la guerre, je le comprends, car la peau des tambours est de parchemin. N'ai-je pas bien deviné ?

ALEXANDRE.

Pour ce qui regarde les sciences, je le comprends aussi, car avant l'invention du papier, on écrivait sur du parchemin, et

aujourd'hui l'on s'en sert pour relier les livres ; mais quant à la musique, je ne vois pas trop de quelle utilité les brebis peuvent lui être.

LE MAITRE.

Personne de vous n'a-t-il vu l'intérieur d'une orgue ?

PHILIPPE.

Oui, oui, je me rappelle à présent, les soufflets sont revêtus de parchemin.

LE MAITRE.

Et non-seulement les soufflets, mais aussi le porte-vent, sur lequel sont placés les tuyaux ; en un mot, il serait peut-être impossible de faire une orgue sans parchemin : voilà pour ce qui concerne la musique.

ALEXANDRE.

Oui, mais tout cela n'est rien en comparaison de la laine que nous fournit la brebis, car c'est avec de la laine qu'on fait le drap, et tout le monde a besoin de cette étoffe, depuis le monarque jusqu'au mendiant.

LE MAITRE.

N'oubliez pas, mes enfans, quantité d'autres étoffes dont nous sommes redevables à la toison des brebis, et que les

hommes ont inventées peu à peu ; par exemple, la flanelle, la frise, la ratine, la calemande, le bouracan, la serge. Ces étoffes, et plusieurs autres que je pourrais nommer, sont fabriquées de laine. A présent, mes amis, pensez à quelle multitude de personnes la brebis fournit la nourriture et le vêtement dans tous les pays policés. Vous aurez peine à le croire; mais je puis vous assurer que dans la seule Angleterre, il y a au-delà d'un million de créatures humaines, qui ne tirent leur subsistance que des ouvrages qui se font en laine.

CHARLES.

Je serais curieux de savoir combien il y a de moutons en Angleterre ; sans doute ils y sont aussi nombreux que le sable sur le bord de la mer.

LE MAITRE.

Je ne puis vous le dire de mémoire ; mais je sais qu'au commencement de ce siècle, il y avait douze millions de moutons dans ce royaume. Cependant la laine du pays ne suffit point aux Anglais, ils en tirent pour le moins encore une fois autant des pays étrangers, d'Espagne, du Portugal, même d'Afrique et d'Amérique. Et encore nous ne parlons que d'un seul

royaume ; considérez, mes chers enfans, que dans toutes les contrées européennes, dans les unes plus, dans les autres moins, des mains laborieuses s'occupent à faire, avec de la laine, des bas, des bonnets, des tapis, du drap, en un mot, des étoffes de toutes les espèces. S'il est vrai que l'Europe soit peuplé de cent cinquante millions d'hommes, il y en a sûrement plus de six millions qui tirent leur entretien de la brebis. Ce nombre ne sera pas même suffisant, si l'on veut y comprendre les bergers, ceux qui filent la laine, ceux qui la vendent, ceux qui la teignent, les foulonniers, les marchands de drap ; puis, les mégissiers, les parcheminiers, les relieurs, les chapeliers, etc.

JACQUES.

Foulonnier, mégissier, je n'entends pas ces mots-là.

LE MAITRE.

On appelle foulonnier, l'artisan qui, par le moyen d'un moulin, prépare et nettoie les draps et autres étoffes de laine, pour les rendre d'un meilleur usage. Le mégissier est l'artisan qui blanchit les peaux pour les mettre en état d'être employées par le gantier... A présent, mes chers amis, n'êtes-vous pas bien convaincus que la

brebis, toute stupide qu'elle paraît, est un des présens les plus utiles qui aient été faits à l'homme?

TOUS.

Oui, nous en sommes bien persuadés.

LE MAITRE.

Passons à un autre animal.

ALEXANDRE.

Celui-ci.

TOUS.

Ah! oui, l'éléphant! l'éléphant! je vous prie, racontez-nous-en quelque chose.

LE MAITRE.

Et d'où vient que vous aimez tant l'éléphant? Regardez-le bien; voyez comme il paraît lourd et mal proportionné.

GUSTAVE.

Oui, mais il a tant d'intelligence!

LE MAITRE.

Si c'est par cette raison que vous en faites cas, ce que je vais vous conter vous le fera aimer davantage encore.

GUSTAVE.

Oh! tant mieux.

LE MAITRE.

Nous disions tout-à-l'heure que la brebis est si stupide, qu'elle ne sait pas même fuir

le danger et changer de route à propos; eh bien, si un éléphant vient à rencontrer par hasard un troupeau de moutons, il les écarte doucement avec sa trompe, de peur d'en écraser quelqu'un. Il en agit de même avec les petits enfans, il les soulève et les pose à terre avec tant de précautions, qu'ils n'en éprouvent aucun mal, et l'éléphant n'en fait à personne, ni à quelqu'animal que ce soit, pourvu qu'on ne l'offense pas volontairement.

GUSTAVE.

O l'excellent animal!

FREDERIC.

S'il pouvait en venir un ici!

GUSTAVE.

Il ne se nourrit donc point de chair?

LE MAITRE.

Non, quelque faim qu'il puisse avoir, il n'attaque jamais de créature vivante. Reconnaissez, mes amis, la sagesse qui règne dans cet arrangement. Si l'éléphant sauvage se nourrissait de chair, et qu'il fût d'un naturel aussi féroce que le tigre, par exemple, il ravagerait en peu de tems toute une contrée; mais heureusement il ne se nourrit que de végétaux.

EDMOND.

De quelle grandeur est l'éléphant, et quelle est sa patrie ?

LE MAITRE.

Les éléphans naissent en Afrique et en Asie. Ceux des Indes sont beaucoup plus grands et plus forts; ils ont, dit-on, jusqu'à treize, quatorze ou quinze pieds de hauteur, et pèsent quatre à cinq mille livres.

JACQUES.

C'est prodigieux! il faut donc qu'il mange beaucoup ?

LE MAITRE.

Un voyageur rapporte qu'un éléphant mange cent livres de riz par jour, et qu'il consomme plus, dans l'espace d'une semaine, que ne consommeraient trente nègres. On dit aussi qu'ils s'accommodent de tout ce qu'on leur donne, même de la viande. Voici comme on nourrissait un petit éléphant dans la ménagerie d'un roi de France. On lui donnait tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin, et deux seaux de potage où il entrait encore quatre à cinq livres de pain; au lieu du potage, on lui donnait de deux jours l'un, deux seaux de riz cuit dans l'eau. Il avait aussi tous les jours une gerbe de bled

pour

pour s'amuser : car, après avoir mangé les grains des épis, il faisait des poignées de paille dont il se servait pour chasser les mouches ; il prenait plaisir à rompre la paille par petits morceaux ; ce qu'il faisait fort adroitement avec le bout de sa trompe : il mangeait aussi de l'herbe dans les promenades qu'on lui faisait faire tous les jours.

PHILIPPE.

Et que boit-il quand il est libre ?

LE MAITRE.

Que pourrait-il boire, sinon de l'eau ? mais il a coutume de la troubler auparavant, sans doute parce qu'il trouve trop fade l'eau claire et limpide. Au reste, les éléphans peuvent se passer de manger et de boire pendant sept à huit jours.

EDMOND.

Un éléphant n'est guère plus fort qu'un cheval, n'est-ce pas ?

LE MAITRE.

Comment, guère plus fort qu'un cheval ! Si vous disiez qu'il est fort comme six chevaux, encore passe.

EDMOND.

Mais cela n'est pas possible.

LE MAITRE.

Voyez là-bas cette muraille, eh bien ;

l'éléphant pourrait la renverser seulement avec sa trompe ; il peut déraciner de jeunes arbres, tels qu'il y en a dans ce jardin. Quelquefois, quand on l'a trop chargé, et qu'il est las de porter son fardeau, il ne fait qu'enfler son ventre, et à l'instant tous les liens qui entourent son corps se rompent en mille pièces, et sa charge tombe de dessus son dos.

ALEXANDRE.

J'ai ouï dire aussi qu'il pouvait porter une tour assez grande pour contenir cinq ou six personnes.

CHARLES.

Oui, et un homme s'assied sur son cou et le conduit, en lui plantant un petit dard près de l'oreille.

FREDERIC.

Mais il est impossible, n'est-ce pas, qu'un éléphant puisse courir aussi vîte qu'un cheval ?

LE MAITRE.

Tout aussi vîte, et même plus.

JACQUES.

Voyez, je vous prie, ses oreilles, comme elles sont longues !

LE MAITRE.

Ce n'est pas sans raison qu'elles ont cette

longueur. Celui qui a formé l'homme et les animaux, a pourvu à tous leurs besoins. Les oreilles de l'éléphant sont ordinairement pendantes ; mais il les relève et les remue avec facilité : elles lui servent à essuyer ses yeux, à les préserver de l'incommodité de la poussière et des mouches. Il a l'ouïe très-bonne, il paraît aimer la musique et apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence, et à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours et au son des trompettes.

FREDERIC.

C'est singulier ! Qui aurait jamais cru qu'un animal si lourd pût devenir musicien et danseur ?

LE MAITRE.

L'éléphant a les yeux petits, mais ils sont brillans et spirituels, et beaucoup plus expressifs que ceux des autres animaux : on dit qu'il les tourne lentement et avec douceur vers son maître, qu'il a pour lui le regard de l'amitié, et celui de l'attention quand ce maître parle. Son odorat est exquis, il aime avec passion les parfums de toute espèce ; il choisit les fleurs, il les cueille une à une et en fait des bouquets.

JACQUES.

L'éléphant a donc un nez ?

LE MAITRE.

Sans doute, sa trompe est l'organe de l'odorat, elle est aussi celui du toucher : c'est par elle qu'il respire, et cet admirable instrument lui tient lieu tout-à-la-fois de nez, de bras et de main.

EDMOND.

Est-il vrai que l'éléphant n'oublie ni les bienfaits, ni les injures qu'il reçoit ?

LE MAITRE.

On assure que oui.

ALEXANDRE.

On m'a raconté deux traits de vengeance de l'éléphant qu'on gardait dans la ménagerie de Versailles.

EDMOND.

Oh ! dites-nous ce que c'est, je vous en prie.

ALEXANDRE.

Un homme l'avait trompé en faisant semblant de jeter quelque chose dans sa gueule ; l'éléphant lui donna un coup de sa trompe, qui lui rompit deux côtes, il le foula aux pieds, lui cassa une jambe et voulut lui enfoncer ses défenses dans le

corps ; mais heureusement elles entrèrent dans la terre. Ce trait-là est cruel ; mais celui-ci n'est que plaisant. Un peintre voulant le dessiner dans une attitude extraordinaire, qui était de tenir sa trompe levée et sa gueule ouverte, le valet du peintre, pour le faire demeurer dans cette situation, lui jetait des fruits dans la gueule, et le plus souvent n'en faisait que le geste. A la fin l'éléphant en fut indigné, et comme s'il eût connu que le peintre était la cause de cette importunité, au lieu de s'en prendre au valet, il s'adressa au maître, et lui jeta par sa trompe une quantité d'eau qui gâta le papier sur lequel était tracé le dessin.

CHARLES.

Je me rappelle un autre trait de vengeance qui a un peu de rapport avec celui-ci. Un tailleur arabe travaillait assis devant sa porte, et avait des pommes sur une table qui était à côté de lui. Tous les jours à midi un certain nombre d'éléphans, qui allaient s'abreuver, passaient devant le tailleur. Un d'eux s'approcha de la table, et enleva quelques pommes avec sa trompe. Le jour suivant, il en fit de même ; mais le tailleur qui l'épiait piqua sa trompe d'un coup d'aiguille, afin de lui faire perdre

l'habitude de voler des pommes. L'éléphant poursuivit son chemin ; peu de tems après il repassa devant le tailleur, et l'inonda d'un torrent d'eau qu'il avait apportée dans sa trompe.

TOUS *se mettant à rire.*

Oh ! la bonne vengeance ! C'est très-bien fait à lui.

FREDERIC.

Mais comment la trompe peut-elle contenir tant d'eau ?

LE MAITRE.

Très-facilement : figurez-vous qu'elle est creuse, et qu'elle a plus d'une aune de long.

HENRI.

Je ne puis pas encore m'en faire une juste idée. Dites-moi, je vous prie, si cette trompe lui tient lieu de bouche ?

LE MAITRE.

Eh non ! regardez bien la figure de l'éléphant ; il a une bouche comme les autres animaux : voyez, elle est placée derrière la trompe.

HENRI.

Voilà ce que je n'avais pas encore vu.

LE MAITRE.

Mais le col de l'éléphant étant fort court,

comment pourrait-il se baisser pour boire, et pour chercher sa pâture ? La trompe y supplée, elle est mobile, il peut la tourner en-dedans et porter dans sa bouche les herbes qu'il a cueillies ; de même quand il veut boire, il remplit sa trompe d'eau et la verse dans son gosier.

HENRI.

Cela est admirable !

LE MAITRE.

L'éléphant a la peau si dure, qu'à la réserve du canon, il n'y a presque aucune arme qui puisse lui faire du mal. Mais si on lui enlève sa trompe, on lui ôte la vie, puisqu'alors il ne peut ni respirer, ni manger, ni boire. Cette trompe, qui est aussi forte que la patte du tigre et de l'ours, est aussi adroite que la main du singe.

CHARLES.

Mon père a vu un éléphant dans une ville d'Allemagne, et m'a raconté les tours que son conducteur lui faisait faire. Quand plusieurs personnes s'étaient rassemblées pour le voir, il commençait par saluer la compagnie à sa manière, en baissant sa tête et sa trompe ; à l'aide de celle-ci, il ôtait le chapeau de son conducteur, puis le lui remettait ; ramassait à terre une petite pièce de monnaie, la posait sur sa tête, la

plaçait ensuite dans la poche de son conducteur, du côté droit, ou du côté gauche, selon qu'il le lui ordonnait ; enfin, soulevait une bouteille pleine d'eau-de-vie, en ôtait le bouchon avec beaucoup de dextérité, attirait dans sa trompe la liqueur qu'elle contenait, et après avoir posé à terre la bouteille vuide, il faisait entrer cette liqueur dans son gosier.

PLUSIEURS ECOLIERS.

Oh ! que j'aurais voulu être là !

GUSTAVE.

On vient de raconter des traits qui prouvent que l'éléphant est vindicatif ; je voudrais qu'on nous citât aussi des exemples de la reconnaissance dont il est capable.

LE MAITRE.

L'éléphant aime beaucoup les liqueurs fortes ; un soldat avait coutume de porter de tems en tems à un de ces animaux une certaine quantité d'arrac, qui est une espèce d'eau-de-vie ; un jour ce soldat ayant fait une faute, fut poursuivi par la garde qui voulait le conduire en prison ; il se réfugia sous l'éléphant, qui le défendit si bien avec sa trompe, qu'on ne put jamais venir à bout de se saisir de lui.

ALEXANDRE.

Il est bien glorieux pour l'homme d'avoir dompté un pareil animal.

CHARLES.

Comment s'y prend-on pour en venir à bout ?

LE MAITRE.

Nous en parlerons une autre fois ; ce que nous avons dit suffit pour vous faire voir que si l'éléphant est le plus grand et le plus singulier des quadrupèdes, c'est aussi le plus intelligent des animaux. Il ne faut pourtant pas le quitter sans vous avoir dit quelque chose des services qu'il rend à l'homme. Tous les tonneaux, sacs, paquets, qui se transportent d'un lieu à un autre dans les Indes, sont voiturés par des éléphans ; ils peuvent porter des fardeaux sur leur corps, sur leur cou, sur leurs défenses, et même avec leur gueule, en leur présentant le bout d'une corde qu'ils serrent avec leurs dents. Joignant l'intelligence à la force, ils ne cassent et n'endommagent rien de ce qu'on leur confie ; ils font tourner et passer ces paquets du bord des eaux dans un bateau, sans les laisser mouiller, les posant avec précaution, et les arrangeant où l'on veut les placer. Après les avoir posés dans l'endroit qu'on leur montre,

ils essaient avec leur trompe si ces paquets sont bien solides; et s'ils voient un tonneau rouler, ils vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour l'établir sûrement.

CHARLES.

L'éléphant est aussi utile après sa mort.

JACQUES.

Comment cela?

CHARLES.

Ces longues dents que vous voyez, et qu'on appelle les *défenses* de l'éléphant, fournissent l'ivoire dont on fait tant de sortes d'ouvrages.

LE MAITRE.

A présent, mes amis, choisissez un autre animal.

EDOUARD.

Prenons celui-ci qui a une corne sur le nez.

LE MAITRE.

Toujours du singulier! toujours des animaux étrangers par rapport à nous! Croyez-moi, parmi les animaux d'Europe, il y en a plusieurs qui ne sont pas moins remarquables que le rhinocéros. En voici un, par exemple, qui de vous le connaît?

EDOUARD.

C'est un rat.

LE MAITRE.

On l'appelle le *hamster*, ou le rat de bled.

GUILLAUME.

Ah ! c'est ce voleur qui cause tant de dommage aux paysans, qui pille du grain et qui l'enterre.

LE MAITRE.

Pourquoi le nommer *voleur ?* Croyez-vous donc que tous les biens de la terre appartiennent à l'homme seul ? c'est une sorte d'égoïsme et d'avarice dont il faut se préserver. La nature est un vaste magasin où les animaux, aussi bien que les hommes, doivent trouver de quoi satisfaire à leurs besoins ; ainsi nous n'avons point droit de leur envier la portion dont ils s'emparent.

GUILLAUME.

Oui ; mais la portion du rat de bled est si forte, qu'il nous fait un tort considérable. J'ai ouï dire que les vieux hamsters amassent jusqu'à cent livres de grains dans leurs terriers.

LE MAITRE.

Cela peut être ; mais nous détruisons le hamster ! Lequel a donc le plus sujet de se plaindre, ou du hamster, ou de l'homme ?

PHILIPPE.

Mais vous disiez que le rat de bled est fort remarquable ; serait-ce un animal industrieux ?

LE MAITRE.

Assurément il l'est, puisqu'il entend l'art de bâtir, et qu'il pratique une demeure sous terre, divisée en chambres, où se trouvent son lit et ses provisions.

EDMOND.

Où sont donc les hamsters ? n'y aurait-il pas moyen d'en avoir un chez soi ?

LE MAITRE.

Ils n'habitent que les climats tempérés : ils sont fort communs en Allemagne, et on en trouve par-tout où il y a des champs de bled. Ils se nourrissent de seigle, d'orge, de froment, de pois, de lentilles, de féves, etc. qu'ils cherchent pendant l'été sur les champs, et vont porter dans leurs demeures.

GUSTAVE.

Mais comment font-ils pour transporter ces provisions ?

LE MAITRE.

Devinez comment ils en viennent à bout ?

GUSTAVE.

Cela n'est pas aisé, je crois ; car sans doute ils ne savent pas se faire des sacs ?

LE MAITRE.

Non, mais la nature les a pourvus de quelque chose qui y ressemble. Ce sont deux bajoues ou poches membraneuses, longues de deux à trois pouces, et situées de chaque côté de l'intérieur de la bouche ; ils les remplissent de grains, et retournent ainsi chargés dans leur demeure.

ALBERT.

Mais il me semble que ces grains, parmi lesquels il y en a qui sont roides et pointus, doivent les piquer et les incommoder beaucoup.

LE MAITRE.

Votre remarque est juste ; cependant cet inconvénient n'a pas lieu, l'intérieur des bajoues du hamster est pourvu d'une humeur épaisse, qui les met en état de résister aux accidens que vous craignez pour eux.

PHILIPPE.

Mais quand elles sont bien pleines, comment fait-il ensuite pour les vuider ?

LE MAITRE.

Il se sert pour cela de ses deux pieds de

devant qu'il presse extérieurement contre ses joues; de cette manière il fait sortir tous les grains les uns après les autres. Quand cette opération est faite, il se met à battre le grain.

PHILIPPE.

Et quel instrument a-t-il pour cela?

LE MAITRE.

Ses pieds lui tiennent lieu de fléau; il presse et foule les épis jusqu'à ce qu'il n'y reste plus un seul grain, et il emploie la paille à se faire un lit, et à tapisser une de ses chambres.

FRANÇOIS.

Cela est très-singulier!

LE MAITRE.

Une chose non moins remarquable, c'est l'état où ils sont pendant l'hiver. A l'approche de cette saison, les hamsters se retirent dans leurs demeures souterreines, dont ils bouchent l'entrée avec soin. Ils restent tranquilles, et vivent de leurs provisions, jusqu'à ce que le froid étant devenu plus sensible, ils tombent dans un état d'engourdissement semblable au sommeil le plus profond. Si l'on pénètre alors dans sa retraite, on trouve le hamster mollement couché sur un lit de paille. Il a la

tête retirée sous le ventre, entre les deux jambes de devant : celles de derrière sont appuyées contre le museau. Les yeux sont fermés ; et quand on veut les lui ouvrir, ils se referment dans l'instant. Les membres sont roides comme ceux d'un animal mort, tout le corps est froid au toucher comme la glace, et le cœur ne bat que très-lentement.

FRANÇOIS.

Et comment passe-t-il de l'engourdissement au réveil ?

LE MAITRE.

D'abord il perd la roideur des membres, ensuite il respire profondément, mais par de longs intervalles : on remarque du mouvement dans les jambes ; il ouvre la bouche comme pour bâiller, et fait entendre des sons désagréables. Quand ce jeu a duré pendant quelque tems, il ouvre enfin les yeux, il chancèle et tâche de se mettre sur les pieds ; mais tous ses mouvemens sont encore peu assurés. Il réitère cependant ses essais, jusqu'à ce qu'il parvienne à se tenir sur ses jambes. Dans cette attitude, il reste tranquille comme pour se reconnaître et se reposer de ses fatigues ; mais peu-à-peu il commence à marcher,

à manger et à agir, comme il faisait avant le tems de son sommeil.

EDMOND.

Mais puisqu'il dort pendant l'hiver, d'où vient amasse-t-il de si grandes provisions?

LE MAITRE.

Cela n'est pas difficile à comprendre : au printems, lorsqu'il se réveille, il ne peut trouver de nourriture dans les champs, et il consume alors ce qu'il a amassé l'année précédente.

ALEXANDRE.

Vous n'avez rien dit encore de ses mœurs.

LE MAITRE.

Je n'ai pas de bien à vous en dire. Il paraît n'avoir d'autres passions que celle de la colère, qui le porte à attaquer tout ce qui se trouve en son chemin ; au lieu de chercher à sauver sa vie en fuyant, il se laisse plutôt assommer de coups de bâton, que de céder, et la grandeur du cheval l'effraie aussi peu que l'adresse du chien. Cette fureur de se battre fait que le hamster n'est en paix avec aucun des autres animaux, ni même avec ceux de son espèce. Quand ses poches sont remplies de provisions, on peut le prendre avec la main sans risquer d'être mordu, parce que dans

dans cet état, il n'a pas le mouvement des mâchoires libre. Mais pour peu qu'on lui laisse du tems, il vuide promptement ses bajoues, et se met en défense.

CHARLES.

Je connais un animal encore plus industrieux que le hamster ; c'est Édouard qui l'a.

EDOUARD.

Moi ! Lequel donc ?

CHARLES.

Celui qui a une queue large et écailleuse : oui, c'est celui-là même.

GUSTAVE.

Ah, le castor ! le castor ! ce doit être un animal bien curieux. Il y en a dans l'Elbe.

CHARLES.

Mais ce ne sont pas les véritables.

LE MAITRE.

Si fait, ce sont bien de vrais castors ; mais dans nos contrées ils vivent solitaires, et toute leur industrie ne se déploie que lorsqu'ils sont en grande société. C'est en Amérique qu'il faudrait se transporter, pour voir des édifices auxquels deux à trois cents castors ont travaillé. M. Bonnet, savant naturaliste, dit qu'un voyageur qui

verrait un de ces édifices sans savoir qu'il est l'ouvrage des castors, ne balancerait point à croire qu'il est fait de main d'homme. Je vois à votre air que cela vous paraît impossible.

JACQUES.

Pardon; je sais bien que vous ne nous trompez jamais, mais je regarde la figure du castor, et il me semble qu'elle n'annonce pas beaucoup d'intelligence.

LE MAITRE.

Je suis de votre avis, et cependant vous allez voir que le castor n'a peut-être pas moins d'intelligence que l'éléphant.

JACQUES.

Mais, cela est incroyable.

EDMOND.

Oh! je vous en prie, faites-nous la description de leurs édifices.

ALEXANDRE.

Il y a long-tems que j'ai voulu vous en prier, car je suis sûr que je comprendrais votre description, au lieu que je n'entends pas bien celles qui se trouvent dans les livres.

LE MAITRE.

Je tâcherai de vous en donner une idée.

EDMOND.

Le castor es-il un animal aquatique, terrestre, ou amphibie?

HENRI.

Je n'entends pas bien ces mots-là.

LE MAITRE.

On appelle *aquatiques* les animaux qui vivent dans l'eau; *terrestres* ceux qui habitent sur la terre; *amphibies* ceux qui peuvent subsister dans ces deux élémens. Le castor peut vivre sur terre, mais il aime beaucoup l'eau : il se tient debout dans sa cabane, et y prend le bain la plus grande partie du jour; mais il n'est qu'à moitié dans l'eau; aussi, ce singulier animal a deux sortes de chair, celle des parties antérieures a la qualité et le goût de la chair des animaux de la terre et de l'air; celle des cuisses et de la queue a toutes les qualités de la chair du poisson. Pour parvenir à vivre ainsi, moitié hors de l'eau, moitié dans l'eau, les castors se rassemblent sur les bords d'un lac ou d'une rivière, et se construisent des cabanes. Si c'est sur les eaux tranquilles d'un lac, leurs édifices ne courent pas grand risque; mais si ce sont des eaux courantes, sujettes a hausser et baisser, comment leurs cabanes pourront-elles résister? Et quand elles seraient

bâties sur les fondemens les plus solides, de fortes pluies, ou la fonte des neiges en haussant les eaux, ou bien les glaces d'un hiver rigoureux devraient renverser ces petits bâtimens. Vous comprenez cela, mes chers enfans?

TOUS.

Oh! très-bien.

LE MAITRE.

A présent, mettez-vous à la place du castor, et imaginez ce qu'il y aurait à faire pour empêcher que l'eau ne renversât vos bâtimens!

ALEXANDRE.

Je crois que nous aurions eu de la peine à imaginer un moyen; mais nous savons déjà celui que les castors emploient, c'est de construire une digue en travers de l'eau, et de bâtir leurs maisons contre la digue; de cette manière, l'eau ne peut leur faire aucun tort.

EDMOND.

Mais si l'eau renverse la digue?

ALEXANDRE.

Oh! cela n'est pas possible.

LE MAITRE.

Vous vous trompez, cela est possible, et l'on en a vu quelques exemples; mais après

tout, le castor peut vivre avec autant de sécurité dans cette retraite, que nous dans nos maisons; il est possible aussi que nos maisons soient renversées; cependant nous les habitons sans crainte. Sachez, mes chers enfans, que cette digue est le chef-d'œuvre du castor. On est frappé, en la considérant, de l'industrie et des travaux de ceux qui l'ont construite; et, qui plus est, ces laborieux ouvriers n'ont ni scies, ni cognées, ni truelles comme nos maçons et nos charpentiers: le castor n'a d'autre instrument que ses dents, ses pieds, et avec cela il réussit à merveille.

ALBERT.

C'est encore plus étonnant que ce qu'on raconte de l'éléphant.

LE MAITRE.

Faites bien attention à ce qu'il me reste à vous dire. C'est dans les mois de juin et de juillet que les castors commencent à se rassembler au nombre de deux ou trois cents, quelquefois même en plus grand nombre encore. Ils cherchent d'abord un lieu abondant en bois, car l'écorce des arbres est leur nourriture favorite, et ils sont trop prudens pour s'exposer à manquer de provisions. S'il se trouve sur le bord un gros arbre, ils commencent par

l'abattre ; cet arbre a quelquefois la grosseur d'un homme : plusieurs s'asseyent autour et rongent continuellement l'écorce et le bois ; ils viennent ainsi à bout de le scier, seulement au moyen des dents incisives dont ils sont pourvus.

JACQUES.

Mais je ne peux pas me figurer que cela soit possible.

LE MAITRE.

Si vous aviez vu une dent de castor, vous le comprendriez aisément : elle est longue de quelques pouces, courbée en demi-cercle et aussi aiguë qu'un couteau. Des dents pareilles, et le castor en a quatre, deux en haut, deux en bas, peuvent tenir lieu de scies et de cognées.

ALBERT.

Et bien, que font-ils quand l'arbre est renversé ?

LE MAITRE.

Avant de vous répondre, je dois observer que les castors savent si bien diriger la chûte de l'arbre, qu'ils le font tomber dans l'eau, afin de s'épargner la peine de l'y transporter. Mais quand cela ne peut être autrement, c'est un travail de plus auquel ils sont obligés. Cet arbre, mes chers en-

fans, devient donc le fondement de la digue ; et lorsqu'il est renversé, plusieurs castors le dépouillent de ses branches. Pendant ce tems, d'autres parcourent le bord de la rivière, coupent des morceaux de bois de différentes grosseurs, et après les avoir traînés sur le bord, ils les amènent par eau, avec leurs dents, jusqu'à l'endroit où l'édifice doit se construire. Alors les uns plongent dans l'eau, creusent avec les pieds de devant un trou, dans lequel d'autres castors font entrer les pieux ou pièces de bois dont nous avons parlé, et les enfoncent tout près les uns des autres. C'est-là ce qu'on appelle former un pilotis.

ALEXANDRE.

Sans doute qu'ils placent aussi ces pieux tout près du gros arbre qu'ils ont fait tomber dans l'eau ?

LE MAITRE.

Précisément. Ce gros arbre soutient les pieux enfoncés, mais cela ne leur suffit pas encore : afin de mieux affermir le pilotis, une partie des ouvriers vont chercher des branches et les entrelacent autour des pieux.

FRANÇOIS.

Mais dites-moi, je vous prie, à quoi sert la queue du castor, car tout ce qu'il a fait

jusqu'à présent, c'est à l'aide de ses dents et de ses pieds ?

LE MAITRE.

Patience ; la digue n'est point achevée. N'est-il pas vrai que l'essentiel est d'empêcher que l'eau n'y pénètre ?

FRANÇOIS.

Sans doute.

LE MAITRE.

Et bien supposé même qu'il y eût une ou plusieurs longues rangées de pieux bien près les uns des autres, ne croyez-vous pas que l'eau pourrait encore se faire jour à travers ?

FRANÇOIS.

Assurément ! il resterait toujours de petites ouvertures entre ces pieux.

LE MAITRE.

Que doivent donc faire les castors pour rendre cette digue entièrement impénétrable à l'eau ?

FRANÇOIS.

Je n'en sais rien.

LE MAITRE.

Vous allez en être instruits et savoir quel usage ils font en ceci de leur queue. Quoique les castors n'aient point été à l'école des

hommes, ils semblent avoir appris que rien n'est plus impénétrable à l'eau que la terre, lorsqu'elle a été auparavant bien battue et bien pressée. En conséquence une partie des ouvriers vont à la découverte d'une terre qu'on appelle glaise ou argille. Quand ils en ont trouvé, ils la pétrissent comme le boulanger pétrit la pâte.

FRANÇOIS.

Et c'est avec la queue qu'ils font cela ?

LE MAITRE.

Point du tout; ils gâchent et pétrissent la glaise avec leurs pieds de devant, mais ensuite ils la battent avec leur queue, qui leur tient lieu de truelle, et cela rend cette glaise si ferme, qu'une goutte d'eau ne saurait plus passer au travers. Alors ils la transportent sur leur large queue, ou bien ils en prennent un morceau dans la bouche, et voilà nos maçons occupés à remplir tous les vuides qui se trouvaient entre les pieux du pilotis; c'est encore au moyen de leur queue qu'ils appliquent cette glaise.

GUSTAVE.

Et ils continuent cet ouvrage tout le long de la digue ?

LE MAITRE.

Sans doute, et cette digue a quelquefois

quatre-vingt jusqu'à cent pieds de long, sur dix ou douze pieds d'épaisseur ; mais sa largeur, comme celle de nos chaussées, va en diminuant, ensorte que si elle a dix à douze pieds à sa bâse, elle n'en a plus que deux à son sommet. Cela ne fait-il pas un prodigieux travail ?

JACQUES.

Je ne puis revenir de ma surprise !

EDOUARD.

Et de quelle hauteur est la digue ?

LE MAITRE.

Elle doit nécessairement être plus élevée que la rivière, sans quoi le travail des castors serait inutile. Quand ce grand ouvrage est achevé, ils se divisent par compagnies plus ou moins nombreuses, et travaillent à construire des habitations particulières. La forme de ces édifices est ovale ou ronde, et leur grandeur est proportionnée au nombre de leurs habitans : il s'en trouve qui ont deux ou trois étages. Les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, six, et les plus grandes jusqu'à dix-huit à vingt castors, presque toujours en nombre pair, autant de mâles que de femelles. Quelque nombreuse que soit cette société, la paix s'y maintient. Dans chaque cabane est un magasin qu'ils remplissent d'écorce d'arbre

et de bois tendre, leur aliment ordinaire. Les habitans de chaque cabane y ont tous un droit commun, et ne vont jamais piller leurs voisins. Amis entr'eux, s'ils ont quelques ennemis au dehors, ils savent les éviter; ils s'avertissent en frappant avec leur queue sur l'eau, qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations; chacun prend son parti ou de se plonger dans le lac, ou de se cacher dans leurs murs.

FRANÇOIS.

De quels matériaux se servent-ils pour construire leurs cabanes?

LE MAITRE.

Ils se servent de bois, de pierres, et de terres sabloneuses. Les murailles ont deux pieds d'épaisseur, et chaque maisonnette a deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau.

CHARLES.

Je voudrais bien voir au moins en estampe une habitation de castor.

LE MAITRE.

Vous en trouverez une dans l'Histoire générale des Voyages.

FRANÇOIS.

Nous n'avons rien dit encore des avantages que l'on retire du castor.

LE MAITRE.

Personne de vous n'ignore que sa peau nous est très-utile, puisqu'on en fabrique des bas, des bonnets et des chapeaux. Outre cela le castor fournit un remède à la médecine. A présent, mes amis, causez ensemble : j'ai besoin de me reposer un moment (1).

XII. ENTRETIEN.

Madame DE VALCOUR, JULIE, ANNETTE.

Madame DE VALCOUR.

Tu m'as priée, Julie, de te faire lire un drame où tous les personnages fussent vertueux ; dans celui que je viens de traduire, tous les enfans du moins y jouent un beau rôle.

JULIE.

Oh ! que cela doit être intéressant ! Lisons.

(1) La fin de ce dialogue en est la partie la plus intéressante ; mais je la supprime par une raison que ma préface pourra faire deviner.

L'AMOUR FRATERNEL (1).

DRAME.

Personnages.

Monsieur DE BELMONT, major.
Madame DE BELMONT, sa femme.
PAULIN, HENRI, ADELAIDE, } Enfans de monsieur et de madame de Belmont.
Monsieur EVRARD, chirurgien.

La Scène est dans un cabinet d'étude de la maison de monsieur de Belmont.

SCENE PREMIERE.

HENRI, *seul.*

AI-JE bien entendu?... oui, c'est quatre heures qui sonnent, et je n'ai point encore fait l'exemple d'arithmétique que mon maître m'a donné. Oh! cette ennuyeuse arithmétique! il n'y a rien au monde que je haïsse davantage..... Si seulement

(1) Cette pièce est traduite de l'*Ami des Enfans.*

j'avais pu trouver Paulin, il m'aiderait un peu.... car pour lui il entend le calcul à merveille; moi, au contraire, je me trompe toujours, et quand je crois avoir le mieux réussi, il se trouve que j'ai mis un zéro pour un deux, et un trois au lieu d'un huit.... Il faut pourtant que je m'applique de mon mieux, sans quoi je serai grondé de papa, et je ferai de la peine à maman.... (*Pendant ce discours il rassemble sur une table tout ce qu'il faut pour écrire, avance une chaise, s'assied et feuillete un livre.*) Oui, c'est cela, voyons si je parviendrai à faire cette division. (*Il trace des chiffres.*)

Dans 2547 sous.... combien de florins? Ici j'écris 20.... dans 25, combien de fois 20? une fois, bon; pose 1 et reste 5.... A présent il faut ajouter le 4 à ce 5.... dans 54, combien de fois 20?... 3 fois.... posons 3.... Voyons pourtant: 3 fois 20, font 60.... Oh! c'est affreux; voilà déjà une erreur.... effaçons.... dans 54, combien de fois 20?... deux fois.... 2 fois 20, font 40; depuis 40 jusqu'à 54, reste.... (*Il compte sur ses doigts.*) reste 14, nous y voilà.... (*On entend un coup, c'est le bruit d'une arme à feu, il saute effrayé de dessus sa chaise.*) Ciel! ciel! qu'était-ce-là? c'était un coup....

tout près d'ici.... du côté de l'antichambre.... Il faut que j'aille voir.... si seulement cette maudite règle était achevée! (*Il va du côté de la porte, et au moment qu'il l'ouvre, Paulin se précipite dans la chambre, pâle et hors d'haleine.*)

SCENE II.

PAULIN, HENRI.

PAULIN.

AH! ah! cher Henri! Je me meurs.... dieu, qu'ai-je fait!

HENRI, *avec la plus grande anxiété.*

Quest-ce? quest-ce donc, mon cher Paulin?.... d'où vient ce coup?

PAULIN,

Ah! mon frère!..! cache-moi... si tu peux!.... j'ai.... j'ai....

HENRI.

Qu'as-tu donc? je meurs d'angoisse.

PAULIN.

Ciel! j'ai tué notre chère Adélaïde.

HENRI.

Notre bonne sœur!.... (*Il pleure et jete des cris de douleur*) quel mal t'avait-elle fait? comment as-tu pu?....

PAULIN.

Ah ! garde-toi bien de croire que ce soit à dessein.

HENRI.

Et bien, comment donc ?

PAULIN.

Tu sais que papa disait à table qu'il voulait monter à cheval, et que Jean devait préparer les pistolets.....

HENRI.

O Paulin, je devine à peu près.....

PAULIN.

Puis il a ordonné à ma sœur de demander si tout était prêt. Je vais avec elle dans l'antichambre; Jean n'y était pas, il était descendu pour avertir le palefrenier de seller le cheval. Là, par malheur, je vois les pistolets sur une table.... Oh! si j'avais été assez heureux pour être aveugle dans ce moment, ou si j'avais visé à ma propre tête..... si je m'étais tué !

HENRI.

Ah, Paulin! Paulin! qu'as-tu fait?

PAULIN.

J'en prends un; je badine avec Adélaïde, en disant : prens garde à toi, je vais te tuer, et au moment.... ô ciel ! aie pitié de

de moi ! le pistolet part.... elle tombe.... baignée dans son sang, oh! ....

HENRI.

O Adélaïde ! notre chère, notre bonne sœur! ah! mon frère, mon frère.... papa et maman le savent-ils déjà? .... O pauvre frère, comme tu seras traité!

PAULIN.

Ah! je n'en sais rien.... je me suis vîte enfui auprès de toi, cher Henri.... mais j'entendais plusieurs personnes courir et crier derrière moi.... Ah! si on la trouve morte! Adélaïde morte!

HENRI.

Ciel! si je pouvais te cacher! Tu sais combien la colère de papa est violente; je crois qu'il te tuera !

PAULIN.

Qu'il me tue! qu'il me tue! je ne veux pas survivre à ma sœur.

HENRI.

Oui, volontiers, volontiers, je donnerais ma vie pour Adélaïde et pour toi. Que ferons-nous? quel parti prendre? ..... Viens, allons, en attendant, nous cacher au grenier à foin.

PAULIN.

Non, non, je veux m'enfuir....

HENRI.

Et où fuirais-tu ? où fuirais-tu ? on te trouverait à l'instant.

PAULIN.

Je veux me précipiter dans le plus prochain canal.

HENRI.

Garde-t-en bien ! cher frère ! ne sais-tu pas que cette action-là serait bien plus mauvaise que l'autre ?

PAULIN.

Toujours il est certain que je ne puis survivre à ma sœur.... que je me noie, ou que mon père me casse la tête.....

HENRI.

J'entends accourir quelqu'un. C'est lui ! ciel ! c'est lui ....

PAULIN.

Ah !...ah !...cher frère ! cher frère.... (*Il est saisi d'un tremblement, et tombe évanoui sur le plancher.*)

SCENE III.

Monsieur DE *BELMONT*, *PAULIN*, *HENRI.*

Monsieur DE BELMONT.

LEQUEL de vous deux est l'odieux scélérat qui m'a ravi le meilleur de mes enfans? lequel?

HENRI, *tombe à genoux, et veut embrasser ceux de son père.*

Ah! mon papa.... regardez donc....: Paulin est mort aussi.... Adélaïde....

Monsieur DE BELMONT.

C'est Paulin, c'est lui qui est le misérable?...

HENRI.

Non, papa.... ce n'est pas lui.... ce n'est pas lui!.... Tirez sur moi.... pour l'amour du ciel! sur moi!

Monsieur DE BELMONT.

Ainsi c'est donc toi? toi? toi? maudit enfant! (*Il le saisit par les cheveux.*) meurs à l'instant! (*Paulin commence à sortir de son évanouissement et a rouvrir les yeux.*)

HENRI.

Oui, oui.... je veux bien mourir.... mais épargnez mon frère! tirez.... (*Il apperçoit que Paulin revient à lui.*) il vit! il vit! dieu soit loué!

PAULIN, *voyant que monsieur de Belmont tient Henri d'une main, et qu'il a un pistolet dans l'autre, se jete entre les bras de son père.*

Ciel! que voulez-vous faire, mon cher papa?

Monsieur DE BELMONT.

Délivrer le monde d'un petit meurtrier, qui m'ôte la vie en l'ôtant à ma fille! le meurtrier d'un père, d'une sœur....

HENRI.

Tirez, mon père, tirez!

PAULIN.

Sur moi! sur moi! je suis le coupable; c'est moi qui ai tué ma sœur.

Monsieur DE BELMONT.

Ah! vous voulez me tromper? lequel? lequel?

HENRI.

Moi: j'ai pris le malheureux pistolet de dessus la table....

PAULIN.

Ne le croyez point, mon père! Henri était dans notre chambre.

Monsieur DE BELMONT.

Malheureux! l'un de vous ment : dois-je vous exterminer tous les deux? lequel a tiré?

TOUS DEUX *à la fois.*

C'est moi.

PAULIN.

Henri était ici, c'est moi qu'il faut punir.

Monsieur DE BELMONT.

Ah! sans doute ils sont tous deux coupables; n'importe lequel des deux...

SCENE IV.

Les Précédens, Monsieur EVRARD.

Monsieur EVRARD, *saisissant le bras de monsieur de Belmont.*

Au nom du ciel! que voulez-vous faire, monsieur le major? madame craignait bien que dans votre colère.....

Monsieur DE BELMONT.

Et vous, de quel droit osez-vous m'em-

pêcher de venger mon Adélaïde sur ces deux scélérats ? ne suis-je point le maître de mes enfans ?

Monsieur EVRARD.

Adélaïde n'est point morte !

PAULIN *et* HENRI, *avec des cris de joie.*

Elle vit ! elle vit !

Monsieur DE BELMONT.

Vous voulez m'en imposer ! arrêter ma vengeance ! .... (*d'un ton menaçant*) Evrard, je vous jure ....

Monsieur EVRARD.

Et moi je vous jure, monsieur le major ....

Monsieur DE BELMONT.

Ces misérables ....

Monsieur EVRARD.

Monsieur le major, ils sont innocens ! Aucun des deux ....

PAULIN.

Non, je ....

HENRI.

Ne le croyez pas, mon cher monsieur; j'ai ....

Monsieur EVRARD.

Que dites-vous, petits insensés ? c'est elle-même ....

Monsieur DE BELMONT.

Prétendez-vous m'en imposer? Vous venez à propos dans un moment où transporté de colère....

Monsieur EVRARD.

Je jure....

Monsieur DE BELMONT.

Vous êtes un trompeur.

PAULIN.

Vous dites que ma sœur est en vie?

HENRI.

Oh! si cela était vrai.

Monsieur EVRARD.

Et oui, vous dis-je, elle est pleine de vie. Une légère blessure.... (*Paulin et Henri tombent dans les bras l'un de l'autre, et font de grandes démonstrations de joie.*)

Monsieur DE BELMONT.

Si vous me trompez, si.... mais ne l'ai-je pas trouvée baignée dans son sang? ne l'ai-je pas vue sans mouvement, sans vie?

Monsieur EVRARD.

Bientôt vous pourrez vous convaincre par vos propres yeux.... vous l'avez trouvée ainsi, mais elle n'était pas morte. Le coup a seulement effleuré la peau;

l'étourdissement et la frayeur l'ont renversée par terre, et la perte du sang l'a fait évanouir.

Monsieur DE BELMONT.

Evrard, cela serait-il vrai?

PAULIN.

Ah!.... Ah! je meurs de joie!....

HENRI.

Et moi....

Monsieur EVRARD.

J'ai pansé Adélaïde, monsieur le major; nous l'avons fait revenir sans beaucoup de peine, et il n'y a pas le moindre danger.

Monsieur DE BELMONT, *après un profond soupir.*

Ah! je respire enfin! mais.... il faut que je la voie.

Monsieur EVRARD.

Encore un instant de patience, on lui fait seulement changer d'habits.

Monsieur DE BELMONT, *un peu abattu.*

Je vais donc m'asseoir pour un mo-

ment.... Parle-t-elle? ne sent-elle point de douleur?....

(Il s'assied. Paulin et Henri s'approchent et veulent lui prendre les mains.)

Retirez-vous! ce n'est pas votre faute si elle n'est pas morte.

Monsieur EVRARD.

Mais comprenez donc, monsieur le major, que ces pauvres enfans sont innocens.

Monsieur DE BELMONT.

Innocens! Qui leur avait permis de manier un pistolet? ne connaissaient-ils pas l'effet d'une arme à feu? chargée ou non chargée, ne leur ai-je pas défendu mille fois?....

Monsieur EVRARD.

Mais votre fille assure que c'est sa propre faute; elle a voulu jouer avec le pistolet, et avant qu'elle ne s'en soit apperçue....

Monsieur DE BELMONT.

Ah! voilà un étrange coup; maintenant donc les balles vont en ligne courbe, puisqu'elle a pu de sa propre main se blesser au sommet de la tête.

Monsieur EVRARD.

C'est vrai, je n'y avais pas réfléchi.

Monsieur DE BELMONT.

Et ces coquins disputent entr'eux à qui l'a fait.

Monsieur EVRARD.

Il faut encore leur pardonner cela, mon cher monsieur, en pareille occasion personne ne veut prendre la faute sur son compte.

Monsieur DE BELMONT.

Précisément tout le contraire! chacun n'accuse que lui-même, chacun veut mourir de ma main.

Monsieur EVRARD.

Est-il possible! (*Il les embrasse.*) généreux enfans! lequel de vous deux?...

PAULIN.

C'est moi, mon cher monsieur.

HENRI.

Ne le croyez pas; certainement c'est moi, monsieur Evrard.

Monsieur EVRARD.

Je n'ai jamais vu rien de pareil....; monsieur le major! si vous n'êtes pas touché de tant de vertu.... Je vois que c'est un de vous deux.... mais chacun veut subir la punition pour l'autre! la punition de mort! c'est une amitié, un hé-

roïsme.... dont les grandes ames seraient à peine capables.... Pardonnez-leur....

Monsieur DE BELMONT.

Il faut auparavant que je voie ma fille. (*Il se lève.*)

HENRI.

Cher monsieur Evrard....

PAULIN.

Vous êtes notre bon ami, vous parlerez en notre faveur ?

SCENE V.

Les Précédens, madame DE BELMONT, ADELAIDE, *conduite par sa mère; elle est un peu pâle, et a la tête bandée. Ses frères courent à elle, l'embrassent, la caressent, et font éclater leur joie.*

Monsieur DE BELMONT, *à sa fille.*

CIEL! quel bonheur! je te revois!

Madame DE BELMONT.

Et je revois mes fils! Ah! j'ai frémi pour vous! Dans mon angoisse je ne m'étais point apperçue que votre père s'était saisi du pistolet.

HENRI.

Oh! elle vit! notre bonne sœur! notre chère Adélaïde!

Monsieur DE BELMONT.

Il est heureux que monsieur Evrard soit venu ici! sans quoi.... je n'étais pas maître de moi-même..... le pistolet était chargé.... Ciel! qu'aurais-je pu faire dans ce premier instant de fureur!.... (*A monsieur Evrard.*) Je vous remercie de m'avoir épargné un crime.

PAULIN.

Voudras-tu me pardonner, ma bonne sœur! oh! pardonne-moi, je t'en supplie; tu le sais, ce n'est point à dessein, par méchanceté....

ADELAIDE, *d'une voix un peu faible.*

Quoi, Paulin? n'est-ce pas moi qui disais que je voulais me tuer..... moi-même?

PAULIN.

Toi? toi? Oh! ta bonté me fait mourir.

Monsieur EVRARD, *bas à monsieur de Belmont.*

Ecartons-nous un peu, et feignons de ne pas prendre garde à vos enfans; ils ont envie de s'expliquer, mais la crainte que

vous leur inspirez encore, les empêche d'ouvrir leur cœur.

Monsieur DE BELMONT.

Nous ferons mieux en ce cas de sortir pour un moment, aussi bien je veux décharger ce pistolet, dont la vue me fait frémir..... Elle est pourtant hors de danger!

Madame DE BELMONT.

Assurément, mon cher ami, sans quoi vous ne me verriez pas si tranquille.

Monsieur EVRARD.

Fiez-vous à moi.... c'est une plaie très-légère qu'un peu d'eau d'arquebusade guérira.

Monsieur DE BELMONT, *à sa femme.*

Je veux mettre à l'écart ce malheureux instrument, et je reviens le moment d'après. (*Aux enfans.*) En attendant, mettez-vous d'accord, et que je sache à mon retour qui de vous est l'auteur du mal.

(Il sort avec monsieur Evrard.)

SCÈNE VI.

Madame DE BELMONT, PAULIN, HENRI, ADELAIDE.

PAULIN.

ADELAIDE! ne me haïras-tu pas le reste de ta vie?

Madame DE BELMONT.

Ainsi, c'est toi, Paulin?

HENRI.

Non, maman, c'est moi!

ADELAIDE.

Que dis-tu, mon frère? songe donc que maman est bonne, et que nous pouvons lui tout avouer. Oui, c'est un petit badinage imprudent de Paulin; mais ce pauvre frère, combien il a dû souffrir à mon occasion! combien ne souffrirait-il pas encore si le ciel ne m'avait conservée!

PAULIN.

Ma vie ne tenait qu'à un fil, si notre généreux Henri..... (*Il saute au col de son frère.*) Oh! mon frère, jamais, jamais je ne l'oublierai, jusqu'au tombeau je t'en rendrai graces, ma vie était entre tes mains.

Madame DE BELMONT.

Comment cela ?

HENRI.

N'aurais-tu pas fait la même chose pour moi ?

PAULIN.

Lorsque papa est entré dans cette chambre armé d'un pistolet, je suis tombé par terre sans connoissance : d'abord, mon frère a dit que c'était lui. Déjà mon père visait au cœur d'Henri, lorsque j'ai rouvert les yeux et me suis écrié que c'était moi qui avais tué Adélaïde. Mon père a été incertain de celui qu'il devait punir, et bientôt après, le bon monsieur Evrard est venu nous protéger.....

HENRI.

Oui, et nous apprendre l'heureuse nouvelle que notre sœur était en vie.

Madame DE BELMONT.

Henri, généreux enfant, (*elle l'embrasse.*) laisse-moi verser ces larmes de joie sur ton visage.

HENRI.

Ah ! et notre Adélaïde n'a-t-elle pas aussi pris la faute sur elle.... et mon cher Paulin ne m'a-t-il pas sauvé le coup

mortel en devenant son propre accusateur ?

PAULIN.

Oui, après que tu m'en eus donné l'exemple.

Madame DE BELMONT.

Vous êtes tous trois, mes chers, mes vertueux enfans, ma gloire, ma félicité !....

PAULIN.

Ah ! maman, moi seul je ne suis pas du nombre, pour vous avoir causé tant d'effroi, de la douleur à votre Adélaïde, et à mon frère la crainte de la mort ; mais je tâcherai d'être si bon, si obéissant, si docile.....

ADELAIDE.

Paix, mon cher frère ! Tu m'attendris trop. Mais ne ferons-nous pas bien de le cacher à papa, de peur qu'il n'en conserve long-tems du ressentiment contre toi ?

PAULIN.

Non, non, je l'ai mérité, il faut bien que j'endure la punition de ma faute.

Madame DE BELMONT.

S'il insiste, il faut lui en faire l'aveu ; implorer son pardon.... il vient....

SCENE

SCENE VII *et dernière.*

LES PRÉCÉDENS, Monsieur DE BELMONT, *Monsieur* EVRARD.

Monsieur DE BELMONT.

EH bien !.... apprendrai-je qui a été le téméraire ?

PAULIN *se précipite à ses pieds.*

Moi, mon père, et je me soumets à votre châtiment.

HENRI *et* ADELAIDE, *tombent aussi à genoux.*

Pardonnez-lui, cher papa !

HENRI.

Ou laissez-nous partager sa punition.

Monsieur DE BELMONT.

Levez-vous, mes enfans ! vous me faites honte ! Peu s'en faut que moi-même je ne vous demande pardon..... Ciel ! à quel horrible attentat une aveugle colère aurait-elle pu me conduire ! à quels remords, à quel tourment !... généreux Henri, ah ! combien peu s'en est fallu qu'en te donnant la mort, je n'aie privé la terre d'une des ames les plus nobles !

PAULIN.

Ciel ! jamais à l'avenir je ne serai assez téméraire pour jouer avec des instrumens dangereux.

Monsieur DE BELMONT.

Et moi, jamais je ne m'abandonnerai aux transports d'une aveugle colère.

Madame DE BELMONT.

Si vous tenez parole, ce jour d'effroi deviendra l'un des plus heureux de notre vie.

Monsieur EVRARD.

Quelle satisfaction ! quelle gloire vous avez lieu d'attendre d'enfans aussi généreux !

Fin du Drame.

JULIE.

Maman, je vous rends mille grâces, ce drame-là me plaît encore mieux que le précédent.

ANNETTE.

Et moi, je pense tout comme Julie; cela vient, je crois, de ce qu'ici tous les enfans sont vertueux.

JULIE.

Je voudrais savoir, maman, lequel est

le plus vertueux des deux, Henri, ou Charlot, dans *le Paysan généreux ?*

Madame DE VALCOUR.

Dis-moi d'abord ce que tu en penses.

JULIE.

Voyons.... mais le plus vertueux, ce me semble, c'est Henri.

Madame DE VALCOUR.

En quoi te paraît-il le plus vertueux ?

JULIE.

Mais il s'accuse d'une faute qu'il n'a point faite, il s'expose à mourir....

ANNETTE.

Mais il est pourtant vrai que Charlot faisait la même chose; après avoir supporté le châtiment qu'un autre avait mérité, n'a-t-il pas exposé sa vie, en se jetant dans l'eau pour en retirer Augustin et sa sœur ?

JULIE.

Tu as raison, ma cousine.

Madame DE VALCOUR.

Henri et Charlot sont tous deux aussi généreux qu'il est possible de l'être dans les circonstances où ils se trouvent; et si vous donnez la préférence à Henri, cela vient sans doute de ce qu'à votre âge on est bien plus vivement frappé des objets présens

que de ceux dont on s'est occupé quelque tems auparavant.

Julie.

Maman, je voudrais aussi faire une action héroïque.

Madame de Valcour.

Les occasions de faire des actions héroïques ne se présentent pas quand on veut; si tu entends par-là ces actions extraordinaires, difficiles, et qui excitent l'admiration; mais tu auras lieu d'être fort contente de toi-même, si tu travailles tous les jours à devenir meilleure; car s'appliquer à connaître ses défauts, faire de continuels efforts pour s'en corriger, c'est une espèce d'héroïsme.

Julie.

Une chose que je ne comprends pas, c'est qu'il puisse y avoir un aussi mauvais père que monsieur de Belmont. N'est-il pas vrai, maman, cela n'est pas possible?

Madame de Valcour.

Tu te trompes encore, monsieur de Belmont n'était pas un mauvais père.

Julie.

Comment! lui qui voulait tuer Henri et Paulin? oh! maman, vous plaisantez!

Madame DE VALCOUR.

Je ne plaisante point. Bien loin d'être un mauvais père, il aimait tendrement ses enfans.

JULIE.

Oui, il aimait sa fille, mais les autres...

Madame DE VALCOUR.

N'étaient pas moins aimés sans doute.

JULIE.

J'avoue, maman, que je ne vous comprends pas du tout.

ANNETTE.

Ni moi non plus jusqu'à présent.

Madame DE VALCOUR.

Eh bien! je vais donc m'expliquer plus clairement. Monsieur de Belmont n'était pas un mauvais père, je le répète, mais un homme passionné.

ANNETTE.

J'ai souvent entendu parler de passions, mais je ne sais pas bien ce que c'est.

Madame DE VALCOUR.

Avoir une passion, c'est n'être fortement occupé que d'un seul objet.

JULIE.

Par exemple, cette madame Dorvilliers

cousine du riche Indien, n'était occupée que de son or, elle avait donc une passion ?

Madame de Valcour.

Sans doute, l'avarice en est une.

Julie.

Et quelles sont les autres ?

Madame de Valcour.

Oh ! il peut y avoir autant de différentes passions qu'il y a d'objets qu'on peut aimer ou haïr.

Annette.

Ainsi aimer ou haïr quelque chose bien fortement, c'est avoir une passion.

Julie.

Est-ce bien fait d'avoir des passions ?

Madame de Valcour.

Nous allons voir. Tu viens de citer madame Dorvilliers, as-tu beaucoup d'estime pour elle ?

Julie.

Point du tout, maman, qui pourrait estimer une avare ?

Madame de Valcour.

Et si l'on te parlait d'une personne dont l'unique passion fût de multiplier ses connaissances, et de perfectionner ses vertus, afin de devenir plus estimable à ses

propres yeux, et plus utile aux autres, quelle opinion en aurais-tu ?

JULIE.

La meilleure opinion du monde !

Madame DE VALCOUR.

Voilà donc deux passions dont tu portes un jugement bien différent ?

JULIE.

Oui... apparemment qu'il y a de bonnes et de mauvaises passions.

Madame DE VALCOUR.

Ou, pour mieux dire, il y en a de condamnables, telle que l'avarice que nous avons nommée ; et il y en a de louables, telle que serait la passion de la bienfaisance.

JULIE.

Je comprends cela très-bien : si l'on choisit mal, si l'on aime fortement ce qui ne mérite pas d'être aimé, on a tort d'avoir une passion pour cet objet-là ; mais c'est tout le contraire quand on choisit bien.

ANNETTE.

La passion de monsieur de Belmont, c'était la colère ?

Madame DE VALCOUR.

Assurément, lui-même dans la dernière

scène se reproche *l'aveugle colère* dont il venait d'avoir un accès.

ANNETTE.

Pourquoi l'appelle-t-il aveugle ?

Madame DE VALCOUR.

C'est une expression figurée : elle signifie que la colère trouble si fort la raison, qu'on ne sait plus ce qu'on fait, qu'on ne distingue plus le bien du mal dans le moment où cette passion nous maîtrise.

JULIE.

Et comme un aveugle est sujet à tomber s'il marche sans guide, de même un homme est sujet à commettre de grandes fautes s'il ne fait pas toujours ce que la raison lui conseille de faire. Maman m'a dit autrefois que la raison est la connaissance de ce qui nous est nuisible ou avantageux.

Madame DE VALCOUR.

Monsieur de Belmont avait perdu l'usage de sa raison à force d'être irrité : il croit que sa fille est morte ; il veut la venger et tuer son meurtrier ; il ne voyait donc pas qu'il serait doublement à plaindre, lorsqu'il serait privé à-la-fois de deux enfans. Il ne voyait pas non plus que l'un de ses fils devait être extrêmement généreux, puisque chacun d'eux voulait justifier son

frère au péril de sa vie. Si l'un était coupable, l'autre devait être un héros.

ANNETTE.

Oh ! il est bien sûr que la colère rend aveugle.

Madame DE VALCOUR.

Tout ce que nous venons de dire, ne vous fait-il pas comprendre que monsieur de Belmont pouvait fort bien n'être pas un mauvais père, lorsqu'il était de sang-froid ?

ANNETTE.

Oui, je crois qu'il n'était méchant que lorsqu'il se mettait en colère.

JULIE.

Mais c'est une bien affreuse passion que la colère, puisqu'elle fait que les bonnes gens ont quelquefois l'air d'être méchans. Maman, il me vient une comparaison : il me semble que ceux qui ne sont pas naturellement méchans, mais qui sont sujets à la colère, ressemblent à une jolie personne qui mettrait quelquefois sur son visage un masque bien hideux ; tant qu'elle porterait ce masque, on ne se douterait pas qu'elle fût naturellement jolie, au contraire, on la croirait fort laide.

Madame de Valcour.

Ta comparaison est fort juste. Mais, puisque tu sens les dangers de la colère, tu éviteras, je l'espère, toutes les mauvaises habitudes qui conduisent à ce vice.

Julie.

Oh! maman, vous ne craignez sûrement pas que je ressemble à monsieur de Belmont?

Annette.

Mais quels sont les défauts qui conduisent à ce vice?

Madame de Valcour.

C'est de ne pouvoir souffrir patiemment la moindre contradiction, de s'affliger, de se dépiter, de se fâcher aussi-tôt que quelqu'un met obstacle à nos volontés: en un mot, un enfant qui se permet de manquer de douceur, deviendra peut-être un jour, si l'occasion s'en présente, aussi emporté, aussi furieux qu'on nous représente monsieur de Belmont.

Julie.

Maman, vous me faites trembler, car je manque quelquefois de douceur...

Madame de Valcour.

Tu es dans l'âge heureux, où, avec une

sincère envie de se corriger, on en vient facilement à bout.

ANNETTE.

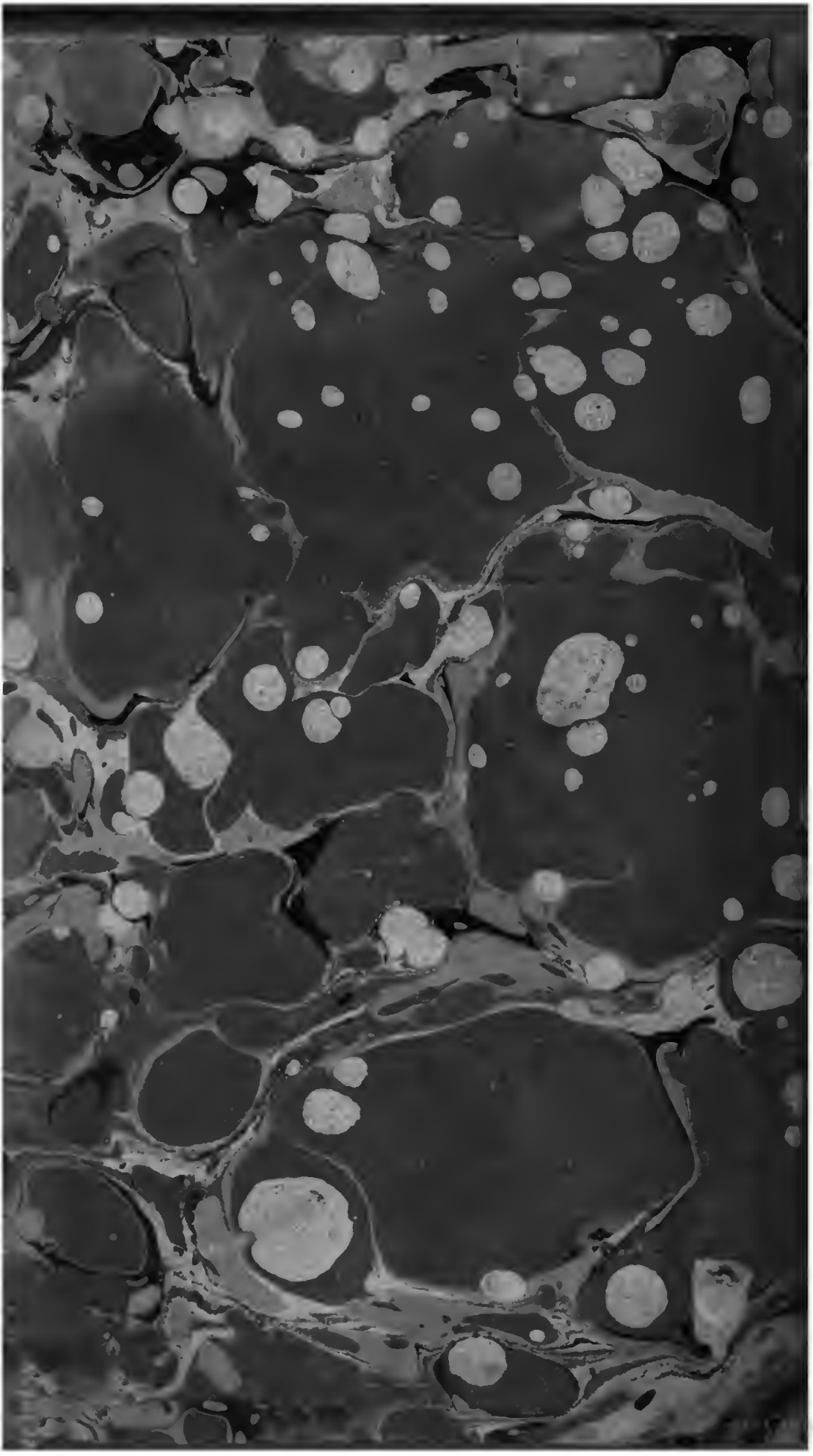
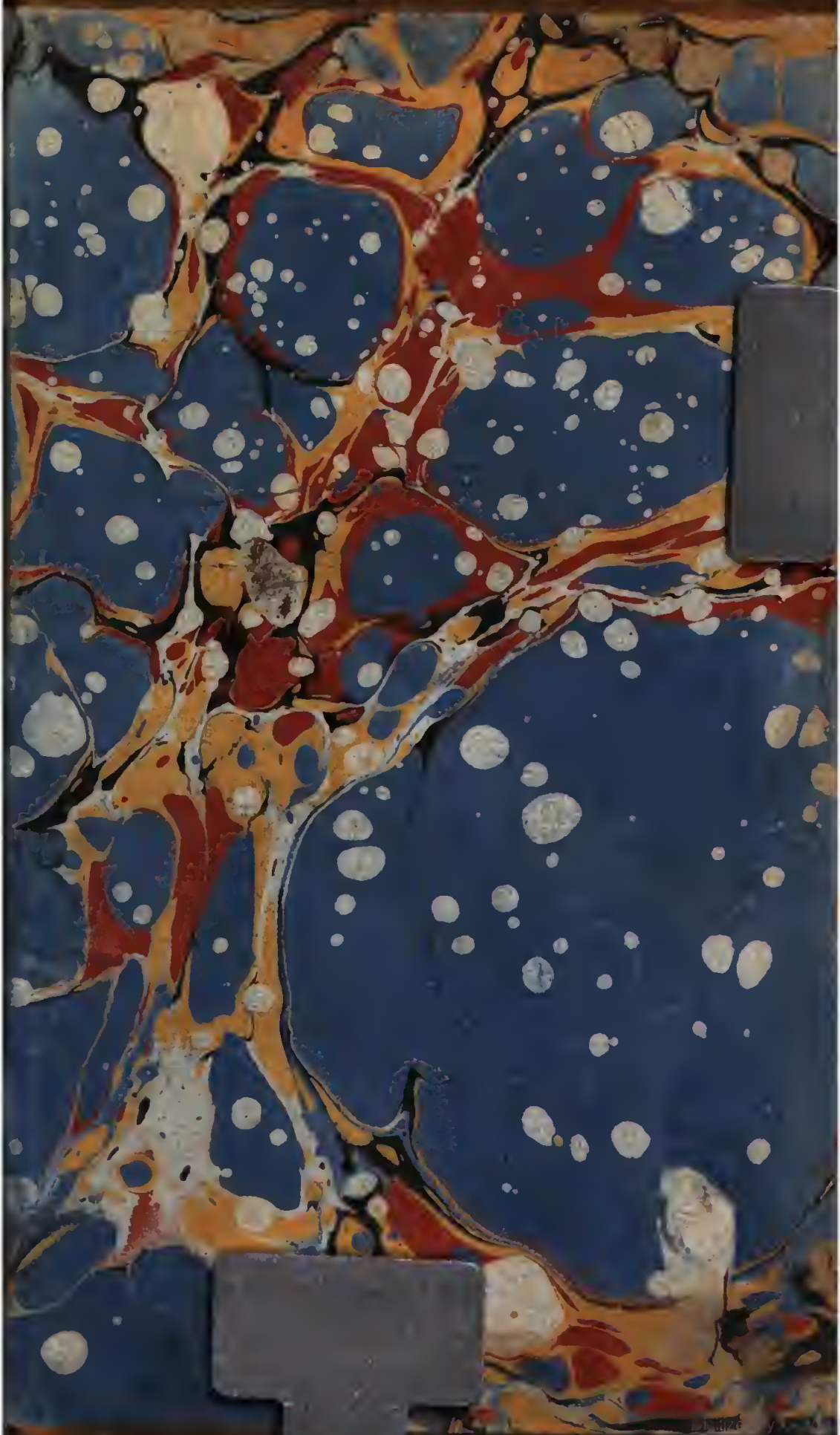
Ne peut-on pas se corriger à tout âge?

Madame DE VALCOUR.

Dans notre dernière promenade, je vous ai fait voir une pépinière de chênes. Vous aviez de la peine à croire que ces faibles arbrisseaux pussent jamais devenir semblables aux superbes chênes que vous aviez admirés dans le bois; il nous eût été bien facile, n'est-il pas vrai, de déraciner un de ces arbrisseaux?

JULIE.

Sans doute, et je comprends très-bien votre pensée, maman; ces petits arbres sont l'image des défauts de l'enfance, qu'il est très-facile de détruire; mais si on les laisse enraciner ces défauts, il en coûte bien de la peine, tout comme il faut beaucoup d'efforts pour renverser un vieux chêne.

FIN DU TOME PREMIER.

183524